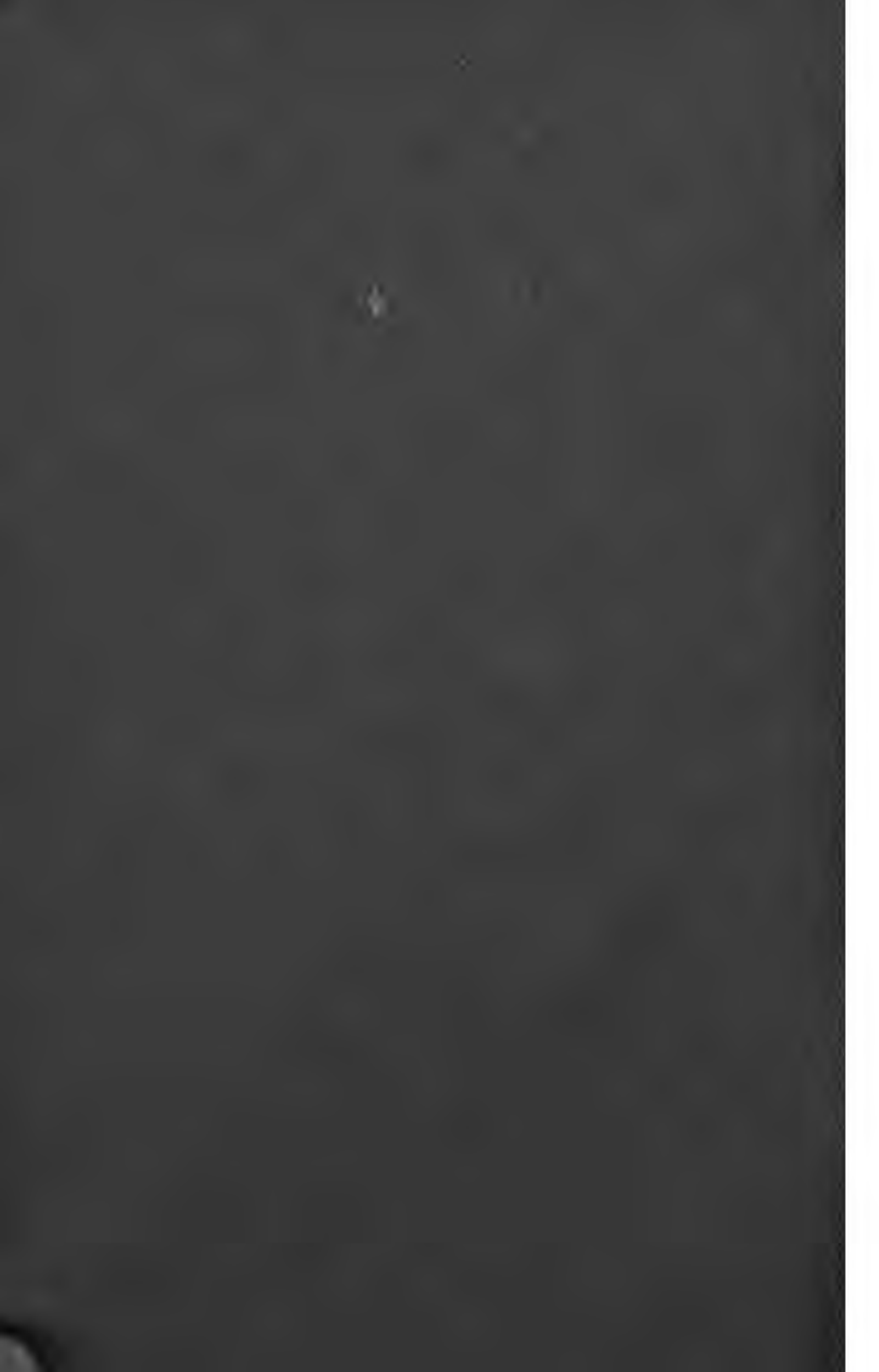



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





ÉTUDES DE MOEURS

AU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET COMP.,
3, rue Coq-Héron.

SCÈNES

DE

LA VIE PRIVÉE,

PAR

M. DE BALZAC.

. . . .

. . . . . LA RECHERCHE DE L'ABSOLU. . . . .

. . . .

Paris,

AU BUREAU DU FIGARO,

RUE COQ-HÉRON, 5.

1838.

LA

RECHERCHE DE L'ABSOLU.

LA MAISON CLAËS.

LA MAISON CLAËS.

Il existe à Douai dans la rue de Paris une maison dont la physionomie, les dispositions intérieures et les détails, ont plus que ceux d'aucun autre logis, gardé le caractère des vieilles constructions flamandes, si naïvement appropriées aux mœurs patriarchales de ce bon pays. Mais avant de la décrire, peut-être faut-il établir dans l'intérêt des écrivains la nécessité de ces préparations didactiques contre lesquelles protestent certaines personnes

ignorantes et voraces qui voudraient des émotions sans en subir les principes générateurs, la fleur sans la graine, l'enfant sans la gestation. L'art littéraire serait-il donc tenu d'être plus fort que ne l'est la nature?

Les événemens de la vie humaine, soit publique, soit privée, sont si intimement liés à l'architecture, que la plupart des observateurs peuvent reconstruire les nations ou les individus dans toute la vérité de leurs habitudes, d'après les restes de leurs monumens publics, ou par l'examen de leurs reliques domestiques. L'archéologie est à la nature sociale, ce que l'anatomie comparée est à la nature organisée; une mosaïque révèle toute une société, comme un squelette d'ichthyosaure sous-entend toute une création; de part et d'autre, tout se déduit, tout s'enchaîne; la cause fait deviner un effet, comme chaque effet permet de remonter à une cause; et le savant ressuscite ainsi jusqu'aux verrues des vieux âges.

De là vient sans doute le prodigieux intérêt qu'inspire une description architecturale quand la fantaisie de l'écrivain n'en dénature point les élémens. Chacun ne peut-il pas la rattacher au passé par de sévères déductions? et, pour

l'homme, le passé ressemble singulièrement à l'avenir; lui raconter ce qui fut, n'est-ce pas presque toujours lui dire ce qui sera? Enfin, il est rare que la peinture des lieux où la vie s'écoule, ne rappelle pas à chacun ses vœux trahis ou ses espérances en fleur. Or la comparaison entre un présent qui trompe les vouloirs secrets et l'avenir qui peut les réaliser, est une source inépuisable de mélancolie ou de satisfactions douces.

Aussi, est-il presque impossible de ne pas être pris d'une espèce d'attendrissement à la peinture de la vie flamande, quand tous les accessoires en sont bien rendus. Pourquoi? Peut-être, est-ce, parmi les différentes existences, celle qui finit le mieux les incertitudes de l'homme. Elle ne va pas sans toutes les fêtes et tous les liens de la famille, sans une grasse aisance qui atteste la continuité du bien-être, sans un repos qui ressemble à de la béatitude; mais elle exprime surtout le calme et la monotonie d'un bonheur naïvement sensuel, où la jouissance étouffe le désir. Quelque prix que l'homme passionné puisse attacher aux tumultes des sentimens, il ne voit jamais sans émotion les images de cette nature sociale où les battemens du

cœur sont si bien réglés, que les gens superficiels l'accusent de froideur. La foule préfère généralement la force anormale qui déborde, à la force égale qui persiste; elle n'a ni le temps ni la patience de constater l'immense pouvoir caché sous une apparence uniforme; aussi, pour frapper cette foule emportée par le courant de la vie, le grand artiste et la passion n'ont-ils d'autre ressource que d'aller au-delà du but, comme ont fait Michel-Ange, Bianca-Capello, Mademoiselle de Lavallière, Beethowen, et Paganini. Les grands calculateurs seuls pensent qu'il ne faut jamais dépasser le but, et n'ont de respect que pour la virtualité empreinte dans un parfait accomplissement qui met, en toute œuvre, ce calme profond dont le charme saisit les hommes les plus désordonnés. Or, la vie adoptée par ce peuple essentiellement économe, remplit bien les conditions de félicité que veulent la plupart des hommes dans une vie citoyenne et bourgeoise. La matérialité la plus exquise est empreinte dnas toutes ses habitudes. Le comfortable Anglais offre des teintes sèches, des tons durs; tandis que le vieil intérieur des ménages flamands réjouit l'œil par des couleurs moëlleuses, par une bonhomie vraie; il implique le travail sans

fatigue; la pipe y dénote une heureuse application du *far niente* napolitain; puis, il accuse un sentiment paisible de l'art; sa condition la plus nécessaire, la patience; et l'élément qui en rend les créations plus durables, la conscience. Le caractère flamand est dans ces deux mots, patience et conscience, qui semblent exclure les riches nuances de la poésie et rendre les mœurs de ce pays aussi plates que le sont ses larges plaines, aussi froides que l'est son ciel brumeux; mais il n'en est rien; la civilisation a déployé là son pouvoir en y modifiant tout, même les effets du climat.

Si l'on observe avec attention les produits des divers pays du globe, on est tout d'abord surpris de voir les couleurs grises et fauves spécialement affectées aux productions des zônes tempérées, tandis que les couleurs les plus éclatantes distinguent celles des pays chauds; les mœurs doivent nécessairement se conformer à cette loi de la nature. Les Flandres qui jadis étaient essentiellement brunes et vouées à des teintes unies, ont trouvé les moyens de jeter de l'éclat dans leur atmosphère fuligineuse, par les vicissitudes politiques qui les ont successivement soumises aux Bour-

guignons, aux Espagnols, aux Français, et les ont fait fraterniser avec les Allemands et les Hollandais. De l'Espagne, elles ont gardé le luxe des écarlates, les satins brillans, les tapisseries vigoureuses d'effet, les plumes, les mandolines, et les formes courtoises. De Venise, elles ont eu en retour de leurs toiles et de leurs dentelles, cette verrerie fantastique où le vin reluit et semble meilleur. De l'Autriche, elles ont conservé cette pesante diplomatie qui, suivant un dicton populaire, fait trois pas dans un boisseau. Le commerce avec les Indes y a versé les inventions grotesques de la Chine, et les merveilles du Japon. Néanmoins, malgré leur patience à tout amasser, à ne rien rendre, à tout supporter, les Flandres ne pouvaient guère être considérées que comme le magasin général de l'Europe, jusqu'au moment où la découverte du tabac souda par la fumée les traits épars de leur physionomie nationale. Alors, en dépit des morcellemens de son territoire, le peuple flamand exista de par la pipe et la bière. Alors, après s'être assimilé par la constante économie de sa conduite, les richesses et les idées de ses maîtres ou de ses voisins,

ce pays, si nativement terne et dépourvu de poésie, s'en composa une vie originale et des mœurs caractéristiques, sans paraître entaché de servilité. L'art y dépouilla toute idéalité pour reproduire uniquement la forme. Aussi, ne demandez à cette patrie de la poésie plastique, ni la verve de la comédie, ni l'action dramatique, ni les jets hardis de l'épopée ou de l'ode, ni le génie musical; mais elle est féconde en découvertes utiles, en discussions doctorales qui veulent et le temps et la lampe. Tout y est frappé au coin de la jouissance temporelle. L'homme y voit exclusivement ce qui est; et sa pensée s'y courbe si scrupuleusement à servir les besoins de la vie, qu'en aucune œuvre, elle ne s'est élancée au-delà de ce monde. La seule idée d'avenir conçue par ce peuple, fut une sorte d'économie en politique, et sa force révolutionnaire vint du désir domestique d'avoir les coudées franches à table, et son aise complète, sous l'auvent de ses steedes. Le sentiment du bien-être et l'esprit d'indépendance qu'inspire la fortune, engendrèrent là plutôt qu'ailleurs, ce besoin de liberté dont l'Europe fut travaillée plus tard. Aussi, la constance de leurs idées et la tenacité que l'éducation donne aux

Flamands, en firent-elles autrefois des hommes redoutables dans la défense de leurs droits. Chez ce peuple, rien donc ne se façonne à demi, ni les maisons, ni les meubles, ni la digue, ni la culture, ni la révolte; aussi, garde-t-il le monopole de ce qu'il entreprend. La fabrication de la dentelle, œuvre de patiente agriculture et de plus patiente industrie, celle de sa toile, sont héréditaires comme ses fortunes patrimoniales. Enfin, s'il fallait peindre la constance sous la forme humaine la plus pure; peut-être, serait-on dans le vrai, en prenant le portrait d'un bon bourgmestre des Pays-Bas, capable, comme il s'en est tant rencontré, de mourir bourgeoisement et sans éclat pour les intérêts de sa Hanse.

Mais les douces poésies de cette vie patriarchale se retrouveront naturellement dans la peinture d'une des dernières maisons qui, au temps où cette histoire commence, en conservaient encore le caractère à Douai; car, de toutes les villes du département du Nord, Douai est celle qui se modernise le plus, où le sentiment innovateur a fait les plus rapides conquêtes, où l'amour du progrès social est le plus répandu. Là, les vieilles constructions disparaissent

de jour en jour, les antiques mœurs s'effacent, le ton, les modes, les façons de Paris y dominent; et, bientôt, de l'ancienne vie flamande, les Douaisiens n'auront plus que la cordialité des soins hospitaliers, la courtoisie espagnole, la richesse et la propreté de la Hollande. Les hôtels en pierre blanche auront remplacé les maisons de briques; et le cossu des formes bataves aura cédé devant l'élégance des nouveautés françaises.

La maison où doivent se passer les événemens de cette histoire se trouve à peu près au milieu de la rue de Paris, et porte à Douai, depuis plus de deux cents ans, le nom de la MAISON CLAES. Les Van-Claës furent jadis une des plus célèbres familles d'artisans auxquels les Pays-Bas dûrent, dans plusieurs productions, une suprématie commerciale qu'ils ont gardée. Pendant long-temps les Claës furent dans la ville de Gand, et de père en fils, les chefs de la puissante confrérie des Tisserands. Lors de la révolte de cette grande cité contre Charles-Quint, qui voulait en supprimer les priviléges, le plus riche des Claës fut si fortement compromis que prévoyant une catastrophe, mais forcé de partager le sort de ses compagnons, il

envoya secrètement à Douai, sous la protection de la France, sa femme, ses enfans et ses richesses, avant que les troupes de l'empereur n'eussent investi la ville. Les prévisions du Syndic des Tisserands étaient justes. Il fut, ainsi que plusieurs autres bourgeois, excepté de la capitulation et pendu comme rebelle, tandis qu'il était en réalité le défenseur de l'indépendance gantoise. La mort de Claës et de ses compagnons porta ses fruits. Plus tard ces supplices inutiles coûtèrent au roi des Espagnes la plus grande partie de ses possessions dans les Pays-Bas; car, de toutes les semences confiées à la terre, le sang versé par les martyrs est celle qui donne la plus prompte moisson. Quand Philippe II, qui punissait la révolte jusqu'à la seconde génération, étendit sur Douai son sceptre de fer, les Claës conservèrent leurs grands biens, en s'alliant à la très noble famille de Molina dont la branche aînée, alors pauvre, devint assez riche pour pouvoir racheter le comté de Nourho qu'elle ne possédait que titulairement dans le royaume de Léon.

Au commencement du dix-neuvième siècle, après des vicissitudes dont le tableau n'offrirait rien d'intéressant, la famille Claës était repré-

sentée, dans la branche établie à Douai, par la personne de M. Balthazar Molina, comte de Nourho, qui tenait à s'appeler tout uniment Balthazar Claës. De l'immense fortune amassée par ses ancêtres qui faisaient mouvoir un millier de métiers, il restait à Balthazar environ quinze mille livres de rentes en fonds de terre dans l'arrondissement de Douai, et la maison de la rue de Paris, dont le mobilier valait seul, une fortune. Quant aux possessions du royaume de Léon, elles avaient été l'objet d'un procès entre les Molina de Flandre et la branche de cette famille restée en Espagne. Les Molina de Léon gagnèrent les domaines et prirent le titre de comte de Nourho, quoique les Claës eussent seuls le droit de le porter; mais la vanité de la bourgeoisie belge était supérieure à la morgue castillane; aussi quand l'Etat civil fut institué, Balthazar Claës laissa-t-il de côté les haillons de sa noblesse espagnole pour sa grande illustration gantoise.

Le sentiment patriotique existe si fortement chez les familles exilées, que jusques dans les derniers jours du dix-huitième siècle, les Claës étaient demeurés fidèles à leurs traditions, à leurs mœurs et à leurs usages. Ils ne s'alliaient

qu'aux familles de la plus pure bourgeoisie; il leur fallait un certain nombre d'échevins ou de bourgmestres du côté de la fiancée, pour l'admettre dans leur famille; et ils allaient chercher leurs femmes à Bruges, à Gand, à Liége ou en Hollande, afin de perpétuer les coutumes de leur foyer domestique. Vers la fin du dernier siècle, leur société qui s'était insensiblement restreinte, se bornait à sept ou huit familles de noblesse parlementaire dont les mœurs, dont la toge à grands plis, dont la gravité magistrale mi-parti d'espagnole, s'harmoniaient bien à leurs habitudes. Les habitans de la ville portaient une sorte de respect religieux à cette famille, qui pour eux était comme un préjugé. La constante honnêteté, la loyauté sans tache des Claës, leur invariable décorum en faisaient une superstition aussi invétérée que celle de la fête de Gayant, et bien exprimée par ce nom, *la maison Claës*. L'esprit de la vieille Flandre respirait donc tout entier dans cette habitation qui offrait à un amateur d'antiquités bourgeoises, le type des modestes maisons que se construisait la riche bourgeoisie au moyen-âge.

Le principal ornement de la façade était une

porte à deux ventaux en chêne garnis de clous disposés en quinconce, au centre desquels les Claës avaient fait sculpter par orgueil deux navettes en croix. La baie de cette porte, édifiée en pierre de grès, se terminait par un cintre pointu, qui supportait une petite lanterne surmontée d'une croix, et dans laquelle se voyait une statuette de sainte Geneviève filant sa quenouille. Quoique le temps eût jeté sa teinte sur les travaux délicats de cette porte et de sa lanterne, le soin extrême qu'en prenaient les gens du logis permettait aux passans d'en bien saisir les détails; aussi le chambranle, composé de colonnettes assemblées, conservait-il une couleur grise foncée qui brillait de manière à faire croire qu'il était verni.

De chaque côté de la porte, au rez-de-chaussée, se trouvaient deux croisées semblables à toutes celles de la maison. Leur encadrement en pierre blanche finissait sous l'appui par une coquille richement ornée; et, en haut, par deux arcades que séparait le montant de la croix qui divisait le vitrage en quatre parties inégales, car la traverse placée à la hauteur voulue pour figurer une croix, donnait aux deux côtés inférieurs de la croisée une dimension presque

double de celle des parties supérieures arrondies par leurs cintres. La double arcade avait pour enjolivement trois rangées de briques qui s'avançaient l'une sur l'autre, et dont chaque brique était alternativement saillante ou retirée d'un pouce environ, de manière à dessiner grossièrement une grecque. Les vitres, petites et en losange, étaient enchassées dans des branches en fer extrêmement minces et peintes en rouge.

Les murs bâtis en briques, rejointoyées avec un mortier blanc, étaient soutenus de distance en distance et aux angles par des chaînes en pierre. Le premier étage était percé de cinq croisées; le second n'en avait plus que trois, et le grenier tirait son jour d'une grande ouverture ronde à cinq compartimens, bordée en grès, et placée au milieu du fronton triangulaire que décrivait le pignon, comme la rose dans le portail d'une cathédrale. Au faîte s'élevait, en guise de girouette, une quenouille chargée de lin. Les deux côtés du grand triangle que formait le mur du pignon, étaient découpés carrément par des espèces de marches jusqu'au couronnement du premier étage, où, à droite et à gauche de la mai-

son, tombaient les eaux pluviales rejetées par la gueule d'un animal fantastique. Au bas de la maison, une assise en grès y simulait une marche. Enfin, dernier vestige des anciennes coutumes, de chaque côté de la porte, entre les deux fenêtres, se trouvait dans la rue une trappe en bois garnie de grandes bandes de fer, par lesquelles on pénétrait dans les caves.

Cette façade était, depuis sa construction, soigneusement nettoyée deux fois par an; si quelque peu de mortier manquait dans un joint, le trou se rebouchait aussitôt; les croisées, les appuis, les pierres, tout en était épousseté mieux que ne sont époussetés à Paris les marbres les plus précieux; en sorte que ce devant de maison n'offrait aucune trace de dégradation, et sauf les teintes foncées causées par la vétusté même de la brique, il était aussi bien conservé que peuvent l'être un vieux tableau, un vieux livre, chéris par un amateur, et qui seraient toujours neufs, s'ils ne subissaient, sous la cloche de notre atmosphère, les différentes luttes des gaz dont nous sommes nous-mêmes la proie. Le ciel nuageux, la température humide de la Flandre, et les ombres

produites par le peu de largeur de la rue, ôtaient fort souvent à cette construction le lustre qu'elle empruntait à sa propreté recherchée, qui, d'ailleurs, la rendait froide et triste à l'œil. Un poète aurait aimé quelques herbes dans les jours de la lanterne, ou des mousses sur les découpures du grès; il aurait souhaité que ces rangées de briques se fussent fendillées, et que sous les arcades des croisées, quelque hirondelle eût maçonné son nid dans les triples cases rouges qui les ornaient. Aussi le fini, l'air propre de cette façade à demi rapée par le frottement lui donnaient-ils un aspect sèchement honnête et décemment estimable, qui, certes, aurait fait déménager un romantique, s'il eût logé en face.

Quand un visiteur avait tiré le cordon en fer tressé de la sonnette qui pendait le long du chambranle de la porte, et que la servante venue de l'intérieur lui en avait ouvert le battant au milieu duquel était une petite grille, il lui échappait aussitôt de la main, emporté par un poids, et retombait en rendant sous les voûtes d'une spacieuse galerie dallée et dans les profondeurs de la maison, un son grave et lourd comme si la porte eût

été de bronze. Cette galerie peinte en marbre, toujours fraîche, et semée d'une couche de sable fin, conduisait à une grande cour carrée intérieure, pavée en larges carreaux vernissés et de couleur verdâtre. A gauche, se trouvaient la lingerie, les cuisines, la salle des gens; à droite, le bûcher, le magasin au charbon de terre et les communs du logis, dont les portes, les croisées, les murs étaient ornés de dessins entretenus dans une exquise propreté. Le jour, tamisé entre quatre murailles rouges semées de filets blancs, y contractait des reflets et des teintes roses qui prêtaient aux figures et aux moindres détails une grâce mystérieuse et de fantastiques apparences.

Une seconde maison, absolument semblable, sauf la porte, au bâtiment situé sur le devant de la rue, et qui porte en Flandre le nom de *quartier de derrière*, s'élevait au fond de cette cour et servait uniquement à l'habitation de la famille. Au rez-de-chaussée, la première pièce était un parloir éclairé par deux croisées du côté de la cour et par deux autres qui donnaient sur un jardin dont la largeur égalait celle de la maison. Deux portes vitrées parallèles conduisaient l'une au jardin, l'autre à la cour, et

correspondaient à la porte de la rue, de manière à ce que, dès l'entrée, un étranger pouvait embrasser l'ensemble de cette demeure, et apercevoir jusqu'aux pâles feuillages qui tapissaient le fond du jardin. Le logis de devant, destiné aux réceptions, et dont le second étage contenait les appartemens à donner aux étrangers, renfermait certes des objets d'art et de grandes richesses accumulées avec le temps; mais rien ne pouvait égaler aux yeux des Claës, ni au jugement d'un connaisseur, les trésors qui ornaient cette pièce où, depuis deux siècles, s'était écoulée la vie de la famille.

Le Claës, mort pour la cause des libertés gantoises, l'artisan dont les gens de ce siècle prendraient une trop mince idée, si l'historien omettait de leur dire qu'il possédait près de quarante mille marcs d'argent, gagnés dans la fabrication des voiles nécessaires à la toute puissante marine vénitienne; ce Claës eut pour ami le célèbre sculpteur en bois Van-Huysium de Bruges. Maintesfois, l'artiste avait puisé dans la bourse de l'artisan. Quelque temps avant la révolte des Gantois, Van-Huysium, devenu riche, avait secrètement sculpté pour son ami,

une boiserie en ébène massive où étaient représentées les principales scènes de la vie d'Artewelde, ce brasseur, un moment roi des Flandres. Ce revêtement, composé de soixante panneaux, contenait environ neuf cents personnages principaux, et passait pour l'œuvre capitale de Van-Huysium. Le capitaine chargé de garder les bourgeois que Charles-Quint avait décidé de faire pendre le jour de son entrée dans sa ville natale, proposa, dit-on, à Van-Claës de le laisser évader s'il lui donnait l'œuvre de Van-Huysium. Le tisserand l'avait envoyée à Douai. Ce parloir, entièrement boisé avec ces panneaux que, par respect pour les mânes du martyr, Van-Huysium vint lui-même encadrer de bois peint en outremer mélangé de filets d'or, était donc l'œuvre la plus complète de ce maître, dont aujourd'hui les moindres morceaux sont payés presque au poids de l'or.

Au-dessus de la cheminée, Van Claës, peint par Titien dans son costume de président du tribunal des Parchons, semblait conduire encore cette famille qui vénérait en lui son grand homme. La cheminée, primitivement en pierre, à manteau très élevé, avait été re-

construite dans le dernier siècle, en marbre blanc, et supportait un vieux cartel et deux flambeaux contournés, de mauvais goût, à cinq branches, mais en argent massif. Les quatre fenêtres étaient décorées de grands rideaux en damas rouge, à fleurs noires, doublés de soie blanche, et le meuble de même étoffe, avait été renouvelé sous Louis XIV. Le parquet, évidemment moderne, était composé de grandes plaques de bois blanc encadrées par des bandes de chêne. Le plafond formé de plusieurs cartouches, au fond desquels était un mascaron ciselé par Van-Huysium dans le goût de la renaissance, avait été respecté et conservait les teintes brunes du chêne de Hollande. Aux quatre coins de ce parloir s'élevaient des colonnes tronquées, surmontées par des flambeaux à cinq branches, semblables à ceux de la cheminée; une table ronde en occupait le milieu; le long des murs étaient symétriquement rangées des tables à jouer; puis, sur deux consoles dorées, à dessus de marbre blanc, se trouvaient à l'époque où commence cette histoire deux globes de verre pleins d'eau, dans lesquels nageaient

sur un lit de sable et de coquillages, des poissons rouges, dorés ou argentés.

Cette pièce était à la fois brillante et sombre. Le plafond absorbait nécessairement la clarté, sans en rien refléter; puis, si du côté du jardin le jour abondait et venait papilloter dans les tailles de l'ébène, les croisées de la cour donnant peu de lumière, faisaient à peine briller les filets d'or imprimés sur les parois opposées. Ce parloir si magnifique par un beau jour, était donc la plupart du temps rempli des teintes douces, des tons roux et mélancoliques que le soleil épand sur la cime des forêts en automne.

Il est inutile de continuer la description de la maison Claës dans les autres parties de laquelle se passeront nécessairement plusieurs scènes de cette histoire, et dont il suffit en ce moment de connaître les principales dispositions.

En 1812, vers les derniers jours du mois d'août un dimanche, après vêpres, une femme était assise dans sa bergère devant une des fenêtres qui regardaient le jardin. Les rayons du soleil tombaient alors obliquement sur la maison, la prenaient en écharpe, traversaient le

parloir, expiraient en reflets bizarres sur les boiseries qui tapissaient les murs du côté de la cour, et enveloppaient cette femme dans la zône pourpre projetée par le rideau de damas drapé le long de la fenêtre. Quelque médiocre qu'eût été le peintre qui l'eût prise en ce moment, il aurait certes produit une œuvre saillante en copiant cette tête pleine de douleur et de mélancolie. L'attitude générale du corps et la manière dont les pieds étaient jetés en avant accusaient l'abattement d'une personne affligée qui perd la conscience de son être physique, sous la puissante concentration de ses forces intérieures en s'occupant d'une pensée fixe dont elle suit les rayonnemens dans l'avenir, comme souvent, au bord de la mer, on regarde un rayon de soleil qui perce les nuées et trace à l'horizon quelque bande lumineuse. Les mains de cette femme, rejetées par les bras de la bergère, pendaient en dehors, et sa tête, comme trop lourde, reposait sur le dossier. Une robe de percale blanche très ample empêchait de bien juger ses proportions, et son corsage était dissimulé sous les plis d'une écharpe mise en croix et nouée autour d'elle. Quand même la lumière n'aurait pas mis en

relief son visage qu'elle semblait se complaire à produire préférablement au reste de sa personne, il eût été impossible de ne pas s'en occuper alors exclusivement. Son expression, qui eût frappé même le plus insouciant des enfans, était une stupéfaction persistante et froide, malgré les larmes brûlantes qui sillonnaient ses joues. Rien n'est plus terrible à voir que cette douleur extrême dont la nature ne permet le débordement qu'à de rares intervalles, mais qui restait sur ce visage comme une lave figée autour du volcan. On eût dit une mère mourante obligée de laisser ses enfans dans un abîme de misères, sans pouvoir leur léguer aucune protection humaine.

La physionomie de cette dame, âgée d'environ quarante ans, mais alors beaucoup moins loin de la beauté qu'elle ne l'avait jamais été dans sa jeunesse, n'offrait aucun des caractères de la femme flamande. Une épaisse chevelure noire lui retombait en boucles sur les épaules et le long des joues. Son front, très bombé, étroit des tempes, était jaunâtre, mais sous ce front scintillaient deux yeux noirs qui jetaient des flammes. Sa figure, toute espagnole, brune de ton, peu colorée, ravagée par la petite vé-

role, arrêtait le regard par la perfection de sa forme ovale, dont les contours conservaient, malgré l'altération des lignes, un fini d'une majestueuse élégance, et qui reparaissait parfois tout entier si quelque effort de l'ame lui restituait sa primitive pureté. Le trait qui donnait le plus de distinction à cette figure mâle, était un nez courbé comme le bec d'un aigle, et qui trop bombé vers le milieu, semblait intérieurement mal conformé; mais il y résidait une finesse indescriptible, et la cloison des narines en était si mince, que sa transparence permettait à la lumière de la rougir fortement. Les sinuosités de la bouche, dont les lèvres un peu larges étaient très plissées, décelaient la fierté qu'inspire une haute naissance et une bonté naturelle, agrandie par un constant bonheur et polie par l'éducation. C'était une figure à la fois vigoureuse et féminine, dont on pouvait contester la beauté, mais qui commandait l'attention. Aussi quoique cette femme passât pour être laide, çà et là, dans le monde, quand elle était encore fille, quelques hommes se retournaient pour la voir, fortement émus par l'ardeur passionnée qu'exprimait sa tête, par les indices d'une inépuisa-

ble tendresse, et demeuraient sous un charme inconciliable avec ses défauts visibles; car elle était petite, boiteuse, bossue, et l'on s'obstinait alors à lui refuser de l'esprit. Elle tenait beaucoup de son aïeul le duc de Casa-Réal, grand d'Espagne. Or, en cet instant le charme qui jadis saisissait si despotiquement les ames amoureuses de poésie, jaillissait de sa tête plus vigoureusement qu'en aucun moment de sa vie passée, et s'exerçait pour ainsi dire dans le vide, en exprimant une volonté fascinatrice, toute puissante sur les hommes, mais sans force sur l'avenir. Quand ses yeux quittaient le bocal qui se trouvait près d'elle, et dont elle regardait les poissons sans les voir, elle les relevait par un mouvement désespéré, comme pour invoquer le ciel, car ses souffrances semblaient être de celles qui doivent rester secrètes sur la terre, et que les femmes ne peuvent confier qu'à Dieu. Le silence n'était troublé que par des grillons ou quelques cigales qui criaient dans le petit jardin d'où s'échappait une chaleur de four, et par le sourd retentissement de l'argenterie, des assiettes et des chaises que remuait,

dans la pièce contiguë au parloir, un domestique occupé à servir le dîner.

En ce moment, la dame affligée prêta l'oreille, parut se recueillir; puis elle prit son mouchoir, essuya ses larmes, détruisit l'expression de douleur gravée dans tous ses traits, essaya de sourire; et bientôt, on eût pu la croire dans cet état d'indifférence où nous laisse une vie exempte d'inquiétudes. Soit que l'habitude de vivre dans cette maison où la confinaient ses infirmités, lui eût permis d'y reconnaître quelques effets naturels imperceptibles pour d'autres, et que les personnes en proie à des sentimens extrêmes recherchent vivement; soit que la nature eût compensé les disgrâces physiques dont elle l'avait accablée, en lui donnant des sensations plus délicates qu'à des êtres en apparence plus avantageusement organisés; cette femme avait entendu le pas d'un homme dans une galerie bâtie au-dessus des cuisines et des salles destinées au service de la maison, et par laquelle le logis de devant communiquait avec le quartier de derrière. En effet, le bruit devint plus distinct, et s'approcha. Bientôt, sans avoir la puissance avec laquelle une créature passionnée comme l'était cette

femme sait souvent abolir l'espace pour s'unir à son autre moi, un étranger aurait facilement distingué le pas de cet homme dans l'escalier par lequel on descendait de la galerie au parloir. Certes, au bruit de ce pas, l'être le plus inattentif eût été assailli de pensées, il était impossible de l'écouter froidement. Une démarche précipitée ou saccadée effraie. Quand un homme crie au feu, ses pieds parlent aussi haut que sa voix. S'il en est ainsi, une démarche contraire ne doit pas causer de moins puissantes émotions. Or, la lenteur grave, le pas traînant de cet homme eût sans doute impatienté des gens irréfléchis; mais un observateur ou des personnes nerveuses auraient éprouvé un sentiment voisin de la terreur, en écoutant le retentissement mesuré de ces pieds d'où la vie semblait absente, et qui faisaient craquer les planchers comme si deux poids métalliques les eussent frappés alternativement. C'était le pas indécis et lourd d'un vieillard, ou la majestueuse démarche d'un penseur qui entraîne des mondes avec lui.

Quand cet homme eut descendu la dernière marche, en appuyant ses pieds sur les dalles par un mouvement plein d'hésitation, il resta

pendant un moment dans le grand pallier où aboutissait le couloir qui menait à la salle des gens, et d'où l'on entrait également au parloir par une porte cachée dans la boiserie, comme l'était parallèlement celle qui donnait dans la salle à manger. Alors, un léger frissonnement comparable à la sensation que cause une étincelle électrique, agita la femme assise dans la bergère; mais aussi le plus doux sourire anima ses lèvres, et son visage ému par l'attente d'un plaisir, resplendit comme celui d'une belle madone italienne. Elle trouva soudain la force de refouler ses terreurs au fond de son ame; puis, elle tourna la tête vers les panneaux de la porte qui allait s'ouvrir à l'angle du parloir, et qui fut en effet poussée avec une brusquerie telle, que la pauvre créature parut en avoir reçu la commotion.

Balthazar Claës se montra tout-à-coup, fit quelques pas, ne regarda pas cette femme, ou s'il la regarda, ne la vit pas, et resta tout droit au milieu du parloir, en tenant dans sa main droite sa tête légèrement inclinée. Une horrible souffrance à laquelle cette femme ne pouvait s'habituer quoiqu'elle revînt fréquemment chaque jour, lui étreignit le cœur, dissipa son

sourire, plissa son front brun entre les sourcils vers cette ligne qu'y creuse la fréquente expression des sentimens extrêmes, et ses yeux se remplirent de larmes qu'elle essuya soudain en regardant Balthazar.

Certes, il était impossible de ne pas être profondément impressionné par ce chef de la famille Claës. Jeune, il avait dû ressembler au sublime martyr qui menaça Charles-Quint de recommencer Artewelde; mais en ce moment, il paraissait âgé de plus de soixante ans, quoiqu'il en eût à peine cinquante, et sa vieillesse prématurée avait détruit cette noble ressemblance. Sa haute taille se voûtait légèrement, soit que ses travaux l'obligeassent à se courber, soit que son humérus se fût bombé sous le poids de sa tête. Il avait une large poitrine, un buste carré, mais les parties inférieures de son corps étaient grêles, quoique nerveuses. Ce désaccord dans une organisation évidemment parfaite autrefois, intriguait l'esprit qui cherchait à expliquer par quelque singularité d'existence, les raisons de cette forme fantastique. Son abondante chevelure blonde, peu soignée, retombait sur ses épaules, à la manière allemande, mais dans un désordre qui s'harmoniait à la bizar-

rerie générale de sa personne. Son large front offrait d'ailleurs les protubérances dans lesquelles Gall a placé les mondes poétiques. Ses yeux d'un bleu clair et riche avaient la vivacité brusque que l'on a remarquée chez les grands chercheurs de causes occultes. Son nez, qui sans doute avait été parfait, s'était allongé, et les narines semblaient s'ouvrir graduellement de plus en plus, par une involontaire tension des muscles olfactifs. Ses pommettes velues saillaient beaucoup, et ses joues déjà flétries en paraissaient d'autant plus creuses; sa bouche pleine de grâce était resserrée entre le nez et un menton court, mais très relevé. Néanmoins, la forme de sa figure était plus longue qu'ovale, et le système scientifique qui attribue à chaque visage humain une ressemblance avec la face d'un animal, eût trouvé, certes, une preuve de plus dans celui de Balthazar Claës, que l'on aurait pu comparer à une tête de cheval. Sa peau se collait sur ses os, comme si quelque feu secret le desséchait incessamment, et, par momens, quand il regardait dans l'espace comme pour y trouver la réalisation de ses espérances, on eût dit qu'il jetait par ses narines, la flamme dont son ame était consumée. En effet, les sentimens profonds

qui animent les grands hommes respiraient dans ce visage pâle, fortement sillonné de rides, maigre outre mesure; sur son front plissé comme celui d'un vieux roi plein de soucis, mais surtout dans ses yeux étincelans dont le feu semblait également accru par la chasteté que donne la tyrannie des idées, et par le foyer intérieur d'une vaste intelligence. Ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites paraissaient avoir été cernés uniquement par les veilles et par les terribles réactions d'un espoir toujours déçu, toujours renaissant.

D'ailleurs, le jaloux fanatisme qu'inspire l'art ou la science, se trahissait chez cet homme par une singulière et constante distraction dont sa mise et son maintien offraient des preuves en accord avec la magnifique monstruosité de sa physionomie. Ses larges mains poilues étaient sales, ses longs ongles avaient à leurs extrémités des lignes noires très foncées. Ses souliers n'étaient pas nettoyés ou manquaient de cordons. De toute sa maison, le maître seul pouvait se donner l'étrange licence d'être mal-propre. Son pantalon de drap noir plein de taches, son gilet déboutonné, sa cravatte mise de travers, et son habit verdâ-

tre toujours décousu complétaient un fantasque ensemble de petites et de grandes choses qui, chez tout autre, eût décelé la misère qu'engendrent les vices, mais qui, chez Balthazar Claës, était le négligé du génie empreint dans ses traits. Mais rien ne ressemble plus au vice que le génie. N'est-ce pas un constant excès qui dévore le temps, l'argent, le corps, et mène plus rapidement que les passions mauvaises à l'hôpital; car, parmi les vices, il est le seul auquel les hommes refusent de faire crédit, et dont ils ne pardonnent jamais le malheur; les bénéfices en étant toujours trop éloignés, pour que l'état social puisse faire son compte avec l'homme de génie vivant.

Malgré son continuel oubli du présent, si Balthazar Claës quittait ses mystérieuses contemplations, si quelque intention douce et sociable ranimait ce visage penseur, si ses yeux fixes perdaient leur éclat rigide pour peindre un sentiment, et s'il regardait autour de lui, en revenant à la vie réelle et vulgaire, il était difficile de ne pas rendre involontairement hommage à la beauté séduisante de ce visage, et à l'esprit gracieux qui s'y peignait. Aussi, chacun en le voyant

alors, eût-il regretté que cet homme n'appartînt plus au monde, et se serait-il dit : — Il a dû être bien beau dans sa jeunesse! Mais certes on se serait trompé. Jamais Balthazar Claës n'avait été plus poétique qu'il ne l'était en ce moment. Lavater aurait été certainement arrêté par cette tête pleine de patience, de loyauté flamande, de persistance bourgmestrienne, de moralité candide, où tout était large et grand, où la passion semblait calme, parce qu'elle était forte. Les mœurs de cet homme devaient être pures, sa parole sacrée, son amitié constante, son dévouement complet; mais le vouloir qui emploie ces qualités au profit de la patrie, du monde ou de la famille, avait réellement disparu. Ce citoyen, tenu de veiller au bonheur d'un ménage, de gérer une fortune, de diriger ses enfans vers un bel avenir, semblait vivre en dehors de ses devoirs et de ses affections dans le commerce de quelque génie familier. A un prêtre, il eût paru plein de la parole de Dieu; un artiste l'eût salué comme un grand maître; un enthousiaste l'eût pris pour un Voyant de l'Eglise Swedenborgiste.

En ce moment le costume détruit, sauvage,

ruiné que portait cet homme contrastait singulièrement avec les recherches gracieuses de la femme qui l'étudiait si douloureusement. Les personnes contrefaites qui ont de l'esprit ou une belle ame, apportent à leur toilette un goût exquis. Ou elles se mettent simplement, en comprenant que leur charme est tout moral; ou elles savent faire oublier la disgrace de leurs proportions par une sorte d'élégance dans les détails, qui divertit le regard et occupe l'esprit. Or, non-seulement cette femme avait une ame généreuse, mais encore elle aimait Balthazar Claës avec cet instinct de la femme qui donne un avant-goût de l'intelligence des anges. Élevée au milieu d'une des plus illustres familles de la Belgique, elle y aurait pris du goût si elle n'en avait pas eu déjà; mais éclairée par le désir de plaire constamment à l'homme qu'elle aimait, elle savait se vêtir admirablement sans que son élégance fût disparate avec ses deux vices de conformation. Son corsage ne péchait d'ailleurs que par le dos, où l'une de ses épaules était sensiblement plus grosse que l'autre. Elle regarda par les croisées, dans la cour intérieure, puis dans le jardin, comme pour s'assurer qu'elle était seule

avec Balthazar, et lui dit d'une voix douce, en lui jetant un regard plein de cette soumission qui distingue les flamandes, car depuis long-temps l'amour avait entre eux chassé la fierté de la grandesse espagnole : — Balthazar, tu es donc bien occupé ! voici le trente-troisième dimanche que tu n'es venu ni à la messe ni à vêpres.

Claës ne répondit pas. Sa femme baissa la tête, joignit les mains et attendit. Elle savait que ce silence n'accusait ni mépris ni dédain, mais de tyranniques préoccupations. Balthazar était un de ces êtres qui conservent long-temps au fond du cœur leur délicatesse juvénile, et il se serait cru criminel d'exprimer la moindre pensée blessante à une femme accablée par le sentiment de sa disgrâce physique. Lui seul, peut-être parmi les hommes, savait qu'un mot, un regard peuvent effacer des années de bonheur, et sont d'autant plus cruels, qu'ils contrastent plus fortement avec une douceur constante; car notre nature nous porte à ressentir plus de douleur d'une dissonnance dans la félicité, que nous n'éprouvons de plaisir à rencontrer une jouissance dans le malheur.

Quelques instans après, il parut se réveiller,

regarda vivement autour de lui, et dit : — Vêpres !... Ha ! les enfans sont à vêpres...

Il fit quelques pas pour jeter les yeux sur le jardin où s'élevaient de toutes parts de magnifiques tulipes; mais il s'arrêta tout à coup comme s'il se fût heurté contre un mur, et s'écria : — Pourquoi ne se combineraient-ils pas dans un temps donné?

— Deviendrait-il donc fou! se dit la femme avec une profonde terreur.

Mais pour donner plus d'intérêt à la scène que provoqua cette situation, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur la vie antérieure de Balthazar Claës et de la petite-fille du duc de Casa-Réal.

HISTOIRE

D'UN MÉNAGE FLAMAND.

HISTOIRE

D'UN MÉNAGE FLAMAND.

Vers l'an 1783, M. Balthazar Claës de Molina-Nourho avait environ vingt-deux ans, et pouvait passer pour ce que nous appelons en France un bel homme. Il vint achever son éducation à Paris, où il prit d'excellentes manières dans la société de madame d'Egmont, de M. le comte de Horn, du prince d'Aremberg, de l'ambassadeur d'Espagne, d'Helvétius, des Français originaires de Belgique, ou des personnes venues de ce pays, et que leur naissance

ou leur fortune faisaient compter parmi les grands seigneurs qui, dans ce temps, donnaient le ton. Le jeune Claës y trouva quelques parens et des amis qui le lancèrent dans le beau monde au moment où ce monde allait tomber; mais comme la plupart des jeunes gens, il fut plus séduit d'abord par la gloire et la science que par la vanité. Il fréquenta donc beaucoup les savans et particulièrement Lavoisier, qui, alors, se recommandait plus à l'attention publique par l'immense fortune d'un fermier-général, que par ses découvertes en chimie; tandis que plus tard, le grand chimiste devait faire oublier le petit fermier-général. Balthazar se passionna pour la science que cultivait Lavoisier dont il devint un ardent disciple; mais il était jeune, beau comme le fut Helvétius, et les femmes de Paris lui apprirent bientôt à distiller exclusivement l'esprit et l'amour. Quoiqu'il eût embrassé l'étude avec ardeur, que Lavoisier lui eût accordé quelques éloges, il abandonna son maître pour écouter les maîtresses du goût, auprès desquelles les jeunes gens prenaient leurs dernières leçons de savoir-vivre et se façonnaient aux usages de la haute société qui, dans l'Europe, forme une même famille. Le songe

enivrant de ses succès dura peu. Après avoir respiré l'air de Paris, il partit fatigué de Paris et de sa vie creuse qui ne convenait ni à son ame ardente ni à son cœur aimant. La vie domestique, si douce, si calme, dont le seul nom de la Flandre lui donnait souvenir, lui parut mieux convenir à son caractère et aux ambitions de son cœur. Les dorures d'aucun salon parisien n'avaient effacé les mélodies du parloir brun et du petit jardin où son enfance s'était écoulée si heureuse. Il faut n'avoir ni foyer ni patrie pour rester à Paris, c'est la ville du cosmopolite ou des hommes qui ont épousé le monde et l'étreignent incessamment avec le bras de la science, de l'art ou du pouvoir.

L'enfant de la Flandre revint à Douai comme le pigeon voyageur, il pleura de joie en y rentrant le jour où se promenait Gayant, ce superstitieux bonheur de toute la ville, le triomphe des souvenirs flamands, fête dont l'introduction était contemporaine de l'émigration de sa famille à Douai. La mort de son père et celle de sa mère laissèrent la maison Claës déserte, et l'y occupèrent pendant quelque tems. Puis, la première douleur passée, il sentit le besoin de se marier pour compléter l'exis-

tence heureuse dont il avait repris toutes les religions, et voulut suivre les erremens du foyer domestique, en allant, comme ses ancêtres, chercher une femme à Gand, à Bruges, à Oudenarde, à Anvers; mais aucune des personnes qu'il y rencontra ne lui convint. Il avait sans doute, sur le mariage, quelques idées particulières, car il fut dès sa jeunesse accusé de ne pas marcher dans la voie commune.

Un jour, il entendit parler, chez l'un de ses parens, à Gand, d'une demoiselle de Bruxelles qui devint l'objet d'une discussion assez vive. Les uns trouvaient mademoiselle de Temninck disgracieuse et contrefaite, malgré sa beauté; les autres, belle malgré son pied trop court et son épaule trop grosse. Le vieux cousin de Balthazar Claës dit à ses convives que, belle ou non, elle avait une ame qui la lui ferait épouser, s'il était à marier. Puis, il raconta comment elle venait de renoncer à la succession de son père et de sa mère, afin de procurer à son jeune frère un mariage digne de son nom, en en préférant ainsi le bonheur au sien propre, et lui sacrifiant toute sa vie; car il n'était pas à croire qu'elle se mariât vieille et sans fortune, quand, jeune héritière, il ne

se présentait aucun parti pour elle. Quelques jours après, Balthazar Claës recherchait mademoiselle de Temninck qui avait alors près de trente ans, et dont il s'était vivement épris. Joséphine de Temninck se crut l'objet d'un caprice, et refusa d'écouter M. Claës; mais la passion est si communicative; puis, pour une pauvre fille contrefaite et boiteuse, un amour inspiré à un homme jeune et bien fait, comportait de si grandes séductions, qu'elle consentit à se laisser courtiser.

Ne faudrait-il pas un livre entier pour bien peindre l'amour d'une jeune fille humblement soumise à l'opinion qui la proclame laide, tandis qu'elle sent en elle le charme irrésistible que produisent les sentimens vrais? Ce sont de féroces jalousies à l'aspect du bonheur, de cruelles velléités de vengeance contre la rivale qui vole un regard; enfin, des émotions, des terreurs inconnues à la plupart des femmes, et qui alors perdraient à n'être qu'indiquées. Le doute, si dramatique en amour, serait le secret de cette analyse essentiellement minutieuse, où certaines ames retrouveraient la poésie perdue, mais non pas oubliée de leurs premiers troubles : ces exaltations sublimes au fond du

cœur et dont le visage ne dit rien; cette crainte de n'être pas compris, et ces joies illimitées de l'avoir été; ces hésitations magnétiques et ces projections fluides qui donnent aux yeux des nuances infinies; ces suicides irrésolus, causés par un mot, suivis de mélancolies profondes et que dissipe une intonation de voix aussi étendue que le sentiment dont elle révèle la persistance méconnue; ces regards tremblans qui voilent de terribles hardiesses; ces envies soudaines de parler et d'agir, réprimées par leur violence même; cette éloquence intime qui se produit par des phrases sans esprit, mais prononcées d'une voix titillante; les mystérieux effets de cette primitive pudeur de l'ame et de cette divine discrétion qui rend généreux dans l'ombre, et fait trouver un goût exquis aux dévoûmens ignorés; enfin toutes les beautés de l'amour jeune, toutes les faiblesses de la puissance printanière.

Mademoiselle de Temninck fut coquette par grandeur d'ame. Le sentiment de ses apparentes imperfections la rendit aussi difficile, que l'eût été la plus belle personne. La crainte de déplaire un jour, éveillait sa fierté, détruisait sa confiance, et lui donnait le courage de

garder au fond de son cœur ces premières félicités que les autres femmes aiment à publier par leurs airs, et dont elles se font une orgueilleuse parure. Plus l'amour la poussait vivement vers Balthazar, moins elle osait lui exprimer ses sentimens. Le geste, le regard, la réponse ou la demande qui, chez une jolie femme, sont des flatteries pour un homme, ne devenaient-elles pas, en elle, d'humiliantes spéculations. Une femme belle, peut à son aise être elle-même, le monde lui fait toujours crédit d'une sottise ou d'une gaucherie; tandis qu'un seul regard arrête l'expression la plus magnifique sur les lèvres d'une femme laide, intimide ses yeux, augmente la disgrace de ses gestes, embarrasse son maintien. Ne sait-elle pas qu'à elle seule il est défendu de commettre des fautes, car chacun lui refuse le don de les réparer, et d'ailleurs, personne ne lui en fournit l'occasion. Or, la nécessité d'être à chaque instant parfaite, ne doit-elle pas éteindre les facultés, en glacer l'exercice. Elle ne peut vivre que dans une atmosphère d'angélique indulgence; et, où sont les cœurs d'où l'indulgence s'épanche sans se teindre d'une amère et blessante pitié?

Ces pensées auxquelles l'avait accoutumée

l'horrible politesse du monde, et ces égards qui, plus cruels que des injures, aggravent les malheurs en les constatant, oppressaient mademoiselle de Temninck, lui causaient une gêne constante qui refoulait au fond de son âme les impressions les plus délicieuses, et frappaient de froideur son attitude, sa parole, son regard. Elle était amoureuse à la dérobée, n'osait avoir de l'éloquence ou de la beauté que dans la solitude; et, malheureuse par le jour, elle aurait été ravissante s'il lui avait été permis de ne vivre qu'à la nuit. Souvent elle dédaignait la parure qui pouvait sauver en partie ses défauts; mais elle montrait son joli pied et sa magnifique main pour éprouver cet amour au risque de le perdre; et alors, ses yeux d'espagnole fascinaient quand elle s'apercevait que Balthazar la trouvait belle en négligé. Néanmoins, la défiance lui gâtait les rares instans pendant lesquels elle se hasardait à se déplier au bonheur. Elle se demandait bientôt si M. Claës ne cherchait pas à l'épouser pour avoir au logis une esclave; s'il n'avait pas quelques imperfections secrètes qui l'obligeaient à se contenter d'une pauvre fille bossue. Ces anxiétés

perpétuelles donnaient parfois un prix inoui aux heures où elle croyait à la durée, à la sincérité d'un amour qui devait la venger du monde. Elle provoquait de délicates discussions en exagérant sa laideur, afin de pénétrer jusqu'au fond de la conscience de son amant, et alors elle arrachait à Balthazar des vérités peu flatteuses. Mais elle aimait l'embarras où il était, quand elle l'avait amené à dire que ce qu'on aimait dans une femme était avant tout une belle âme, et ce dévouement qui rend les jours de la vie si constamment heureux; qu'après quelques années de mariage, la plus délicieuse femme de la terre était pour un mari l'équivalent de la plus laide. En effet, après avoir entassé ce qu'il y avait de vrai dans les paradoxes qui tendent à diminuer le prix de la beauté; soudain, il s'apercevait de la désobligeance de ces propositions, et découvrait toute la bonté de son cœur dans la délicatesse des transitions par lesquelles il savait prouver à mademoiselle de Temninck qu'elle était parfaite pour lui.

Elle eut donc tout le mérite des plus beaux dévouemens, car elle désespérait d'être toujours aimée; mais la perspective d'une lutte

dans laquelle le sentiment devait l'emporter sur la beauté la tenta; puis elle trouva de la grandeur à se perdre; enfin le bonheur, de quelque courte durée qu'il pût être, devait lui coûter trop cher pour qu'elle se refusât à le goûter. Ces incertitudes, ces combats, communiquaient le charme de la passion à cette poursuite légale, et inspiraient à Balthazar, un amour presque chevaleresque.

Le mariage eut lieu au commencement de l'année 1796. Les deux époux revinrent à Douai passer les premiers jours de leur union dans la maison patriarchale des Claës, dont mademoiselle de Temninck grossit les trésors en apportant quelques beaux tableaux de Murillo et de Velasquez, les diamans de sa mère et les magnifiques présens que lui envoya son frère, récemment devenu duc de Casa-Réal.

Peu de femmes furent plus heureuses que madame Claës. Son bonheur dura quinze années, sans le plus léger nuage, et comme une vive lumière, s'infusa jusques dans les menus détails de l'existence. La plupart des hommes ont des inégalités de caractère qui produisent de continuelles dissonances, et privent leur

intérieur de cette harmonie, le beau idéal du ménage; parce que la plupart des hommes sont entachés de petitesses, et les petitesses engendrent les tracasseries. L'un sera probe et actif, mais dur et rèche; l'autre sera bon, mais entêté; celui-ci aimera sa femme, mais aura de l'incertitude dans ses volontés; celui-là, préoccupé par l'ambition, s'acquittera de ses sentimens comme d'une dette; et s'il donne les vanités de la fortune, il emporte la joie de tous les jours; enfin, les hommes du milieu social sont essentiellement incomplets, sans être notablement reprochables. Les gens d'esprit sont variables autant que des baromètres; le génie seul est essentiellement bon. Aussi le bonheur pur se trouve-t-il aux deux extrémités de l'échelle morale. La bonne bête ou l'homme de génie sont seuls capables, l'un par faiblesse, l'autre par force, de cette égalité d'humeur, de cette douceur constante, dans laquelle se fondent les aspérités de la vie. Chez l'un, c'est indifférence et passiveté; chez l'autre, c'est indulgence et continuité de la pensée sublime dont il est l'interprête et qui doit se ressembler dans le principe comme dans l'application. L'un et l'autre sont

également simples et naïfs; seulement, chez celui-là c'est le vide; et chez celui-ci, c'est la profondeur. Aussi les femmes adroites sont-elles assez disposées à prendre une bête comme le meilleur pis-aller d'un grand homme.

Balthazar porta donc d'abord sa supériorité dans les plus petites choses de la vie. Il se plut à voir dans l'amour conjugal une œuvre magnifique; et, comme les hommes de haute portée qui ne souffrent rien d'imparfait, il voulut en déployer toutes les beautés. Son esprit modifiait incessamment le calme du bonheur; et son noble caractère marquait ses attentions au coin de la grâce. Ainsi, quoiqu'il partageât les principes philosophiques du dix-huitième siècle, il installa chez lui jusqu'en 1801, malgré les risques, un prêtre catholique, afin de ne pas contrarier le fanatisme espagnol que sa femme avait sucé dans le lait maternel pour le catholicisme romain; et, quand le culte fut rétabli en France, il accompagna sa femme à la messe, tous les dimanches. Jamais son attachement ne quitta les formes de la passion. Jamais il ne fit sentir dans son intérieur cette force humaine dont les femmes aiment la protection, parce que pour la sienne, elle aurait ressemblé à de la pitié. Puis,

par la plus ingénieuse adulation, il la traitait comme son égale et laissait échapper de ces aimables bouderies qu'un homme se permet envers une belle femme comme pour en braver la supériorité. Pour elle, ses lèvres furent toujours embellies par le sourire du bonheur, et sa parole fut toujours pleine de douceur. Il l'aima, pour elle et pour lui, avec cette ardeur qui comporte un éloge continuel des qualités et des beautés d'une femme. La fidélité, souvent l'effet d'un principe social, d'une religion ou d'un calcul chez les maris; en lui, semblait involontaire, et n'allait point sans les douces flatteries des premiers jours de l'amour; enfin, le devoir était du mariage la seule obligation qui leur fût inconnue.

Balthazar Claës trouva d'ailleurs dans mademoiselle de Temninck une constante et complète réalisation de ses espérances. En lui, le cœur fut toujours assouvi sans fatigue, et l'homme toujours heureux. Non seulement, le sang espagnol ne mentait pas chez la petite-fille des Casa-Réal, et lui faisait un instinct de cette science qui sait varier le plaisir à l'infini; mais elle eut aussi ce dévouement sans bornes qui est le génie de son sexe, comme la grâce en

est toute la beauté. Son amour était un fanatisme aveugle qui l'aurait portée à mourir sur un signe de tête. La délicatesse de Balthazar avait exalté chez elle les sentimens les plus généreux de la femme, et lui inspirait un impérieux besoin de donner plus qu'elle ne recevait. Ce mutuel échange d'un bonheur alternativement prodigué, mettait visiblement le principe de sa vie en dehors d'elle, et répandait un croissant amour dans ses paroles, dans ses regards, dans ses actions. De part et d'autre, la reconnaissance fécondait et variait la vie du cœur; de même que la certitude d'être tout l'un pour l'autre excluait les petitesses en agrandissant les moindres accessoires de l'existence.

Mais aussi, la femme contrefaite, que son mari trouve droite, la femme boiteuse qu'un homme ne veut pas autrement, ou la femme âgée qui paraît jeune, ne sont-elles pas les plus heureuses créatures du monde féminin. La passion humaine ne saurait aller au-delà. La gloire de la femme n'est-elle pas de faire adorer ce qui paraît un défaut en elle. Oublier qu'une boiteuse ne marche pas droit est la fascination d'un moment; mais l'aimer parce qu'elle boite, est la déification de son vice. Peut-être fau-

drait-il graver dans l'Evangile des femmes cette sentence : *Bienheureuses les imparfaites, à elles appartient le royaume de l'amour.*

Certes, la beauté doit être un malheur pour une femme. Sa fleur passagère entre pour trop dans le sentiment qu'elle inspire. Ne l'aime-t-on pas comme on épouse une riche héritière? Mais l'amour que fait éprouver ou que témoigne une femme deshéritée des fragiles avantages après lesquels courent les enfans d'Adam, est l'amour vrai, la passion inconnue au monde, mystérieuse; une ardente étreinte des ames, un sentiment pour lequel le jour du désenchantement n'arrive jamais. Cette femme a des grâces que ne contrôle pas la société; elle est belle à propos; et recueille trop de gloire à faire oublier ses imperfections pour n'y pas constamment réussir. Aussi les attachemens les plus célèbres dans l'histoire, furent-ils presque tous inspirés par des femmes auxquelles le vulgaire aurait trouvé des défauts. Cléopâtre, Jeanne de Naples, Diane de Poitiers, mademoiselle de Lavallière, madame de Pompadour, enfin, la plupart des femmes que l'amour a rendues célèbres ne manquent ni d'imperfections, ni d'infirmités; tandis que la plupart des femmes dont

la beauté nous est citée comme parfaite, ont vu finir malheureusement leurs amours. Cette apparente bizarrerie doit avoir sa cause : peut-être l'homme vit-il plus par le sentiment que par le plaisir ; peut-être, le charme tout physique d'une belle femme a-t-il des bornes, tandis que le charme essentiellement moral d'une femme de beauté médiocre est infini. N'est-ce pas la moralité de la fabulation sur laquelle reposent les Mille et une Nuits. Femme d'Henri VIII, une laide aurait défié la hache et soumis l'inconstance du maître.

Par une bizarrerie assez explicable chez une fille d'origine espagnole, madame Claës était ignorante. Elle savait lire et écrire ; mais jusqu'à l'âge de vingt ans, époque à laquelle ses parens la tirèrent du couvent, elle n'avait lu que des ouvrages ascétiques. En entrant dans le monde, elle eut d'abord soif des plaisirs du monde et n'apprit que les sciences futiles de la toilette ; mais elle fut si profondément humiliée de son ignorance qu'elle n'osait se mêler à aucune conservation ; aussi passa-t-elle pour avoir peu d'esprit. Cependant, cette éducation mystique avait eu pour résultat de laisser en elle les sentimens dans toute leur force,

et de ne point gâter son esprit naturel. Sotte et laide comme une héritière aux yeux du monde, elle devint spirituelle et belle pour son mari. Balthazar essaya pendant les premières années de son mariage de lui donner les connaissances dont elle avait besoin pour être bien dans le monde; mais il était sans doute trop tard; elle n'avait que la mémoire du cœur. Elle n'oubliait rien de ce que lui disait Claës relativement à eux-mêmes, se souvenait des plus petites circonstances de sa vie heureuse, et ne se rappelait pas le lendemain, sa leçon de la veille. Cette ignorance eût causé de grands discords entre d'autres époux; mais madame Claës avait une si naïve entente de la passion, elle aimait si pieusement, si saintement son mari, et le désir de conserver son bonheur la rendait si adroite qu'elle semblait toujours le comprendre ou laissait rarement arriver les momens pendant lesquels elle ne l'entendait pas. D'ailleurs quand deux personnes s'aiment assez pour que chaque jour soit pour eux le premier de leur passion, il existe dans ce fécond bonheur, des phénomènes qui changent toutes les conditions de la vie. N'est-ce pas alors, comme une enfance insouciante de tout ce qui n'est

pas rire, joie, plaisir. Puis, quand la vie est bien active, quand les foyers en sont bien ardens, l'homme ne pense ni ne discute, il se laisse aller au courant sans regarder les bords.

Mais aussi jamais femme n'entendit mieux que madame Claës son métier de femme. Elle eut cette soumission de la flamande, qui rend le foyer domestique si attrayant, et à laquelle sa fierté d'Espagnole donnait une plus haute saveur. Elle était imposante, savait commander le respect par un regard où éclatait le sentiment de sa valeur et de sa noblesse; mais devant Claës elle tremblait; car, à la longue, elle avait fini par le mettre si haut et si près de Dieu, en lui rapportant tous les actes de sa vie et ses moindres pensées, que son amour n'allait pas sans une teinte de crainte respectueuse qui l'aiguisait encore. Elle prit avec orgueil toutes les habitudes de la bourgeoisie flamande et plaça son amour-propre à rendre la vie domestique grassement heureuse, à entretenir les plus petits détails de la maison dans leur propreté classique, à ne posséder que des choses d'une bonté absolue, à maintenir sur sa table les mets les plus déli-

cats et à mettre tout chez elle en harmonie avec la vie du cœur.

Ils eurent quatre enfans, tous beaux et bien faits, deux garçons et deux filles ; l'aînée, nommée Marguerite, était née en 1798 ; et le dernier enfant était un garçon, né en 1809 et nommé Lucien Balthazar. Le sentiment maternel fut chez madame Claës presque égal à son amour pour son époux. Aussi se passa-t-il en son ame, et surtout pendant les derniers jours de sa vie, un combat horrible entre ces deux sentimens également puissans, et dont l'un était en quelque sorte devenu l'ennemi de l'autre. Les larmes et la terreur empreintes sur sa figure au moment où commence le récit du drame domestique qui couvait dans cette paisible maison, étaient causées par la crainte d'avoir déjà sacrifié ses enfans à son mari.

En 1805, le frère de madame Claës mourut sans laisser d'enfans. La loi espagnole s'opposait à ce que sa sœur succédât aux possessions territoriales qui apanageaient les titres de la maison; mais par ses dispositions testamentaires, il lui légua soixante mille ducats environ, que les héritiers de la branche collatérale ne lui disputèrent pas. Quoique

le sentiment qui l'unissait à Balthazar Claës fût tel que jamais aucune idée d'intérêt l'eût entaché, Joséphine éprouva une sorte de contentement à posséder une fortune égale à celle de son mari, et fut heureuse de pouvoir à son tour lui offrir quelque chose après avoir si noblement tout reçu de lui. Le hasard fit donc que ce mariage, dans lequel les calculateurs voyaient une folie, fut, sous le rapport de l'intérêt, aux yeux du monde, un excellent mariage.

L'emploi de cette somme fut assez difficile à déterminer. La maison Claës était si richement fournie en meubles, en tableaux, en objets d'art et de prix, qu'il semblait difficile d'y ajouter des choses dignes de celles qui s'y trouvaient déjà. Le goût de cette famille y avait accumulé des trésors. Une génération s'était mise à la piste des beaux tableaux; puis la nécessité de compléter la collection commencée, avait rendu le goût de la peinture héréditaire. Les cent tableaux qui ornaient la galerie par laquelle on communiquait du quartier de derrière, aux appartemens de réception situés au premier étage de la maison de devant, avaient exigé trois siècles de patientes recherches, ainsi qu'une cinquantaine d'autres pla-

cés dans les salons d'apparat. C'étaient de célèbres morceaux de Rubens, de Ruysdaëel, de Van-Dyck, de Terburg, de Gérard Dow, de Teniers, de Miéris, de Paul Potter, de Wouvermans, de Rembrandt, d'Holbein. Les tableaux italiens et français étaient en minorité; mais tous authentiques et capitaux. Une autre génération avait eu la fantaisie des services de porcelaine japonaise ou chinoise; celui-ci s'était passionné pour les meubles, et celui-là pour l'argenterie. Enfin, chacun des Claës avait eu sa manie, sa passion, l'un des traits les plus saillans du caractère flamand. Le père de Balthazar, un des vieux tulipomanes, le dernier débris de la fameuse société hollandaise, avait laissé l'une des plus riches collections d'oignons qui fût connue.

Outre cette richesse héréditaire, qui représentait un capital énorme, et meublait magnifiquement cette vieille maison, simple au dehors comme une coquille, mais, comme une coquille, intérieurement nacrée et parée des plus riches couleurs, Balthazar Claës possédait une maison de campagne dans la plaine d'Orchies. Le train de sa maison était basé sur ses revenus. D'ailleurs, douze cents ducats par an, mettaient sa dépense au niveau de celles que fai-

saient les plus riches personnes de la ville.

Il fallut cette circonstance pour faire réfléchir M. et madame Claës aux effets du code civil, qui, en ordonnant le partage égal des biens, aurait infailliblement détruit la maison Claës et son vieux musée, en laissant chaque enfant presque pauvre. Alors ils voulurent placer la fortune dont hérita madame Claës de manière à donner à chacun de leurs enfans une position semblable à celle du père. Aussi Balthazar résolut-il de ne rien changer à son train, et conseilla-t-il vivement à sa femme d'acheter des bois, un peu maltraités par les guerres qui avaient eu lieu; mais qui bien conservés, devaient prendre à dix ans de là, une valeur énorme. L'héritage servit donc à faire cette belle et sage acquisition.

La haute société de Douai que fréquentait M. Claës, avait su si bien apprécier le beau caractère et les qualités de sa femme, que, par une espèce de convention tacite, elle était exemptée des devoirs auxquels les gens de province tiennent tant. Elle allait rarement dans le monde, et le monde venait chez elle. Elle recevait tous les mercredis, et donnait trois grands dîners par mois. Chacun avait senti

qu'elle était plus à l'aise dans sa maison, où la retenaient d'ailleurs sa passion pour son mari, et les soins que réclamait l'éducation de ses enfans. Elle passait une partie de l'année à la campagne et la saison d'hiver à la ville.

Telle fut, jusqu'en 1809, la conduite de ce ménage qui n'eut rien que de conforme aux idées reçues. La vie de ces deux êtres, secrètement pleine d'amour et de joie, était extérieurement semblable à toute autre. La passion de Balthazar Claës pour sa femme, et que sa femme savait perpétuer, semblait, comme il le faisait observer lui-même, employer sa constance innée, dans la culture du bonheur qui valait bien celle des tulipes vers laquelle il penchait dès son enfance, et le dispensait d'avoir sa manie comme chacun de ses ancêtres avait eu la sienne.

A la fin de l'année 1809, l'esprit et les manières de Balthazar subirent des altérations funestes, qui commencèrent si naturellement que d'abord madame Claës ne trouva pas nécessaire de lui en demander la cause. Un soir, son mari se coucha dans un état de préoccupation qu'elle se fit un devoir de respecter. Sa délicatesse de femme et ses habitudes de soumission lui

avaient toujours laissé attendre les confidences de Balthazar, dont la confiance lui était garantie par une affection si vraie qu'elle ne donnait aucune prise à sa jalousie. Quoique certaine d'obtenir une réponse quand elle se permettrait une demande curieuse, elle avait toujours conservé de ses premières impressions dans la vie la crainte d'un refus. D'ailleurs, la maladie morale de son mari eut des phases, et arriva par des teintes progressivement plus fortes à cette violence intolérable qui détruisit le bonheur de son ménage. Quelque occupé que fût Balthazar, il resta néanmoins, pendant plusieurs mois, causeur, affectueux, et le changement de son caractère ne se manifestait alors que par de fréquentes distractions. Madame Claës espéra long-temps savoir par son mari le secret de ses occupations; peut-être ne voulait-il l'avouer qu'au moment où elles aboutiraient à des résultats utiles, car beaucoup d'hommes ont un orgueil qui les pousse à cacher leurs combats et à ne se montrer que victorieux. Au jour du triomphe, le bonheur domestique devait donc reparaître d'autant plus éclatant que Balthazar s'apercevrait de cette lacune dans sa vie amoureuse dont son cœur ne pouvait pas

être complice. Elle le connaissait assez pour savoir qu'il ne se pardonnerait pas d'avoir rendu sa Pépita moins heureuse pendant plusieurs mois. La pauvre femme gardait le silence en éprouvant une espèce de joie à souffrir par lui, pour lui. Sa passion n'avait-elle pas une teinte de cette piété espagnole qui ne sépare jamais la foi, de l'amour, et ne comprend point le sentiment sans souffrances. Elle attendait donc un retour d'affection en se disant chaque soir : — Ce sera demain! en traitant son bonheur comme un absent.

Elle conçut son dernier enfant au milieu de ces troubles secrets. Horrible révélation d'un avenir de douleur! En cette circonstance, l'amour fut, parmi les distractions de son mari, comme une distraction plus forte que les autres; et son orgueil de femme, blessé pour la première fois, lui fit sonder la profondeur de l'abîme inconnu qui la séparait à jamais du Claës des premiers jours.

Dès ce moment, l'état de Balthazar empira. Cet homme qui, naguères incessamment plongé dans les joies domestiques, jouait pendant des heures entières avec ses enfans, se roulait avec eux sur le tapis du parloir ou dans les

allées du jardin, et semblait ne pouvoir vivre que sous les yeux noirs de sa Pépita, ne s'aperçut point de la grossesse de sa femme, oublia de vivre en famille et s'oublia lui-même. Plus madame Claës avait tardé à lui demander le sujet de ses occupations, moins elle l'osait; à cette idée, son sang bouillonnait et la voix lui manquait. Quand elle fut sérieusement alarmée, elle crut avoir cessé de plaire à son mari. Cette crainte l'occupa, la désespéra, l'exalta, devint le principe de bien des heures mélancoliques, et de tristes rêveries. Elle justifia Balthazar à ses dépens en se trouvant laide et vieillie, puis elle entrevit une pensée généreuse, mais humiliante pour elle, dans le travail par lequel il se faisait une fidélité négative, et voulut lui rendre son indépendance en laissant s'établir un de ces secrets divorces, le mot du bonheur dont paraissent jouir plusieurs ménages. Néanmoins, avant de dire adieu à la vie conjugale, elle tâcha de lire au fond de ce cœur, mais il était fermé. Enfin elle vit Balthazar devenir indifférent à tout ce qu'il avait aimé, négliger ses tulipes en fleurs, et ne plus songer à ses enfans. Sans doute il se livrait à quelque passion en dehors des affections du

cœur, mais qui, selon les femmes, n'en dessèche pas moins le cœur. L'amour était endormi et non pas enfui; ce fut une consolation; mais le malheur resta le même.

La continuité de cette crise s'explique par un seul mot, l'espérance, secret de toutes ces situations conjugales. Au moment où la pauvre femme arrivait à un degré de désespoir qui lui prêtait le courage d'interroger son mari; précisément alors, elle retrouvait de doux momens, pendant lesquels Balthazar lui prouvait que s'il appartenait à quelques pensées diaboliques, elles lui permettaient de redevenir parfois lui-même. Durant ces instans où, pour elle, le ciel s'éclaircissait, elle s'empressait trop à jouir de son bonheur pour le troubler par des importunités; puis quand elle s'était enhardie à questionner Balthazar, au moment même où elle allait parler, il lui échappait aussitôt, la quittait brusquement, ou tombait dans le gouffre de ses méditations d'où rien ne le pouvait tirer.

Bientôt la réaction du moral sur le physique commença ses ravages, d'abord imperceptibles, mais néanmoins saisissables à l'œil d'une femme aimante qui suivait la secrète pensée de son

mari dans ses moindres manifestations. Souvent, elle avait peine à retenir ses larmes en le voyant, après le dîner, plongé dans une bergère au coin du feu, morne et pensif, l'œil arrêté sur un panneau brun sans s'apercevoir du silence qui régnait autour de lui. Elle observait avec terreur les changemens insensibles qui dégradaient cette figure que l'amour avait faite si sublime pour elle. Chaque jour la vie de l'ame s'en retirait davantage, et la charpente physique en restait sans aucune expression. Par fois les yeux prenaient une couleur vitreuse, il semblait que la vue se retournât et s'exerçât à l'intérieur. Quand les enfans étaient couchés, après quelques heures de silence et de solitude, pleines de pensées affreuses, si la pauvre Pépita se hasardait à demander : — Mon ami, souffres-tu? Quelquefois Balthazar ne répondait pas; ou s'il répondait, il revenait à lui par un tressaillement comme un homme arraché en sursaut à son sommeil, et disait un *non* sec et caverneux qui tombait comme un poids sur le cœur de sa femme palpitante.

Quoiqu'elle cachât à ses amis la bizarre situation où elle se trouvait, elle fut obligée

d'en parler. La ville entière causait du dérangement de M. Claës. Comme en beaucoup de circonstances semblables, la société l'avait pris pour sujet de ses investigations, et savait plusieurs détails ignorés de madame Claës. Néanmoins, malgré le mutisme de la politesse, quelques amis lui témoignèrent de si vives inquiétudes qu'elle s'empressa de justifier les singularités de son mari.

— M. Balthazar avait, disait-elle, entrepris un grand travail qui l'absorbait; mais dont la réussite devait être un sujet de gloire pour sa famille et pour sa patrie.

Cette explication mystérieuse caressait trop l'ambition d'une ville où, plus qu'en aucune autre, règne l'amour du pays et le désir de son illustration, pour qu'elle ne produisît pas dans les esprits une réaction favorable à M. Claës. Les suppositions de sa femme étaient, jusqu'à un certain point, assez fondées. Plusieurs ouvriers de diverses professions avaient longtemps travaillé dans le grenier de la maison de devant, où Balthazar se rendait dès le matin; et, après y avoir fait des retraites de plus en plus longues, auxquelles s'étaient insensiblement accoutumés sa femme et ses gens, il

en était arrivé à y demeurer des journées entières. Mais, douleur inouïe, madame Claës apprit par les confidences humiliantes de ses bonnes amies étonnées de son ignorance, que son mari ne cessait d'acheter à Paris des instrumens de physique, des matières précieuses, des livres, des machines, et se ruinait à chercher, disait-on, la pierre philosophale; elle devait songer, ajoutaient les amies, à ses enfans, à son propre avenir, et serait criminelle de ne pas employer son influence pour détourner son mari de la fausse voie où il s'était engagé. Si madame Claës retrouva son impertinence de grande dame pour imposer silence à ces discours absurdes, elle fut prise de terreur malgré son apparente assurance, et résolut de quitter son rôle d'abnégation. Elle fit naître une de ces situations pendant lesquelles une femme est avec son mari sur un pied d'égalité; moins tremblante alors, elle osa demander à Balthazar la raison de son changement, et le motif de sa constante retraite. Le Flamand fronça les sourcils, et lui répondit :

— Ma chère, tu n'y comprendrais rien.

Un jour, Joséphine insista davantage, en se plaignant avec douceur de ne pas partager

toute la pensée de celui dont elle partageait la vie.

— Puisque cela t'intéresse tant, répondit Balthazar en gardant sa femme sur ses genoux, et lui caressant avec douceur ses cheveux noirs, je te dirai que je me suis remis à la chimie, et suis l'homme le plus heureux du monde.

Deux ans après l'hiver où M. Claës était devenu chimiste, sa maison avait changé d'aspect. Soit que la société se choquât de la distraction perpétuelle du savant ou crût le gêner; soit que ses anxiétés secrètes eussent rendu madame Claës moins agréable, elle ne recevait plus que ses amis intimes. Balthazar n'allait nulle part, s'enfermait dans son laboratoire pendant toute la journée, y restait par fois la nuit, s'y rendait souvent avant le jour, et n'apparaissait au sein de sa famille qu'à l'heure du dîner. Dès la deuxième année, il cessa de passer la belle saison à sa campagne que sa femme ne voulut plus habiter seule. Quelquefois, Balthazar sortait de chez lui, se promenait et ne rentrait que le lendemain, laissant madame Claës pendant toute une nuit livrée à de mortelles inquiétudes. En effet, après l'avoir fait infructueusement chercher dans une ville dont

les portes étaient fermées le soir, suivant l'usage des places fortes, elle ne pouvait envoyer à sa poursuite dans la campagne. La malheureuse femme n'avait même plus l'espoir mêlé d'angoisses que donne l'attente, elle était forcée de pâtir jusqu'au lendemain. Balthazar avait simplement oublié l'heure de la fermeture des portes, et arrivait le lendemain tout uniment sans soupçonner les tortures que sa distraction devait imposer à sa famille. Le bonheur de le revoir était pour sa femme une crise aussi dangereuse que pouvaient l'être les appréhensions. Elle se taisait, n'osait le questionner; car, quand elle s'était hasardée à le faire, il avait répondu d'un air surpris : — Eh bien, quoi, l'on ne peut pas se promener ! Les passions ne savent pas tromper. Les inquiétudes de madame Claës justifièrent donc les bruits qu'elle s'était plu à démentir. Sa jeunesse l'avait habituée à connaître la pitié polie du monde, et, pour ne pas la subir, elle se renferma plus étroitement dans l'enceinte de sa maison, que désertèrent ses derniers amis.

Le désordre dans les vêtemens, toujours si dégradant pour un homme de la haute classe, devint tel chez Balthazar, qu'entre ces diverses

causes de chagrins, ce ne fut pas l'une des moins sensibles qui dût affecter une femme habituée à l'exquise propreté des Flamandes. De concert avec Lemulquinier, valet de chambre de son mari, Joséphine remédia pendant quelque temps à la dévastation journalière des habits; mais il fallut y renoncer; car, le jour même, où, à l'insu de Balthazar, des effets neufs avaient été substitués à ceux qui étaient tachés, déchirés ou troués, il en faisait des haillons.

Cette femme, heureuse pendant quinze ans, et dont la jalousie n'avait jamais été remuée, se trouva tout-à-coup n'être plus rien en apparence dans le cœur où elle régnait naguères. Espagnole d'origine, le sentiment de la femme espagnole se réveilla chez elle, car elle se découvrit une rivale dans la Science qui lui enlevait son mari. Les tourmens de la jalousie lui dévorèrent le cœur, et renovèrent son amour. Mais que faire contre une science? comment en combattre le pouvoir incessant, tyrannique et croissant? Comment tuer une rivale invisible? Comment une femme dont le pouvoir est limité par la nature, peut-elle lutter avec une idée dont les jouissances sont infinies et les attraits tou-

jours nouveaux? Que tenter contre la coquetterie des idées qui se rafraîchissent, renaissent plus belles dans les difficultés, et entraînent un homme si loin du monde qu'il y oublie ses plus chères affections?

Enfin un jour, malgré les ordres sévères que Balthazar avait donnés, sa femme voulut au moins ne pas le quitter, s'enfermer avec lui dans ce grenier où il se retirait, combattre corps à corps sa rivale, en assistant son mari durant les longues heures qu'il prodiguait à cette terrible maîtresse. Elle voulut se glisser secrètement dans ce mystérieux atelier de séduction, et acquérir le droit d'y rester toujours. Elle essaya donc de partager avec Lemulquinier, le droit d'entrer dans le laboratoire; mais, pour ne pas le rendre témoin d'une querelle qu'elle redoutait, elle attendit un jour où son mari se passerait du valet de chambre.

Depuis quelque temps, elle étudiait les allées et venues de ce domestique avec une impatience haineuse. Ne savait-il pas tout ce qu'elle désirait apprendre, ce que son mari lui cachait et ce qu'elle n'osait lui demander? Elle trouvait Lemulquinier plus favorisé qu'elle ne l'était, elle, l'épouse! Elle vint donc tremblante et pres-

que heureuse ; mais, pour la première fois de sa, vie elle connut la colère de Balthazar. À peine avait-elle entr'ouvert la porte, qu'il fondit sur elle, la prit, la jeta rudement sur l'escalier où elle faillit rouler du haut en bas.

—Dieu soit loué, cria Balthazar en la relevant, tu existes!

Un masque de verre s'était brisé en éclats sur madame Claës qui vit son mari, pâle, blême, effrayé.

— Ma chère, je t'avais défendu de venir ici, dit-il en s'asseyant sur une marche de l'escalier comme un homme abattu. Les saints t'ont préservée de la mort. Par quel hasard mes yeux étaient-ils fixés sur la porte! Nous avons failli périr.

— J'aurais été bien heureuse alors, dit-elle.

— Mon expérience est manquée! reprit Balthazar. Je ne puis pardonner qu'à toi la douleur que me cause ce cruel mécompte. J'allais peut-être décomposer l'azote. Va, retourne à tes affaires.

Balthazar rentra dans son laboratoire.

—*J'allais peut-être décomposer l'azote!* se dit la pauvre femme en revenant dans sa chambre où elle fondit en larmes.

Cette phrase était inintelligible pour elle. Les hommes, habitués par leur éducation à tout concevoir, ne savent pas ce qu'il y a d'horrible pour une femme à ne pouvoir comprendre la pensée de celui qu'elle aime. Plus indulgentes que nous ne le sommes, ces divines créatures ne nous disent pas quand le langage de leurs âmes reste incompris; elles craignent de nous faire sentir la supériorité de leurs sentimens, et cachent alors leurs douleurs avec autant de joie qu'elles taisent leurs plaisirs méconnus; mais plus ambitieuses en amour que nous ne le sommes, elles veulent épouser mieux que le cœur de l'homme, elles en veulent aussi toute la pensée. Or, pour madame Claës, ne rien savoir de la science dont s'occupait son mari, engendrait un dépit plus violent que celui causé par la beauté d'une rivale. Une lutte de femme à femme laisse à celle qui aime le plus, l'avantage d'aimer mieux; mais, ce dépit accusait une impuissance et humiliait tous les sentimens qui nous aident à vivre. Elle ne savait pas! Il se trouvait, pour elle, une situation, où son ignorance la séparait de son mari. Enfin, dernière torture, et la plus vive, il était souvent entre la vie et la mort, il courait des dangers, loin d'elle et près

d'elle, sans qu'elle les partageât, sans qu'elle les connût. C'était comme l'enfer, une prison morale sans issue, sans espérances. Madame Claës voulut au moins connaître les attraits de cette science, et se mit à étudier en secret la chimie dans les livres. Alors cette famille fut comme cloîtrée, et rompit entièrement avec la société.

Telles furent les transitions successives par lesquelles le malheur fit passer la maison Claës, avant de l'amener à l'espèce de mort civile dont elle était frappée au moment où cette histoire commence.

Mais cette situation violente se compliqua. Comme toutes les femmes passionnées, madame Claës était d'un désintéressement inouï. Ceux qui aiment véritablement, savent combien l'argent est peu de chose auprès des sentimens, et avec quelle difficulté il s'y aggrège. Néanmoins, elle n'apprit pas, sans une cruelle émotion, que son mari devait une somme de trois cent mille francs hypothéquée sur ses propriétés. L'authenticité des contrats sanctionnait les inquiétudes, les bruits, les conjectures de la ville. Madame Claës, justement alarmée, fut forcée, elle si fière, de

questionner le notaire de son mari, de le mettre dans le secret de ses douleurs ou de les lui laisser deviner, et d'entendre enfin cette humiliante question.

— Comment M. Claës ne vous a-t-il encore rien dit?

Heureusement que le notaire de Balthazar lui était presque parent, et voici comment. Le grand-père de M. Claës avait épousé une Pierquin d'Anvers, de la même famille que les Pierquin de Douai; depuis ce mariage, ceux-ci, quoiqu'étrangers aux Claës, les traitaient de cousins. M. Pierquin, jeune notaire d'environ trente ans, était la seule personne qui eût accès dans la maison Claës. Madame Balthazar avait depuis plusieurs mois vécu dans une si complète solitude, que le notaire fut obligé de lui confirmer la nouvelle des désastres déjà connus de toute la ville. Il lui dit que, vraisemblablement, son mari devait des sommes considérables à la maison qui lui fournissait des produits chimiques; car après s'être enquis de la fortune et de la considération dont jouissait M. Claës, cette maison prenait toutes ses commissions et s'en acquittait sans avoir la moindre inquiétude sur l'étendue des crédits.

Madame Claës chargea M. Pierquin de demander le mémoire des fournitures faites à son mari. Deux mois après, MM. Protez et Chiffreville, fabricans de produits chimiques, envoyèrent un arrêté de compte, qui montait à environ cent mille francs. Madame Claës et Pierquin étudièrent cette facture avec une surprise croissante. Si beaucoup d'articles exprimés scientifiquement ou commercialement, étaient, pour eux, inintelligibles, ils furent effrayés de voir portés en compte, des parties de métaux, des diamans de toutes les espèces, mais en petites quantités. Le total de la dette s'expliquait facilement par la multiplicité des articles, par les précautions que nécessitait le transport de certaines substances ou l'envoi de quelques machines précieuses, par le prix exhorbitant de plusieurs produits qui ne s'obtenaient que difficilement, ou que leur rareté rendait chers; enfin, par la valeur des instrumens de physique ou de chimie confectionnés d'après les instructions de M. Claës. Le notaire avait pris, dans l'intérêt de son cousin, des renseignemens sur MM. Protez et Chiffreville, et la probité de ces négocians devait rassurer sur la moralité de leurs opérations avec M. Claës,

auquel ils faisaient souvent part des résultats obtenus par les chimistes de Paris, afin de lui éviter la dépense de quelques expériences.

Madame Claës pria le notaire de cacher à la société de Douai, ces excessives dépenses, qui eussent été taxées de folies; mais Pierquin lui répondit que, déjà pour ne point affaiblir la considération dont jouissait M. Claës, il avait retardé jusqu'au dernier moment, les obligations notariées que l'importance des sommes prêtées de confiance par ses cliens avait enfin nécessitées. Il dévoila l'étendue de la plaie, en disant à sa cousine, que si elle ne trouvait pas le moyen d'empêcher son mari de dépenser sa fortune aussi follement, dans six mois ses biens patrimoniaux seraient grevés d'hypothèques qui en dépasseraient la valeur. Quant à lui, ajouta-t-il, les observations qu'il avait faites à son cousin avec les ménagemens dûs à un homme si justement considéré n'avaient pas eu la moindre influence. Une fois pour toutes, M. Claës lui avait répondu qu'il travaillait à la gloire et à la fortune de sa famille.

Ainsi, à toutes les tortures du cœur que madame Claës avait supportées depuis deux ans, dont chacune s'ajoutait à l'autre et accroissait



la douleur du moment de toutes les douleurs passées, se joignit une crainte affreuse, incessante, qui lui rendait l'avenir épouvantable. Les femmes ont des pressentimens dont la justesse tient du prodige. Pourquoi en général tremblent-elles plus qu'elles n'espèrent quand il s'agit des intérêts de la vie? Pourquoi n'ont-elles de foi que pour les grandes idées de l'avenir religieux? Pourquoi devinent-elles si habilement les catastrophes de fortune, ou les crises de nos destinées? Peut-être le sentiment qui les unit à l'homme qu'elles aiment, leur en fait-elle admirablement peser les forces, estimer les facultés, connaître les goûts, les passions, les vices, les vertus; et la perpétuelle étude de ces causes, en présence desquelles elles se trouvent sans cesse, leur donne sans doute la fatale puissance d'en prévoir les effets dans toutes les situations possibles. Ce qu'elles voient du présent leur fait juger l'avenir avec une habileté naturellement expliquée par la perfection de leur système nerveux, qui leur permet de saisir les diagnostics les plus légers de la pensée et des sentimens. Tout en elles vibre à l'unisson des grandes commotions morales; et, alors, ou elles sentent, ou elles voient. Or, quoique

séparée de son mari depuis deux ans, madame Claës pressentait la perte de toute sa fortune. Elle avait apprécié la fougue réfléchie, l'inaltérable constance de Balthazar. S'il était vrai qu'il cherchât à faire de l'or, il devait jeter avec une parfaite insensibilité son dernier morceau de pain dans son creuset. Mais que cherchait-il?

Jusques-là, le sentiment maternel et l'amour conjugal s'étaient si bien confondus dans le cœur de cette femme, que jamais ses enfans, également aimés d'elle et de son mari, ne s'étaient interposés entre eux. Mais tout à coup, elle fut parfois plus mère qu'elle n'était épouse, quoiqu'elle fût plus souvent épouse que mère. Et néanmoins, quelque disposée qu'elle pût être à sacrifier sa fortune et même ses enfans pour le bonheur de celui qui l'avait choisie, aimée, adorée, pour qui elle était encore la seule femme qu'il y eût au monde, les remords que lui causait la faiblesse de son amour maternel, la jetaient en d'horribles alternatives. Ainsi, comme femme, elle souffrait dans son cœur; comme mère, elle souffrait dans ses enfans; et comme chrétienne, elle souffrait pour tous. Elle se tai-

sait et contenait ces cruels orages dans son ame. Son mari, seul arbitre du sort de sa famille, était le maître d'en régler à son gré la destinée, dont il ne devait compte qu'à Dieu. D'ailleurs, pouvait-elle lui reprocher l'emploi de sa fortune, après le désintéressement dont il avait fait preuve pendant dix années de mariage? Etait-elle juge de ses desseins? Mais sa conscience, d'accord avec le sentiment et les lois, lui disait que les parens étaient les dépositaires de leur fortune, et n'avaient pas le droit d'aliéner le bonheur matériel de leurs enfans. Pour ne point résoudre ces hautes questions, elle aimait mieux fermer les yeux, suivant l'habitude des gens qui refusent de voir l'abîme au fond duquel ils savent devoir rouler.

Depuis six mois, son mari ne lui avait plus remis d'argent pour la dépense de sa maison. Elle fit vendre secrètement à Paris les riches parures de diamans que son frère lui avait données au jour de son mariage, et introduisit la plus stricte économie dans sa maison. Elle renvoya la gouvernante de ses enfans, et même la nourrice de Lucien, son dernier. Jadis le luxe des voitures était ignoré de la bourgeoisie à la fois si humble dans ses mœurs, si fière dans ses

sentimens, rien n'avait donc été prévu dans la maison Claës, pour cette invention moderne. M. Balthazar était obligé d'avoir son écurie et sa remise dans une maison en face de la sienne; et ses occupations ne lui permettaient plus de surveiller cette partie du ménage, qui regarde essentiellement les hommes. Madame Claës supprima donc la dépense onéreuse des équipages et des gens que leur isolement rendait inutiles. Malgré la bonté de ces raisons, elle n'essaya point de colorer ses réformes par des prétextes; jusqu'à présent les faits avaient démenti ses paroles; et le silence était désormais ce qui convenait le mieux. Le changement de son train n'était pas justifiable dans un pays où, comme en Hollande, quiconque dépense tout son revenu passe pour un fou. Seulement comme sa fille aînée, Marguerite, allait avoir seize ans, elle parut vouloir lui faire faire une belle alliance, et la placer dans le monde, comme il convenait à une fille alliée aux Molina, aux Van-Ostrom-Temninck, et aux Casa-Réal.

Quelques jours avant celui pendant lequel commence cette histoire, l'argent des diamans était épuisé. Enfin, ce même jour, à trois heures, en conduisant ses enfans à vêpres, madame Claës

avait rencontré M. Pierquin qui venait la voir, et qui l'accompagna jusqu'à Saint-Pierre, en causant à voix basse sur sa situation.

— Ma cousine, dit-il avant d'entrer dans l'église, je ne saurais, sans manquer à l'amitié qui m'attache à votre famille, vous cacher le péril où vous êtes, et ne pas vous prier d'en conférer avec votre mari. Qui peut, si ce n'est vous, l'arrêter sur le bord de l'abîme où vous marchez. Les revenus des biens hypothéqués ne suffisent point à payer les intérêts des sommes empruntées; ainsi vous êtes aujourd'hui sans aucun revenu. Si vous coupiez les bois que vous possédez, ce serait vous enlever la seule chance de salut qui vous restera dans l'avenir. Van-Claës est en ce moment débiteur d'une somme de trente mille francs, à la maison Protez et Chiffreville de Paris. Avec quoi les paierez-vous, et avec quoi vivrez-vous? Et que deviendrez-vous, si Claës continue à demander des réactifs, des verreries, des piles de Volta, et autres brinborions. Toute sa fortune, moins sa maison et son mobilier, s'est dissipée en gaz et en charbon. Quand il a été question, avant-hier, d'hypothéquer sa maison, savez-vous quelle a été sa réponse: —Diable, diable!

Voilà depuis trois ans la première trace de raison qu'il ait donnée.

Madame Claës pressa douloureusement le bras de Pierquin, leva les yeux au ciel, et dit :

— Gardez-nous le secret.

Malgré sa piété, la pauvre femme, anéantie par ces paroles d'une clarté foudroyante, ne put prier. Elle resta sur sa chaise entre ses enfans, ouvrit son paroissien et n'en tourna pas un feuillet. Elle était tombée dans une contemplation aussi absorbante que l'étaient celles de son mari. L'honneur espagnol, la probité flamande résonnaient dans son être intérieur d'une voix aussi puissante que celle des tuyaux de l'orgue. La ruine de ses enfans était consommée ! Entre eux et l'honneur de leur père, il ne fallait plus hésiter. La perspective d'une lutte prochaine entre elle et son mari l'épouvantait, car il était à ses yeux, si grand, si imposant, que sa voix l'agitait autant que l'idée de la majesté divine. Elle allait sortir de cette constante soumission dans laquelle elle était saintement demeurée comme épouse. L'intérêt de ses enfans l'obligerait à contrarier dans ses goûts un homme qu'elle idolâtrait. Ne faudrait-il pas souvent le ramener à des questions posi-

tives, quand il planerait dans les hautes régions de la science, le tirer violemment d'un riant avenir pour le plonger dans ce que la matérialité présente offre de plus hideux, aux artistes et aux grands hommes. Pour elle, Balthazar Claës était un géant de science, un homme gros de gloire, car il ne pouvait l'avoir oubliée que pour les plus riches espérances. Puis il était si profondément sensé, elle l'avait entendu parler avec tant de talent sur les questions de tout genre, qu'il devait être sincère en disant qu'il travaillait pour la gloire et la fortune de sa famille. Son amour pour sa femme et ses enfans n'était pas seulement immense, il était infini; ces sentimens n'avaient pas pu s'abolir; ils s'étaient peut-être agrandis en se reproduisant sous une autre forme. Elle si noble, si généreuse et si craintive, allait donc faire retentir incessamment, aux oreilles de ce grand homme, le mot argent et le son de l'argent; lui montrer les plaies de la misère, lui faire entendre les cris de la détresse, quand il entendrait les voix mélodieuses de la renommée. Peut-être l'affection qu'il avait pour elle, s'en diminuerait-elle? Si elle n'avait pas eu d'enfans, elle aurait embrassé courageusement

et avec plaisir la destinée nouvelle que lui faisait son mari. Les femmes élevées dans l'opulence sentent promptement le vide que couvrent ses jouissances tristement matérielles; et quand leur cœur plus fatigué que flétri leur a fait trouver le bonheur que donne un constant échange de sentimens vrais, elles ne reculent point devant une existence médiocre, elle convient à l'être dont elles se savent bien aimées. Leurs idées, leurs plaisirs sont soumis aux caprices de cette vie en dehors de la leur; et, pour elles, le seul avenir redoutable est de la perdre.

En ce moment donc, ses enfans la séparaient de sa vraie vie, autant que Balthazar Claës s'était séparé d'elle par la science. Aussi, quand elle fut revenue de vêpres, qu'elle se jeta dans sa bergère, renvoya-t-elle ses enfans, en réclamant d'eux le plus profond silence. Elle fit demander à son mari de venir la voir; mais quoique Lemulquinier, son vieux valet de chambre, eût insisté pour l'arracher de son laboratoire, il y était resté. Madame Claës avait donc eu le temps de réfléchir. Et elle aussi demeura songeuse, sans faire attention à l'heure ni au temps, ni au jour. La pensée de devoir trente mille francs et de ne pouvoir les payer,

réveilla les douleurs passées, les joignit à celles du présent et de l'avenir; cette masse d'intérêts, d'idées, de sensations, la trouva trop faible; elle pleura.

Quand elle vit entrer Balthazar, dont alors la physionomie lui parut plus terrible, plus absorbée, plus égarée qu'elle ne l'avait jamais été; quand il ne lui répondit pas, elle resta d'abord fascinée par l'immobilité de son regard blanc et vide, par toutes les idées dévorantes que distillait son front chauve; et, sous le coup de cette impression, elle désira mourir. Puis, quand elle eut entendu cette voix insouciante exprimer un désir scientifique au moment où elle avait le cœur écrasé, son courage revint; elle résolut de lutter avec cette épouvantable puissance qui lui avait ravi un amant, qui avait enlevé à ses enfans un père, à la maison une fortune, à tous le bonheur. Néanmoins, elle ne put réprimer la constante trépidation qui l'agita, car, dans toute sa vie, il ne s'était pas rencontré de scène plus solennelle. Ne contenait-elle pas virtuellement son avenir, et le passé ne s'y résumait-il pas tout entier?

Maintenant, les gens faibles, les personnes timides, ou celles à qui la vivacité de leurs sen-

sations agrandit les moindres difficultés de la vie, les hommes que saisit un tremblement involontaire devant les arbitres de leur destinée, peuvent tous concevoir les milliers de pensées qui tournoyaient dans la tête de cette femme, et les sentimens sous le poids desquels son cœur était comprimé, quand son mari se dirigea lentement vers la porte du jardin.

L'ABSOLU.

L'ABSOLU.

La plupart des femmes connaissent les angoisses de l'intime délibération, contre laquelle se débattait madame Claës; ainsi celles même dont le cœur n'a encore été violemment ému que pour déclarer à leur mari quelque excédant de dépense ou des dettes faites chez la marchande de modes, comprendront combien les battemens du cœur s'élargissent alors qu'il s'en va de toute la vie. Une belle femme a de la grâce à se jeter aux pieds de son mari, elle trouve des res-

sources dans les poses de la douleur; tandis que le sentiment de ses défauts physiques augmentait encore les craintes de madame Claës. Aussi, quand elle vit Balthazar prêt à sortir, son premier mouvement fut-il bien de s'élancer vers lui; mais une cruelle pensée réprima son élan. Elle allait se mettre debout! Ne devait-elle pas paraître ridicule à un homme qui, n'étant plus soumis aux fascinations de l'amour, pourrait voir juste. Elle eût volontiers tout perdu, fortune et enfans, plutôt que d'amoindrir sa puissance de femme. Elle voulut écarter toute chance mauvaise dans une heure aussi solennelle, et appela fortement : — Balthazar?

Il se retourna machinalement et toussa. Mais sans faire attention à sa femme, il vint cracher dans une de ces petites boîtes carrées placées de distance en distance le long des boiseries, comme dans tous les appartemens de la Hollande et de la Belgique. Cet homme, qui ne pensait à personne, n'oubliait jamais les crachoirs, tant cette habitude était invétérée. Pour la pauvre Joséphine, incapable de se rendre compte de cette bizarrerie, le soin constant que son mari prenait du mobilier lui causait toujours une angoisse inouïe; mais, dans ce moment, elle

fut si violente, qu'elle la jeta hors des bornes, et lui fit crier d'un ton plein d'impatience où s'exprimèrent tous ses sentimens blessés : — Mais, monsieur, je vous parle!

— Qu'est-ce que cela signifie, répondit Balthazar en se retournant vivement et lançant à sa femme un regard où la vie revenait, et qui fut pour elle comme un coup de foudre.

— Pardon, mon ami, dit-elle en pâlissant.

Elle voulut se lever et lui tendre la main; mais elle retomba sans force.

— Je me meurs! dit-elle d'une voix entrecoupée par des sanglots.

A cet aspect, Balthazar eut comme tous les gens distraits, une vive réaction et devina pour ainsi dire le secret de cette crise, il prit aussitôt madame Claës dans ses bras, ouvrit la porte qui donnait sur la petite antichambre, et franchit si rapidement le vieil escalier de bois, que la robe de sa femme ayant accroché une gueule des tarasques qui en formaient les balustres, il en resta un lez entier arraché à grand bruit. Il donna un coup de pied à la porte du vestibule commun à leurs appartemens; mais la chambre de sa femme était fermée.

Il posa doucement Joséphine sur un fauteuil, en se disant : — Mon Dieu, où est la clé ?

— Merci, mon ami, répondit madame Claës en ouvrant les yeux, voici la première fois depuis bien long-temps que je me suis trouvée aussi près de ton cœur.

— Bon Dieu ! cria Claës, la clé, voici nos gens.

Joséphine lui fit signe de prendre la clé qui était attachée pendue à un ruban le long de sa poche ; Balthazar ouvrit, porta sa femme sur un canapé, et sortit pour empêcher ses gens effrayés de monter en leur donnant l'ordre de promptement servir le dîner. Puis il vint avec empressement retrouver sa femme.

— Qu'as-tu, ma chère vie ? dit-il en s'asseyant près d'elle et lui prenant la main qu'il baisa.

— Mais, je n'ai plus rien, répondit-elle, je ne souffre plus ! Seulement, je voudrais avoir la puissance de Dieu, pour mettre à tes pieds tout l'or de la terre.

— Pourquoi de l'or, demanda-t-il en l'attirant sur lui, la pressant et la baisant de nouveau sur le front, ne me donnes-tu pas de plus

grandes richesses, en m'aimant comme tu m'aimes, chère et précieuse créature.

—Oh! mon Claës, pourquoi ne dissiperais-tu pas les angoisses de notre vie à tous, comme tu chasses par ta voix le chagrin de mon cœur. Enfin, je le vois, tu es toujours le même.

—De quelles angoisses parles-tu, ma chère?

— Mais nous sommes ruinés, Balthazar!

—Ruinés, reprit-il en souriant.

Il se mit à sourire, caressa la main de sa femme en la tenant dans les siennes, et dit :

— Mais demain, mon ange, notre fortune sera peut-être sans bornes. Hier j'ai fait du diamant. Le diamant est du carbone pur. En cherchant des secrets bien plus importans, j'ai trouvé le moyen de cristalliser le carbone, mais jusqu'à présent je n'ai obtenu que de petites quantités. Je suis heureux!..... O ma chère femme, dans quelques jours tu me pardonneras mes distractions, car je suis distrait quelquefois. Ne t'ai-je pas brusquée tout à l'heure? Mais sois indulgente pour un homme qui n'a jamais cessé de penser à toi, dont les travaux sont pleins de toi, de nous!

—Assez, assez, dit-elle, nous causerons de tout cela ce soir, mon ami. Je souffrais par

trop de douleur; et maintenant, je souffre par trop de plaisir.

En effet, elle ne s'attendait pas à revoir cette figure animée par un sentiment aussi tendre pour elle qu'il l'était jadis, à entendre cette voix toujours aussi douce, et à retrouver tout ce qu'elle croyait avoir perdu.

— Ce soir, reprit-il, je veux bien, nous causerons. Si je m'absorbais dans quelque méditation, rappelle-moi cette promesse. Ce soir je veux quitter mes calculs, mes travaux, et me plonger dans toutes les joies de la famille, dans les voluptés du cœur. Pépita, j'en ai besoin, j'en ai soif!

— Tu me diras ce que tu cherches, Balthazar?

— Mais, pauvre enfant, tu n'y comprendrais rien.

— Tu crois! Hé, mon ami, voici près de quatre mois que j'étudie la chimie pour pouvoir en causer avec toi. J'ai lu Fourcroi, Lavoisier, Chaptal, Nollet, Rouelle, Berthollet, Gay-Lussac, Spallanzani, Leuwenhoëk, Galvani, Volta, et tous les livres relatifs à la science que tu cultives. Va, tu peux me dire tes secrets.

— Oh! tu es un ange! s'écria Balthazar en tombant aux genoux de sa femme, et versant des pleurs d'attendrissement dont la vue la fit tressaillir, nous nous comprendrons en tout!

— Ah! dit-elle, je me jetterais dans le feu de l'enfer qui attise tes fourneaux, pour entendre ce mot de ta bouche, et pour te voir ainsi.

Elle entendit le pas de sa fille dans l'antichambre et s'y élança vivement.

— Que voulez-vous, Marguerite? dit-elle à sa fille aînée.

— Ma chère mère, monsieur Pierquin vient d'arriver. S'il reste à dîner, il faudrait du linge, et vous avez oublié d'en donner ce matin.

Madame Claës tira de sa poche un trousseau de petites clefs et les remit à sa fille, en lui désignant les armoires en bois des îles qui tapissaient cette antichambre, et lui dit : — Ma fille, prenez à droite dans les services Graindorge.

Elle rentra.

— Puisque mon cher Balthazar me revient aujourd'hui, rends-le moi tout entier? dit-elle en donnant à sa physionomie une expression

de douce malice. Mon ami, va chez toi, fais-moi la grâce de t'habiller, nous avons Pierquin à dîner. Voyons, quitte ces habits déchirés. Tiens, vois ces taches? N'est-ce pas de l'acide muriatique ou sulfurique qui a bordé de jaune tous ces trous? Allons, rajeunis-toi, je vais t'envoyer Mulquinier quand j'aurai changé de robe.

Balthazar voulut passer dans sa chambre par la porte de communication, mais il avait oublié qu'elle était fermée de son côté. Il sortit par l'antichambre.

— Marguerite, mets le linge sur un fauteuil, et viens m'habiller, je ne veux pas de Martha, dit madame Claës à sa fille.

Balthazar avait pris Marguerite, l'avait tournée vers lui par mouvement joyeux en lui disant : — Bonjour, mon enfant, tu es bien jolie aujourd'hui dans cette robe de mousseline, et avec cette ceinture rose!

Puis il la baisa au front et lui serra la main.

— Maman, papa vient de m'embrasser! dit Marguerite en entrant chez sa mère, il paraît bien joyeux, bien heureux!

— Mon enfant, votre père est un bien grand homme, voici bientôt trois ans qu'il travaille

pour la gloire et la fortune de sa famille, et il croit avoir atteint le but de ses recherches. Ce jour est pour nous tous une belle fête....

— Ma chère maman, répondit Marguerite, nos gens étaient si tristes de le voir aussi renfrogné, que nous ne serons pas seules dans la joie. Oh! mettez donc une autre ceinture, celle-ci est trop fanée.

— Soit; mais dépêchons-nous, je veux aller parler à M. Pierquin. Où est-il?

— Dans le parloir, il s'amuse à faire sauter Lucien.

— Où sont Gabriel et Félicie?

— Je les entends dans le jardin.

— Hé bien, descendez vite veiller à ce qu'ils n'y cueillent pas de tulipes! Votre père ne les a pas encore vues de cette année, et il pourrait aujourd'hui vouloir les regarder en sortant de table! Dites à Mulquinier de monter à votre père tout ce dont il a besoin pour sa toilette.

Quand Marguerite fut sortie, madame Claës jeta un coup-d'œil à ses enfans, par les fenêtres de sa chambre qui donnaient sur le jardin, et les vit occupés à regarder un de ces insectes à ailes vertes, luisantes et tachetées d'or, vulgairement appelés des couturières.

— Soyez sages, mes bien-aimés, dit-elle en faisant remonter une partie du vitrage qui était à coulisse et qu'elle arrêta pour aérer sa chambre.

Puis elle frappa doucement à la porte de communication pour s'assurer que son mari n'était pas retombé dans quelque distraction. Il ouvrit, et elle lui dit d'un accent joyeux en le voyant déshabillé : — Tu ne me laisseras pas long-temps seule avec M. Pierquin, n'est-ce pas?... Tu me rejoindras promptement.

Elle se trouva si leste pour descendre, qu'en l'entendant, un étranger n'aurait pas reconnu le pas d'une boiteuse.

—Monsieur, en emportant madame, lui dit le valet de chambre qu'elle rencontra dans l'escalier, en a déchiré la robe. Ce n'est qu'un méchant bout d'étoffe, mais il a brisé la mâchoire de cette figure et je ne sais pas qui pourra la remettre. Voilà notre escalier déshonoré, cette rampe était si belle.

— Bah! mon pauvre Mulquinier, ne la fais pas raccommoder, ce n'est pas un malheur.

—Bonjour, M. Pierquin, dit-elle en ouvrant la porte du parloir.

Le notaire accourut pour lui donner le bras;

mais elle ne prenait jamais que celui de son mari; elle remercia donc son cousin par un sourire et lui dit : — Vous venez peut-être pour les trente mille francs?

— Oui, madame, en rentrant chez moi, j'ai reçu une lettre d'avis de la maison Protez et Chiffreville qui a tiré, sur M. Claës, six lettres de change de chacune cinq mille francs.

— Hé bien, n'en parlez pas à Balthazar aujourd'hui, dit-elle. Dînez avec nous, et si par hasard il vous demandait pourquoi vous êtes venu, trouvez quelque prétexte plausible, je vous en prie. Donnez-moi la lettre, je lui parlerai moi-même de cette affaire. — Tout va bien, reprit-elle en voyant l'étonnement du notaire. Dans quelques mois, mon mari remboursera probablement les sommes qu'il a empruntées.

En entendant cette phrase dite à voix basse, le notaire regarda mademoiselle Claës qui revenait du jardin, suivie de Gabriel et de Félicie, et dit : — Je n'ai jamais vu mademoiselle Marguerite aussi jolie qu'elle l'est en ce moment.

Madame Claës, qui s'était assise dans sa bergère et avait pris sur ses genoux le petit Lu-

cien, leva la tête, regarda sa fille et le notaire en affectant un air indifférent.

M. Pierquin était de taille moyenne, ni gras, ni maigre, d'une figure vulgairement belle et qui exprimait une tristesse plus chagrine que mélancolique, une rêverie plus indéterminée que pensive; il passait pour misanthrope, mais il était trop intéressé, trop grand mangeur pour que son divorce avec le monde fût réel. Son regard habituellement perdu dans le vide, son attitude indifférente, son silence affecté semblaient accuser de la profondeur, et couvraient en réalité le vide et la nullité d'un notaire exclusivement occupé d'intérêts humains, mais qui se trouvait encore assez jeune pour être envieux. S'allier à la maison Claës aurait été pour lui la cause d'un dévouement sans bornes, s'il n'avait pas eu quelque sentiment d'avarice sous-jacent : il faisait le généreux, mais il savait compter. Aussi, sans se rendre raison à lui-même de ses changemens de manière, ses attentions étaient-elles tranchantes, dures et bourrues comme le sont en général celles des gens d'affaires, quand M. Claës lui semblait ruiné; puis elles devenaient affectueuses, coulantes et presque serviles, quand il soupçonnait quel-

que heureuse issue aux travaux de son cousin. Alors, tantôt il voyait en Marguerite Claës, une infante dont il était impossible à un simple notaire de province d'approcher; et tantôt il la considérait comme une pauvre fille trop heureuse, s'il daignait en faire sa femme. Il était homme de province, et flamand, sans malice; il ne manquait même ni de dévouement ni de bonté; mais il avait un naïf égoïsme qui rendait ses qualités incomplètes, et des ridicules qui gâtaient sa personne.

En ce moment, madame Claës se souvint du ton bref avec lequel le notaire lui avait parlé sous le porche de l'église Saint-Pierre, et remarqua la révolution que sa réponse avait faite dans ses manières; elle devina le fond de ses pensées, et d'un regard perspicace elle essaya de lire dans l'ame de sa fille pour savoir si elle pensait à son cousin; mais elle ne vit en elle que la plus parfaite indifférence.

Après quelques instans, pendant lesquels la conversation roula sur les bruits de la ville, le maître du logis descendit de sa chambre où, depuis un instant, sa femme entendait avec un inexprimable plaisir ses bottes crier sur le parquet. Sa démarche, semblable à celle

d'un homme jeune et léger, annonçait une complète métamorphose, et l'attente que son apparition causait à madame Claës fut si vive qu'elle eut peine à contenir un tressaillement quand il descendit l'escalier. Balthazar se montra bientôt dans le costume alors à la mode. Il portait des bottes à revers bien cirées qui laissaient voir le haut d'un bas de soie blanc; une culotte de casimir bleu à boutons d'or, un gilet blanc à fleurs, et un frac bleu. Il avait fait sa barbe, peigné ses cheveux, parfumé sa tête, coupé ses ongles, et lavé ses mains avec tant de soin qu'il semblait méconnaissable à ceux qui l'avaient vu naguères. Au lieu d'un vieillard presque en démence, ses enfans, sa femme, et le notaire voyaient un homme de quarante ans environ, dont la figure affable et polie était pleine de séductions. La fatigue et les souffrances que trahissait la maigreur des contours et l'adhérence de la peau sur les os avaient même une sorte de grâce.

— Bonjour, M. Pierquin, dit Balthazar Claës, qui, redevenu père et mari, prit son dernier enfant sur les genoux de sa femme, et l'éleva en l'air en le faisant rapidement descendre et le relevant alternativement.

—Voyez ce petit? dit-il au notaire. Une aussi jolie créature ne vous donne-t-elle pas l'envie de vous marier? Croyez-moi, mon cher, les plaisirs de la famille consolent de tout.

— Brr! dit-il en enlevant Lucien. Pound! s'écriait-il le mettant à terre. Brrr! Pound!

L'enfant riait aux éclats de se sentir alternativement en haut du plafond et sur le parquet. La mère détourna les yeux pour ne pas laisser voir l'émotion que lui causait un jeu si simple en apparence; et qui, pour elle, était toute une révolution domestique.

— Voyons comment tu vas,.dit Balthazar en posant son fils sur le parquet et s'allant jeter dans une bergère.

L'enfant courut à lui, attiré par l'éclat des boutons d'or qui attachaient la culotte au-dessus de l'oreille des bottes.

— Tu es un mignon! dit le père en l'embrassant, tu es un Claës, tu marches bien droit.

— Hé bien! Gabriel, comment se porte le père Morillon? dit-il à son fils aîné en lui prenant l'oreille et la lui tordant, te défends-tu vaillamment contre les thêmes, les versions? mords-tu ferme aux mathématiques?

Puis il se leva, vint à Pierquin, et lui dit avec cette affectueuse courtoisie qui le caractérisait : — Mon cher, vous avez peut-être quelque chose à me demander?

Il lui donna le bras, et l'entraîna dans le jardin, en ajoutant : — Venez voir mes tulipes.

Madame Claës regarda son mari pendant qu'il sortait, et ne sut pas contenir sa joie en le revoyant si jeune, si affable, si bien lui-même; elle se leva, prit sa fille par la taille, et l'embrassa en disant : — Ma chère Marguerite, mon enfant chéri, je t'aime encore mieux aujourd'hui que de coutume!

— Il y avait bien long-temps que je n'avais vu mon père aussi aimable, répondit-elle.

Lemulquinier vint annoncer que le dîner était servi. Madame Claës, pour éviter que Pierquin lui offrît le bras, prit celui de Balthazar, et toute la famille passa dans la salle à manger.

Cette pièce dont le plafond se composait de poutres apparentes, mais enjolivées par des peintures, lavées et rafraîchies tous les ans, était garnie de hauts dressoirs en chêne sur les tablettes desquels se voyaient les plus curieuses pièces de la vaisselle patrimoniale. Les parois de la muraille étaient tapissées de cuir violet

sur lequel avaient été imprimés des sujets de chasse en traits d'or. Au-dessus des dressoirs, çà et là, brillaient soigneusement disposés des plumes d'oiseaux curieux et des coquillages rares. Les chaises n'avaient pas été changées depuis le commencement du seizième siècle et offraient cette forme carrée, ces colonnes torses, et ce petit dossier garni d'une étoffe à franges dont la mode fut si répandue que Raphaël l'a illustrée dans son tableau appelé *la Vierge à la chaise*. Le bois en était devenu noir, mais les clous dorés reluisaient comme s'ils eussent été neufs, et les étoffes soigneusement renouvelées étaient d'une couleur rouge admirable. Enfin, la Flandre revivait là toute entière avec ses innovations espagnoles.

Sur la table, les carafes, les flacons avaient cet air respectable que leur donnent les ventres arrondis du galbe antique. Les verres étaient bien ces vieux verres hauts sur patte qui se voient dans tous les tableaux de l'école hollandaise ou flamande. La vaisselle en grès et ornée de figures coloriées à la manière de Bernard de Palissy, sortait de la fabrique anglaise de Weegvood. L'argenterie était massive, à pans carrés, à bosses pleines, véritable argenterie de famille, dont les pièces, toutes différentes de cizelure,

de mode, de forme, attestaient les commencemens du bien-être et les progrès de la fortune des Claës. Les serviettes avaient des franges, mode toute espagnole. Quant au linge, chacun doit penser que, chez les Claës, le point d'honneur consistait à en posséder de magnifique. Ce service, cette argenterie étaient destinés à l'usage journalier de la famille; car, la maison de devant où se donnaient les fêtes, avait son luxe particulier, dont les merveilles réservées pour les jours de gala, leur imprimaient cette solennité qui n'existe plus quand les choses sont déconsidérées pour ainsi dire par un usage habituel. Dans le quartier de derrière, tout était marqué au coin d'une naïveté patriarchale. Enfin, détail délicieux, une vigne courait en dehors, le long des fenêtres que les pampres bordaient de toutes parts.

— Vous restez fidèle aux traditions, madame, dit Pierquin, en recevant une assiettée de cette soupe au thym, dans laquelle les cuisinières flamandes et hollandaises mettent de petites boules de viandes roulées et mêlées à des tranches de pain grillé, voici le potage du dimanche en usage chez nos pères! Votre maison et celle de mon oncle Des Racquets sont les seules où

l'on retrouve cette soupe historique dans les Pays-Bas. Ah, pardon, le vieux monsieur Savaron de Savarus la fait encore orgueilleusement servir chez lui, mais partout ailleurs la vieille Flandre s'en va. Maintenant les meubles se fabriquent à la grecque, on n'aperçoit partout que casques, boucliers, lances et faisceaux. Chacun rebâtit sa maison, vend ses vieux meubles, refond son argenterie, ou la troque contre la porcelaine de Sèvres qui ne vaut ni le vieux Saxe ni les chinoiseries. Oh! moi je suis Flamand dans l'âme. Aussi mon cœur saigne-t-il en voyant les chaudronniers, acheter pour le prix du bois ou du métal, nos beaux meubles incrustés de cuivre ou d'étain. Mais l'état social veut changer de peau, je crois. Il n'y a pas jusqu'aux procédés de l'art qui ne se perdent! Et, en effet, quand il faut que tout aille vîte, rien ne peut être consciencieusement fait. Pendant mon dernier voyage à Paris, l'on m'a mené voir les peintures exposées au Louvre. Ma parole d'honneur, ce sont des écrans que ces toiles sans air, sans profondeur, où les peintres craignent de mettre de la couleur! Et ils veulent, dit-on, renverser notre vieille école! Ah, ouin!

— Nos anciens peintres, répondit Baltha-

zar, étudiaient les diverses combinaisons et la résistance des couleurs, en les soumettant à l'action du soleil et de la pluie. Mais, vous avez raison ; aujourd'hui, les ressources matérielles de l'art sont moins cultivées que jamais.

Madame Claës n'écoutait pas la conversation, car en entendant dire au notaire que les services de porcelaine étaient à la mode, elle avait aussitôt conçu la lumineuse idée de vendre la pesante argenterie, provenue de la succession de son frère, espérant ainsi pouvoir acquitter les trente mille francs dûs par son mari.

— Ah ! ah ! disait Balthazar au notaire, quand madame Claës se remit à la conversation, l'on s'occupe de mes travaux à Douai?

— Oui, répondit Pierquin, chacun se demande à quoi vous dépensez tant d'argent. Hier, j'entendais M. le premier président déplorer qu'un homme de votre sorte cherchât la pierre philosophale. Alors je me suis permis de répondre que vous étiez trop instruit pour ne pas savoir que c'était se mesurer avec l'impossible, trop chrétien pour croire l'emporter sur Dieu, et comme tous les Claës, trop bon calculateur pour changer votre argent contre de la poudre à perlinpinpin. Néanmoins je vous

avouerai que j'ai partagé les regrets que cause votre retraite à toute la société. Vous n'êtes vraiment plus de la ville. En vérité, madame, vous eussiez été ravie si vous aviez pu entendre les éloges que chacun s'est plu à faire de vous et de M. Claës.

— Vous avez agi comme un bon parent en repoussant des imputations dont le moindre mal serait de me rendre ridicule, répondit Balthazar. Ah, les Douaisiens me croient ruiné! Eh bien, mon cher Pierquin, dans deux mois je donnerai, pour célébrer l'anniversaire de mon mariage, une fête dont la magnificence me rendra l'estime que nos chers compatriotes accordent aux écus.

Madame Claës rougit fortement, car depuis deux ans cet anniversaire avait été oublié. Semblable à ces fous qui ont des momens pendant lesquels leurs facultés brillent d'un éclat inusité, jamais Balthazar n'avait été si spirituel dans sa tendresse. Il se montra plein d'attentions pour ses enfans, et sa conversation fut séduisante de grâce, d'esprit, d'à-propos. Ce retour de la paternité, absente depuis si longtemps, était certes la plus belle fête qu'il pût donner à sa femme pour qui sa parole et son regard

avaient repris cette constante sympathie d'expression qui se sent de cœur à cœur et prouve une délicieuse identité de sentiment.

Le vieux Lemulquinier paraissait se rajeunir, il allait et venait avec une allégresse insolite causée par l'accomplissement de ses secrètes espérances ; car le changement si soudainement opéré dans les manières de son maître était encore plus significatif pour lui, que pour madame Claës. Là, où elle voyait le bonheur, il voyait une fortune. En aidant Balthazar dans ses manipulations, il en avait épousé la folie. Soit qu'il eût saisi la portée de ses recherches dans les explications qui échappaient au chimiste quand le but se reculait sous ses mains; soit que le penchant inné chez l'homme pour l'imitation lui eût fait adopter les idées de celui dans l'atmosphère duquel il vivait, Lemulquinier avait conçu pour son maître un sentiment superstitieux mêlé de terreur, d'admiration et d'égoïsme. Le laboratoire était pour lui, ce qu'est pour le peuple, un bureau de loterie, l'espoir organisé. Chaque soir il se couchait en se disant : — Demain, peut-être nagerons-nous dans l'or! Et le lendemain il se réveillait avec une foi toujours aussi vive. Son nom indiquait une origine toute

flamande. Jadis les gens du peuple n'étaient connus que par un sobriquet tiré de leur profession, de leur pays, de leur conformation physique ou de leurs qualités morales; et ce sobriquet devenait le nom de la famille bourgeoise qu'ils fondaient lors de leur affranchissement. En Flandre, les marchands de fil de lin se nommaient des mulquiniers, et telle était sans doute la profession de l'homme qui, parmi les ancêtres du vieux valet, passa de l'état de serf à celui de bourgeois jusqu'à ce que des malheurs inconnus rendissent le petit-fils du mulquinier à son primitif état de serf, plus la solde. L'histoire de la Flandre, de son fil et de son commerce se résumait donc en ce vieux domestique, souvent appelé, par euphonie, Mulquinier.

Son caractère et sa physionomie ne manquaient pas d'originalité. Sa figure de forme triangulaire était large, haute et couturée par une petite vérole qui lui avait donné de fantastiques apparences, en y laissant une multitude de linéamens blancs et brillans. Maigre et d'une taille élevée, il avait une démarche grave, mystérieuse. Ses petits yeux orangés comme la perruque jaune et lisse qu'il avait sur la tête, ne jetaient que des regards obliques. Son ex-

térieur était donc en harmonie avec le sentiment de curiosité qu'il excitait. Sa qualité de préparateur initié aux secrets de son maître sur les travaux duquel il gardait le silence, l'investissait d'un charme. Les habitans de la rue de Paris le regardaient passer avec un intérêt mêlé de crainte, car il avait des réponses sybilliques et toujours grosses de trésors. Fier d'être nécessaire à son maître, il exerçait sur ses camarades une sorte d'autorité tracassière, dont il profitait pour lui-même en se faisant servir, en obtenant de ces concessions qui le rendaient à moitié maître au logis. Au rebours des domestiques flamands, qui sont extrêmement attachés à la maison, il n'avait d'affection que pour Balthazar, et si quelque chagrin affligeait madame Claës, ou si quelque évènement favorable arrivait dans la famille, il mangeait son pain beurré, buvait sa bière avec son flegme habituel.

Le dîner fini, madame Claës proposa de prendre le café dans le jardin, devant le buisson de tulipes qui en ornait le milieu. Les pots de terre dans lesquels étaient les tulipes dont les noms se lisaient sur des ardoises gravées, avaient été enterrés et disposés de manière à

former une pyramide au sommet de laquelle s'élevait une tulipe Gueule-de-dragon que Balthazar possédait seul. Cette fleur nommée *tulipa Claësiana*, réunissait les sept couleurs, et ses longues échancrures semblaient dorées sur les bords. Le père de Balthazar qui en avait plusieurs fois refusé trois mille florins, prenait de si grandes précautions pour qu'on ne pût en voler une seule graine, qu'il la gardait dans le parloir et passait souvent des journées entières à la contempler. La tige en était énorme, bien droite, ferme, d'un admirable vert ; et les proportions de la plante se trouvaient en harmonie avec le calice dont les couleurs se distinguaient par cette brillante netteté qui donnait jadis tant de prix à ces fleurs fastueuses.

— Voilà pour trente ou quarante mille francs de tulipes ! dit le notaire en regardant alternativement sa cousine et le buisson aux mille couleurs.

Madame Claës était trop enthousiasmée par l'aspect de ces fleurs que les rayons du soleil couchant faisaient ressembler à des pierreries, pour bien saisir le sens de l'observation notariale.

— A quoi cela sert-il, reprit le notaire en

s'adressant à Balthazar, vous devriez les vendre.

— Bah ! ai-je donc besoin d'argent ! répondit Claës, en faisant le geste d'un homme à qui quarante mille francs semblaient être peu de chose.

Il y eut un moment de silence pendant lequel les enfans firent plusieurs exclamations.

— Vois donc, maman, celle-là.

— Oh ! qu'en voilà une belle !

— Comment celle-ci se nomme-t-elle ?

— Quel abîme pour la raison humaine ! s'écria Balthazar, en levant les mains et les joignant par un geste désespéré. Une combinaison d'hydrogène et d'oxigène fait surgir par ses dosages différens, dans un même milieu et d'un même principe, toutes ces couleurs dont chacune constitue un résultat différent !

Sa femme entendait bien les termes de cette proposition qui fut trop rapidement énoncée pour qu'elle la conçût entièrement ; alors Balthazar songea qu'elle avait étudié sa science favorite, et lui dit, en lui faisant un signe mystérieux : — Tu comprendrais que tu ne saurais pas encore ce que je veux dire ! Et il parut retomber dans une de ces méditations qui lui étaient habituelles.

— Je le crois, dit M. Pierquin en prenant une tasse de café des mains de Marguerite.

— Chassez le naturel, il revient au galop, ajouta-t-il tout bas en s'adressant à madame Claës. Vous aurez la bonté de lui parler vous-même, car le diable ne le tirerait pas de sa contemplation. En voilà pour jusqu'à demain.

Il dit adieu à M. Claës qui feignit de ne pas l'entendre, embrassa le petit Lucien que la mère tenait dans ses bras, et, après avoir fait une profonde salutation, il se retira. Lorsque la porte d'entrée retentit en se fermant, Balthazar saisit doucement sa femme par la taille, et dissipa l'inquiétude que pouvait lui donner sa feinte rêverie en lui disant à l'oreille : — Je savais bien comment le renvoyer.

Madame Claës tourna la tête vers son mari, sans avoir honte de lui montrer les larmes qui lui vinrent aux yeux, car elles étaient douces; puis elle appuya son front sur son épaule, et laissa glisser Lucien à terre.

— Rentrons au parloir, dit-elle après une pause.

Pendant toute la soirée, Balthazar fut d'une gaîté presque folle; il inventa mille jeux pour ses enfans, et joua si bien pour son

propre compte, qu'il ne s'aperçut pas de deux ou trois absences que fit sa femme. Vers neuf heures et demie, lorsque Lucien fut couché, et que Marguerite revint au parloir après avoir aidé sa sœur Félicie à se déshabiller, elle trouva sa mère assise dans la grande bergère, et son père qui causait avec elle en lui tenant la main. Elle craignit de troubler ses parens et paraissait vouloir se retirer sans leur parler; madame Claës s'en aperçut et lui dit : — Venez, Marguerite, venez, ma chère enfant. Puis elle l'attira vers elle et la baisa pieusement au front en ajoutant :—Emportez votre livre dans votre chambre, et couchez-vous de bonne heure.

— Bonsoir, ma fille chérie, dit Balthazar.

Marguerite embrassa son père et s'en alla. Claës et sa femme restèrent pendant quelques momens seuls, occupés à regarder les dernières teintes du crépuscule, qui mouraient dans les feuillages du jardin déjà devenus noirs, et dont les découpures se voyaient à peine dans la lueur. Quand il fit presque nuit, Balthazar dit à sa femme d'une voix émue : — Montons.

Long-temps avant que les mœurs anglaises n'eussent consacré la chambre d'une femme

comme un lieu sacré, celle d'une Flamande était impénétrable; les bonnes ménagères de ce pays n'en faisaient pas un apparat de vertu, mais une habitude contractée dès l'enfance, une superstition domestique qui rendait une chambre à coucher un délicieux sanctuaire où l'on respirait les sentimens tendres, où le simple s'unissait à tout ce que la vie sociale a de plus doux et de plus sacré. Dans la position particulière où se trouvait madame Claës, toute femme aurait voulu rassembler autour d'elle les choses les plus élégantes; mais elle, l'avait fait avec un goût exquis, sachant quelle influence exerce, sur les sentimens, l'aspect de ce qui nous entoure. Chez une jolie créature, c'eût été du luxe; chez elle c'était une nécessité; car elle avait compris la portée de ces mots : *on se fait jolie femme!* maxime qui dirigeait toutes les actions de la première femme de Napoléon, mais la rendait souvent fausse; tandis que madame Claës était toujours naturelle et vraie.

Quoique Balthazar connût bien la chambre de sa femme, son oubli des choses matérielles de la vie avait été si complet, qu'en y entrant, il éprouva de doux frémissemens comme s'il l'a-

percevait pour la première fois. La fastueuse gaîté d'une femme triomphante éclatait dans les splendides couleurs des tulipes qui s'élevaient du long col de gros vases en porcelaine chinoise, habilement disposés, dans le luxe des lumières dont les effets ne pouvaient se comparer qu'à ceux des plus joyeuses fanfares. La lueur des bougies donnait un éclat harmonieux, aux étoffes de soie gris de lin dont la monotonie était nuancée par les reflets de l'or sobrement distribué sur quelques objets et par les tons variés des fleurs qui ressemblaient à des gerbes de pierreries. Le secret de ces apprêts, c'était lui, toujours lui. Joséphine ne pouvait pas dire plus éloquemment à Balthazar qu'il était toujours le principe de ses joies et de ses douleurs. L'aspect de cette chambre mettait l'ame dans un délicieux état, et chassait toute idée triste pour n'y laisser que le sentiment d'un bonheur égal et pur. L'étoffe de la tenture venue de la Chine, jetait cette odeur suave qui pénètre le corps sans le fatiguer. Enfin les rideaux soigneusement tirés, trahissaient un désir de solitude; une intention jalouse de garder les moindres sons de la parole, et d'enfermer là les regards de l'époux reconquis.

Parée de sa belle chevelure noire parfaite-

ment lisse, et qui retombait de chaque côté de son front comme deux ailes de corbeau, madame Claës, enveloppée d'un peignoir qui lui montait jusqu'au col, et que garnissait une longue pélerine où bouillonnait la dentelle, alla tirer la portière en tapisserie qui ne laissait parvenir aucun bruit du dehors. De là, Joséphine jeta, sur son mari qui s'était assis près de la cheminée, un de ces gais sourires par lesquels une femme spirituelle, dont l'ame vient parfois embellir la figure, sait exprimer d'irrésistibles espérances. Le charme le plus grand d'une femme consiste dans un appel constant à la générosité de l'homme, dans une gracieuse déclaration de faiblesse par lequel elle l'enorgueillit, et réveille en lui les plus magnifiques sentimens. L'aveu de la faiblesse ne comporte-t-il pas de magiques séductions. Lorsque les anneaux de la portière eurent glissé sourdement sur leur tringle de bois, elle se retourna vers son mari, parut vouloir dissimuler en ce moment ses défauts corporels en appuyant la main sur une chaise, pour se traîner avec grâce; mais c'était appeler à son secours. Balthazar, un moment abymé dans la contemplation de cette tête olivâtre, qui se détachait sur ce fonds gris en attirant et satis-

faisant le regard, se leva pour prendre sa femme et la porta sur le canapé; c'était bien ce qu'elle voulait.

— Tu m'as promis, dit-elle en lui prenant la main qu'elle garda entre ses mains électrisantes, de m'initier au secret de tes recherches? Conviens, mon ami, que je suis digne de le savoir, puisque j'ai eu le courage d'étudier une science condamnée par l'église pour être en état de te comprendre; mais je suis curieuse, ne me cache rien. Ainsi raconte-moi par quel hasard, un matin, tu t'es levé soucieux, quand la veille je t'avais laissé si heureux!

— Et c'est pour entendre parler chimie que tu t'es mise avec tant de coquetterie?

— Mais, mon ami, recevoir une confidence qui me fait entrer plus avant dans ton cœur, n'est-ce pas pour moi le plus grand des plaisirs? n'est-ce pas une entente d'ame qui comprend et engendre toutes les félicités de la vie. Ton amour me revient pur et entier, je veux savoir quelle idée a été assez puissante pour m'en priver si long-temps. Oui, je suis plus jalouse d'une pensée que de toutes les femmes ensemble. L'amour est immense, mais il n'est pas infini; tandis que la science a des profon-

deurs sans limites où je ne saurais te voir aller seul. Je déteste tout ce qui peut se mettre entre nous. Si tu obtenais la gloire, après laquelle tu cours, j'en serais malheureuse! Ne te donnerait-elle pas de vives jouissances? Moi seule, Monsieur, dois être la source de vos félicités.

— Non, ce n'est pas une idée, mon ange, qui m'a jeté dans cette belle voie, mais un homme.

— Un homme, s'écria-t-elle avec terreur.

— Te souviens-tu, Pépita, de l'officier polonais que nous avons logé, chez nous, en 1809.

— Si je m'en souviens, dit-elle, il est du petit nombre d'hommes qui m'ont frappée. Je me suis souvent impatientée d'avoir revu ses deux yeux qui étaient comme des langues de feu, les deux creux en salière qui étaient au dessus de ses sourcils, son large crâne sans cheveux, ses moustaches relevées, sa figure anguleuse, dévastée, et surtout le calme effrayant de sa démarche. S'il y avait eu de la place dans les auberges, il n'aurait certes pas couché ici.

— C'était un gentilhomme polonais nommé M. de Wierzchownia, reprit Balthazar. Quand le soir tu nous eus laissés seuls dans le parloir, nous nous sommes mis par hasard à causer chi-

mie. Arraché par la misère à l'étude de cette science, il s'était fait soldat. Je crois que ce fut à l'occasion d'un verre d'eau sucrée que nous nous reconnûmes pour adeptes; car lorsque j'eus dit à Mulquinier d'apporter du sucre en morceaux, le capitaine fit un geste de surprise. —Vous avez étudié la chimie, me demanda-t-il. — Avec Lavoisier, lui répondis-je. — Vous êtes bien heureux d'être libre et riche! s'écria-t-il, Et il sortit de sa poitrine un de ces soupirs d'homme qui révèlent un enfer de douleurs caché sous un crâne ou enfermé dans un cœur, enfin ce fut quelque chose d'ardent, de concentré que la parole n'exprime pas. Il acheva sa pensée par un regard qui me glaça; puis, après une pause, il me dit qu'après le dernier malheur de la Pologne, il s'était réfugié en Suède, et que là, il avait cherché des consolations dans l'étude de la chimie pour laquelle il s'était toujours senti une irrésistible vocation. — Eh bien, ajouta-t-il, je le vois, vous avez reconnu comme moi, que la gomme arabique, le sucre et l'amidon, mis en poudre, donnent une substance absolument semblable, et à l'analyse un même résultat *qualitatif*. Il fit encore une pause, et après m'avoir examiné d'un œil scruta-

teur, il me dit confidentiellement et à voix basse de solennelles paroles dont, aujourd'hui, le sens général est seul resté dans ma mémoire; mais il les accompagna d'une puissance de son, de chaudes inflexions et d'une force dans le geste qui me remuèrent les entrailles, et frappèrent mon entendement comme un marteau bat le fer sur une enclume. Voici donc en abrégé ses raisonnemens qui furent pour moi le charbon que Dieu mit sur la langue d'Isaïe; car mes études chez Lavoisier me permettaient d'en sentir la portée.

— « Monsieur, me dit-il, la parité de ces trois substances, en apparence si distinctes, m'a conduit à penser que toutes les productions de la nature devaient avoir un même principe. Les travaux de la chimie moderne ont prouvé la vérité de cette loi, pour la partie la plus considérable des effets naturels. La chimie divise la création en deux portions distinctes : la nature organique, la nature inorganique. En comprenant toutes les créations, végétales ou animales, dans lesquelles se montre une organisation plus ou moins perfectionnée, ou, pour être plus exact, une plus ou moins grande motilité qui y détermine plus ou moins de sentiment, la nature organique

est, certes, la partie la plus importante de notre monde. Or, l'analyse a réduit tous les produits de cette nature à quatre corps simples qui sont : trois gaz; l'azote, l'hydrogène, l'oxigène; et un autre corps simple non métallique et solide qui est le carbone. Au contraire, la nature inorganique, si peu variée, dénuée de mouvement, de sentiment, et auquel on peut refuser le don de croissance que lui a légèrement accordé Linné, compte cinquante-trois corps simples dont les différentes combinaisons forment tous ses produits. Est-il probable que les moyens soient plus nombreux, là où il existe moins de résultats. Aussi, l'opinion de notre ancien maître, est-elle que ces cinquante-trois corps ont un principe commun, modifié jadis par l'action d'une puissance éteinte aujourd'hui, mais que le génie humain doit faire revivre. Eh bien, supposez un moment que l'activité de cette puissance soit réveillée, nous aurions une chimie unitaire. Les natures organique et inorganique reposeraient vraisemblablement sur quatre principes, et si nous parvenions à décomposer l'azote, que nous devons considérer comme une négation, nous n'en aurions plus que trois. Nous voici déjà près du

grand Ternaire des anciens et des alchimistes du moyen âge dont nous nous moquons à tort.

« La chimie moderne n'est encore que cela. C'est beaucoup et c'est peu. C'est beaucoup, parce que la chimie s'est habituée à ne reculer devant aucune difficulté. Le hasard l'a bien servie! Ainsi, cette larme de carbone pur, le diamant, ne paraissait-il pas la dernière substance qu'il fût possible de créer. Les anciens alchimistes qui croyaient l'or décomposable, conséquemment faisable, reculaient à l'idée de produire le diamant, et nous en avons cependant trouvé la nature.

« Moi, dit-il, je suis allé plus loin! Une expérience m'a démontré que le mystérieux Ternaire dont on s'occupe depuis un temps immémorial, ne se trouvera point dans les analyses actuelles qui manquent de direction vers un point fixe. Voici d'abord l'expérience. Semez des graines de cresson (pour prendre une substance entre toutes celles de la nature organique) dans de la fleur de soufre (pour prendre également un corps simple). Arrosez les graines avec de l'eau distillée pour ne laisser pénétrer dans les produits de la germination aucun principe qui ne soit certain? Les graines ger-

ment, poussent dans un milieu connu en ne se nourrissant que de principes connus par l'analyse. Coupez, à plusieurs reprises, la tige des plantes, afin de vous en procurer une assez grande quantité pour obtenir quelques gros de cendres en les faisant brûler et pouvoir ainsi opérer sur une certaine masse! Eh bien, en analysant ces cendres vous trouverez de l'acide silicique, de l'alumine, du phosphate et du carbonate calcique, du carbonate magnésique, du sulfate, du carbonate potassique et de l'oxide ferrique, comme si le cresson était venu en terre, au bord des eaux. Or, ces substances n'existaient ni dans le soufre qui servait de sol à la plante, ni dans l'eau employée à l'arroser; mais comme elles n'étaient pas non plus dans l'air, nous ne pouvons expliquer leur présence dans la plante qu'en supposant un élément commun aux corps contenus dans le cresson, et à ceux dont il était entouré. Ainsi, l'air, l'eau distillée, la fleur de soufre, et les substances que donne l'analyse du cresson, c'est-à-dire la potasse, la chaux, la magnésie, l'alumine, etc. auraient un principe commun. De cette irrécusable expérience, s'écria-t-il, j'ai déduit l'existence de L'ABSOLU! Une sub-

stance, commune à toutes les créations, modifiée par une force unique, telle est la position nette et claire du problême offert par *L'Absolu* et qui m'a semblé soluble. Là vous rencontrez le mystérieux Ternaire, devant lequel s'est, de tout temps, agenouillée l'humanité : la matière première, le moyen, le résultat. Vous trouverez ce terrible nombre 3 en toute chose humaine, il domine les religions, les sciences et les lois. Ici, me dit-il, la guerre et la misère ont arrêté mes travaux. Vous êtes un élève de Lavoisier, vous êtes riche et maître de votre tems, je puis donc vous faire part de mes conjectures. Voici le but que mes expériences personnelles m'ont fait entrevoir. LA MATIÈRE UNE doit être un principe commun aux trois gaz et au carbone. LE MOYEN doit être le principe commun à l'électricité négative et à l'électricité positive. Marchez à la découverte des preuves qui établiront ces deux vérités, vous aurez la raison suprême de tous les effets de la nature. Oh ! monsieur, quand on porte là, dit-il en se frappant le front, le dernier mot de la création, en pressentant L'ABSOLU, est-ce vivre, que d'être entraîné dans le mouvement de ce ramas d'hommes qui se ruent à heure fixe les

uns sur les autres sans savoir ce qu'ils font. Ma vie actuelle est exactement l'inverse d'un songe. Mon corps va, vient, agit, se trouve au milieu du feu, des canons, des hommes, traverse l'Europe au gré d'une puissance à laquelle j'obéis en la méprisant. Mon ame n'a nulle conscience de ces actes, elle reste fixe, plongée dans une idée, engourdie par cette idée, la recherche de *l'absolu*, de ce principe par lequel des graines, absolument semblables, mises dans un même milieu, donnent, l'une des calices blancs, l'autre des calices jaunes! Phénomène applicable aux vers à soie qui, nourris des mêmes feuilles et constitués sans différences apparentes, font les uns de la soie jaune, et les autres de la soie blanche; enfin applicable à l'homme lui-même qui souvent a légitimement des enfans entièrement dissemblables avec le père et la mère! La déduction logique de ce fait n'implique-t-elle pas d'ailleurs la raison de tous les effets de la nature? Hé quoi de plus conforme à nos idées sur Dieu que de croire qu'il a tout fait par le moyen le plus simple! L'adoration pythagoricienne pour le chiffre UN d'où sortent tous les nombres et qui représente la matière une; celle pour le nombre DEUX, la première aggrégation et le type de

toutes les autres; celle pour le nombre TROIS, qui, de tout temps, a configuré Dieu, c'est-à-dire la Matière, la Force et le Produit, ne résumaient-elles pas traditionnellement la connaissance confuse de l'*Absolu*. Sthall, Becher, Paracelse, Agrippa, tous les grands chercheurs de causes occultes avaient pour mot d'ordre le trismégiste, qui veut dire le grand ternaire, et les ignorans, habitués à condamner l'alchimie, cette chimie transcendante, ne savent sans doute pas que nous nous occupons à justifier les recherches passionnées de ces grands hommes! L'*absolu* trouvé, je me serais alors colleté avec le mouvement. Ah! tandis que je me nourris de poudre, et commande à des hommes de mourir assez inutilement, mon ancien maître entasse découvertes sur découvertes, il vole vers *l'absolu!* Et moi! je mourrai comme un chien, au coin d'une batterie. »

Puis quand ce pauvre grand homme eut repris un peu de calme, il me dit avec une sorte de fraternité touchante : — Si je trouvais une expérience à faire, je vous la léguerais avant de mourir.

— Ma Pepita, dit Balthazar en serrant la main de sa femme, des larmes de rage ont coulé sur les joues creuses de cet homme, pendant qu'il

jetait dans mon ame le feu de ce raisonnement que déjà Lavoisier s'était timidement fait, sans oser s'y abandonner.

— Comment, s'écria madame Claës, qui ne put s'empêcher d'interrompre son mari, cet homme, en passant une nuit sous notre toit, nous a enlevé tes affections, a détruit, par une seule phrase, et par un seul mot, le bonheur d'une famille! O mon cher Balthazar, cet homme a-t-il fait le signe de la croix. L'as-tu bien examiné? le tentateur peut seul avoir cet œil jaune d'où il sortait du feu! Oui le démon pouvait seul t'arracher à moi. Depuis ce jour, tu n'as plus été ni père, ni époux, ni chef de famille.

— Quoi! dit Balthazar en se dressant dans la chambre, et jetant un regard perçant à sa femme, tu blâmes ton amant, de s'élever au-dessus des autres hommes, afin de pouvoir jeter sous tes pieds la pourpre divine de la gloire, comme une minime offrande auprès des trésors de ton cœur! Mais tu ne sais donc pas ce que j'ai fait, depuis trois ans? des pas de géant, ma Pepita!.. dit-il en s'animant.

Alors son visage parut à sa femme plus étincelant sous le feu du génie, qu'il ne l'avait été sous le feu de l'amour, et elle pleura en l'écoutant.

— J'ai combiné le chlore et l'azote, j'ai décomposé plusieurs corps jusqu'ici considérés comme simples, j'ai trouvé de nouveaux métaux. Tiens, dit-il en voyant les pleurs de sa femme, j'ai décomposé les larmes! Les larmes contiennent un peu de phosphate de chaux, de chlorure de sodium, du mucus et de l'eau!

Il continua de parler sans voir l'horrible convulsion qui travailla la physionomie de Joséphine, car il était monté sur la science qui l'emportait sur ses ailes déployées, bien loin du monde matériel.

— Cette analyse, ma chère, est une des meilleures preuves du système de l'Absolu. Toute vie implique une combustion. Selon le plus ou moins d'activité du foyer, la vie est plus ou moins persistante. Ainsi, la destruction du minéral est indéfiniment retardée, parce que la combustion y est virtuelle, latente ou insensible; ainsi, les végétaux qui se rafraîchissent incessamment par la combinaison d'où résulte l'humide, vivent indéfiniment, et il existe plusieurs végétaux contemporains du dernier cataclysme. Mais, toutes les fois que la nature a perfectionné un appareil, et, dans un but ignoré, y a jeté le sentiment, l'instinct ou l'intelli-

gence, trois degrés marqués dans le système organique, ces trois organismes veulent une combustion, dont l'activité est en raison directe du résultat obtenu. L'homme, qui représente le plus haut point de l'intelligence et qui nous offre le seul appareil d'où résulte un pouvoir à demi-créateur, *la pensée* est, parmi parmi les créations zoologiques, celle où la combustion se rencontre dans son degré le plus intense et dont les puissans effets sont en quelque sorte révélés par les phosphates, les sulfates et les carbonates que fournit son corps à l'analyse. Ces substances ne seraient-elles pas les traces que laisse en lui l'action du fluide électrique, principe de toute fécondation? L'électricité ne se manifesterait-elle pas en lui par des combinaisons plus variées qu'en tout autre animal? N'aurait-il pas des facultés plus grandes que toute autre créature pour absorber de plus fortes portions du principe absolu, et ne se les assimilerait-il pas pour en composer dans une plus parfaite machine sa force et ses idées! Je le crois. L'homme est un matras. Ainsi, selon moi, l'idiot serait celui dont le cerveau contiendrait le moins de phosphore ou tout autre produit de l'électro-magné-

tisme, le fou celui dont le cerveau en contiendrait trop, l'homme ordinaire celui qui en aurait peu, l'homme de génie celui dont la cervelle en serait saturée à un degré convenable. L'homme constamment amoureux, le portefaix, le danseur, le grand mangeur, sont ceux qui déplaceraient la force résultante de leur appareil électrique. Ainsi, nos sentimens...

— Assez, Balthazar, tu m'épouvantes, tu commets des sacriléges! Quoi! mon amour serait...

— De la matière éthérée qui se dégage, dit Claës, et qui sans doute est le mot de l'absolu. Songe donc que si moi, moi le premier! si je trouve, si je *trouve*, si je TROUVE!..

Cette idée le tuait, le bouleversait. En disant ces mots sur trois tons différens, son visage monta par degrés à l'expression de l'inspiré.

— Je fais les métaux, je fais des diamans, je répète la nature.

— En serais-tu plus heureux? cria-t-elle avec désespoir. Maudite science! maudit démon! tu oublies, Claës, que tu commets le péché d'orgueil dont Satan fut coupable! Tu entreprends sur Dieu!

— Oh! oh! Dieu!

— Il le nie, s'écria-t-elle en se tordant les mains. Claës, Dieu dispose d'une puissance que tu n'auras jamais.

A cet argument qui semblait annuller sa science, il regarda sa femme en tremblant.

— Quoi! dit-il.

— La force unique, le mouvement! Voilà ce que j'ai saisi à travers les livres que tu m'as contrainte à lire. Analyse des fleurs, des fruits, du vin de Malaga? tu en découvriras, certes, tous les principes; ils viennent comme ceux de ton cresson, dans un milieu qui semble leur être étranger; tu peux les trouver dans la nature; mais en les rassemblant, feras-tu ces fleurs, ces fruits, le vin de Malaga, auras-tu les effets du soleil, auras-tu l'air de l'Espagne. Décomposer n'est pas créer!

— Je pourrai créer si je trouve la force coërcitive.

— Rien ne l'arrêtera! cria Pépita d'une voix désespérante. Oh! mon amour! il est tué! je l'ai perdu!

Elle fondit en larmes, et ses yeux animés par la douleur par la sainteté des sentimens qu'ils épanchaient, brillèrent plus beaux que jamais à travers ses pleurs.

—Oui, reprit-elle en sanglottant, tu es mort à tout. Je le vois, le génie de l'art est plus puissant en toi que toi-même, et ses ailes vigoureuses t'ont élevé trop haut pour que tu redescendes jamais à être le compagnon simple et doux d'une pauvre femme. Quel bonheur puis-je t'offrir encore? Ah! je voudrais, afin de me consoler, croire que Dieu t'a créé pour manifester ses œuvres et chanter ses louanges, qu'il a renfermé dans ton sein une force irrésistible qui te maîtrise? Mais non, Dieu est bon, il te laisserait au cœur quelques pensées pour ta femme qui t'adore, pour tes enfans que tu dois protéger. Oui, le démon seul peut t'aider à marcher au milieu de ces abîmes sans issue, parmi ces ténèbres où tu n'es pas éclairé par la foi d'en-haut, mais par une horrible croyance en tes facultés! Autrement, tu te serais aperçu, mon ange, que tu as dévoré neuf cent mille francs depuis trois ans. Oh! rends-moi justice, toi, mon dieu sur cette terre! je ne te reproche rien. Si nous étions seuls, je t'apporterais à genoux toutes nos fortunes en te disant: Prends, jette dans ton fourneau, fais-en de la fumée, et je rirais de la voir voltiger. Si tu étais pauvre, j'irais mendier

sans honte pour te procurer le charbon nécessaire à l'entretien de ton fourneau! Enfin, si en m'y précipitant, je te faisais trouver ton exécrable Absolu, Claës, je m'y précipiterais avec bonheur puisque tu places ta gloire et tes délices dans ce secret si chèrement acheté. Mais nos enfans, Claës! nos enfans!... Que deviendront-ils, si tu ne devines pas bientôt ce secret de l'enfer! Sais-tu pourquoi venait Pierquin? Il venait te demander trente mille francs que tu dois, sans les avoir. Tes propriétés ne sont plus à toi. Je lui ai dit que tu avais ces trente mille francs, afin de t'épargner l'embarras où t'auraient mis ses questions; mais pour acquitter cette somme, j'ai pensé à vendre notre vieille argenterie.

Elle vit les yeux de son mari prêts à s'humecter, et se jeta désespérément à ses pieds en levant vers lui des mains suppliantes.

—Mon ami, s'écria-t-elle, cesse un moment tes recherches, économisons l'argent nécessaire à ce qu'il te faudra pour les reprendre plus tard, si tu ne peux renoncer à poursuivre ton œuvre. Oh je ne la juge pas, mon ami, je soufflerai tes fourneaux, si tu le veux, mais ne réduis pas nos enfans à la misère. Tu ne peux plus les aimer, puisque la science a dévoré ton cœur;

mais ne leur lègue pas une vie malheureuse, en échange du bonheur que tu leur devais. Le sentiment maternel a été trop souvent le plus faible dans mon cœur! oui, j'ai souvent souhaité ne pas être mère, afin de pouvoir m'unir plus intimement à ton âme, à ta vie! Aussi pour étouffer mes remords, dois-je plaider auprès de toi la cause de tes enfans, avant la mienne.

Ses cheveux s'étaient déroulés et flottaient sur ses épaules; ses yeux dardaient mille sentimens comme autant de flèches; elle triompha de sa rivale, Balthazar l'enleva, la porta sur le canapé, se mit à ses pieds.

— Je t'ai donc causé des chagrins, lui dit-il avec l'accent d'un homme qui se réveillerait d'un songe pénible.

— Pauvre Claës, et tu nous en donneras encore malgré toi! dit-elle en lui passant sa main dans les cheveux. Allons, viens t'asseoir près de moi, dit-elle toute joyeuse, en lui montrant sa place sur le canapé. Tiens, j'ai tout oublié, puisque tu nous reviens! Va, mon ami, nous réparerons tout, mais tu ne t'éloigneras plus de ta femme, n'est-ce pas? Dis *oui*? Laisse-moi, mon beau Claës, exercer sur ton noble cœur cette influence féminine si nécessaire au bon-

heur des artistes malheureux, des grands hommes souffrans? Tu me brusqueras, tu me briseras si tu veux, mais tu me permettras de te contrarier un peu, pour ton bien. Je n'abuserai jamais du pouvoir que tu me concéderas! Sois grand et célèbre, mais sois heureux aussi. Ne nous préfère pas la chimie! Ecoute, nous serons bien complaisans, nous lui permettrons d'entrer avec nous dans le partage de ton cœur; mais sois juste, donne-nous bien notre moitié? Dis, mon désintéressement n'est-il pas sublime?

Elle le fit sourire, car avec cet art merveilleux que possèdent les femmes, elle avait amené la plus haute question dans le domaine de la plaisanterie où les femmes sont maîtresses. Quoiqu'elle parût rire, son cœur était si violemment contracté qu'il reprenait difficilement le mouvement égal et doux de son état habituel; mais en voyant renaître dans les yeux de Balthazar l'expression qui la charmait, qui était sa gloire à elle, et qui lui révélait l'entière action de son ancienne puissance qu'elle croyait perdue, elle lui dit en souriant: — Crois-moi, Balthazar, la nature nous a faits pour sentir, et quoique tu veuilles que nous ne soyons que des machines électriques, tes gaz, tes matières éthé-

rées n'expliqueront jamais le don que nous possédons d'entrevoir l'avenir.

— Si, reprit-il, par les affinités. La puissance de vision qui fait le poète, et la puissance de déduction qui fait le savant, sont fondées sur des affinités invisibles, intangibles et impondérables que le vulgaire range dans la classe des phénomènes moraux, mais qui sont des effets physiques. Le prophète voit et déduit. Malheureusement ces espèces d'affinités sont trop rares et trop peu perceptibles pour être soumises à l'analyse ou à l'observation.

—Ceci, dit-elle en lui prenant un baiser, pour éloigner la chimie qu'elle avait si malencontreusement réveillée, serait donc une affinité?

— Non, c'est une combinaison, car deux substances de même *signe* ne produisent aucune activité...

— Allons tais-toi, tais-toi! dit-elle, tu me ferais mourir de douleur. Oui, je ne supporterais pas, cher, de voir ma rivale jusques dans les transports de ton amour.

— Mais, ma chère vie, je ne pense qu'à toi; mes travaux sont la gloire de ma famille! tu es au fond de toutes mes expériences.

— Voyons, regarde-moi?

Cette scène l'avait rendue belle comme une jeune femme, et de toute sa personne, son mari ne voyait que sa tête, au-dessus d'un nuage de mousselines et de dentelles.

— Oui, j'ai eu bien tort de te délaisser pour la science. Maintenant, quand je retomberai dans mes préoccupations, eh bien, Pépita, tu m'y arracheras, je le veux!

Elle baissa les yeux et lui laissa prendre sa main, sa plus grande beauté, une main à la fois puissante et délicate.

— Mais je veux plus encore....

— Tu es si délicieusement belle que tu peux tout obtenir.

— Je veux briser ton laboratoire et enchaîner ta science! dit-elle en jetant du feu par les yeux.

— Hé bien! au diable la chimie!

— Ce moment efface toutes mes douleurs, reprit-elle. Maintenant, fais-moi souffrir si tu veux.

En entendant ce mot les larmes le gagnèrent.

— Mais tu as raison, je ne vous voyais qu'à travers un voile, et je ne vous entendais plus.

— S'il ne s'était agi que de moi, dit-elle, j'aurais continué à souffrir en silence, sans élever la voix devant mon cher seigneur; mais tes fils ont besoin de considération, Claës! Je t'assure que si tu continuais à dissiper ainsi ta fortune, même quand ton but serait glorieux, le monde ne t'en tiendrait aucun compte et son blâme retomberait sur les tiens. Mais ne doit-il pas te suffire, à toi, homme de si haute portée, que ta femme ait attiré ton attention sur un danger que tu n'apercevais pas.

Ne parlons plus de tout cela, dit-elle en lui lançant un sourire et un regard pleins de coquetterie; ce soir, mon Claës, ne soyons pas heureux à demi.

LA MORT D'UNE MÈRE.

LA MORT D'UNE MÈRE.

Le lendemain de cette soirée si grave dans la vie de ce ménage, Balthazar Claës, de qui Joséphine avait sans doute obtenu quelque promesse relativement à la cessation de ses travaux, ne monta point à son laboratoire et resta près d'elle durant toute la journée. Le lendemain, la famille fit ses préparatifs pour aller à la campagne où elle demeura pendant deux mois environ, et d'où elle ne revint en ville que pour s'y occuper de la fête par

laquelle M. Claës voulait, comme jadis, célébrer l'anniversaire de son mariage. Alors, Balthazar obtint de jour en jour, les preuves du dérangement que ses travaux et son insouciance avaient apporté dans ses affaires. Loin d'élargir la plaie par des observations, sa femme trouvait toujours des palliatifs aux maux consommés. Des sept domestiques qu'avait M. Claës, le jour où il reçut pour la dernière fois, il ne restait plus que Lemulquinier, Josette la cuisinière, et une vieille femme de chambre nommée Martha qui n'avait pas quitté sa maîtresse depuis sa sortie du couvent; il était donc impossible de recevoir la haute société de la ville avec un si petit nombre de serviteurs. Madame Claës leva toutes les difficultés en proposant de faire venir un cuisinier de Paris, de dresser au service le fils de leur jardinier, et d'emprunter le domestique de Pierquin. Ainsi, personne ne s'apercevrait encore de leur état de gêne.

Pendant vingt jours que durèrent les apprêts, madame Claës sut tromper avec habileté le désœuvrement de son mari.

Tantôt elle le chargeait de choisir les fleurs rares qui devaient orner le grand escalier, la galerie et les apparetmens; tantôt elle l'envoyait à

Dunkerque pour s'y procurer quelques-uns de ces monstrueux poissons, la gloire des tables ménagères dans le département du Nord. Une fête comme celle que donnait M. Claës, était une affaire capitale qui exigeait une multitude de soins et une correspondance active, dans un pays où les traditions de l'hospitalité mettent si bien en jeu l'honneur des familles, que, pour les maîtres et les gens, un dîner est comme une victoire à remporter sur les convives. Les huîtres arrivaient d'Ostende, les coqs de bruyère se demandaient en Bresse, les fruits se commandaient à Paris; enfin les moindres accessoires ne devaient pas démentir le luxe patrimonial. D'ailleurs le bal de la maison Claës avait une sorte de célébrité. Le chef-lieu du département étant alors à Douai, cette soirée ouvrait en quelque sorte la saison d'hiver, et donnait le ton à toutes celles du pays. Aussi pendant quinze ans Balthazar s'était-il efforcé de se distinguer, et avait si bien réussi qu'il s'en faisait chaque fois des récits à vingt lieues à la ronde, et qu'on parlait des toilettes, des invités, des plus petits détails, des nouveautés qu'on y avait vues, ou des évènemens qui s'y étaient passés.

Ces préparatifs empêchèrent donc M. Claës de songer à la recherche de l'absolu, car en revenant aux idées domestiques et à la vie sociale, il retrouva son amour-propre d'homme, de flamand, de maître de maison, et se plut à étonner la contrée. Il voulut imprimer un caractère à cette fête, par quelque recherche nouvelle, et il choisit parmi toutes les fantaisies du luxe, la plus jolie, la plus riche, la plus passagère, en faisant de sa maison un bocage de plantes rares, et préparant des bouquets de fleurs pour les femmes. Les autres détails de la fête répondaient à ce luxe inoui. Rien ne paraissait donc devoir faire manquer l'effet de la fête. Mais le vingt-neuvième bulletin et les nouvelles particulières des désastres éprouvés par la grande-armée en Russie et à la Bérésina s'étaient répandus dans l'après-dîner. Une tristesse profonde et vraie s'empara des Douaisiens, qui, par un sentiment patriotique, refusèrent unanimement de danser. Parmi les lettres qui arrivèrent de Pologne à Douai, il y en eut une pour Balthazar. M. de Vierzchownia, alors à Dresde où il se mourait, disait-il, d'une blessure reçue dans un des derniers engagemens, avait voulu léguer à son hôte plusieurs idées

qui, depuis leur rencontre, lui étaient survenues relativement à l'Absolu. Cette lettre plongea M. Claës dans une profonde rêverie qui fit honneur à son patriotisme; mais sa femme ne s'y méprit pas; et, pour elle, la fête eut un double deuil. Cette soirée, pendant laquelle la maison Claës jetait son dernier éclat de splendeur, eut donc quelque chose de sombre et de triste au milieu de tant de magnificence, de curiosités amassées par six générations dont chacune avait eu sa manie, et que les Douaisiens admirèrent pour la dernière fois.

La reine de cette fête fut la jeune Marguerite Claës, alors âgée de seize ans, et que ses parens présentèrent au monde. Elle attira tous les regards par une extrême simplicité, par son air candide et surtout par sa physionomie en harmonie avec ce logis. C'était bien la jeune fille flamande telle que les peintres du pays l'ont représentée : une tête parfaitement ronde et pleine; des cheveux châtains, lissés sur le front et séparés en deux bandeaux; des yeux gris, mélangés de vert; de beaux bras, un embonpoint qui ne nuisait pas encore à la beauté; un air timide, mais sur son front haut et plat une fermeté qui se cachait sous un calme et une douceur apparentes.

Sans être ni triste ni mélancolique, elle avait peu d'enjouement; la réflexion, l'ordre, le sentiment du devoir, les trois principales expressions du caractère flamand, animaient sa figure froide au premier aspect, mais sur laquelle le regard était ramené par une certaine grâce dans les contours, et par une paisible fierté qui donnait les gages d'un constant bonheur domestique. Par une bizarrerie que les physiologistes n'ont pas encore expliquée, elle n'avait aucun trait de sa mère ni de son père, et offrait une vivante image de son aïeule maternelle, une Conyncks de Bruges, dont le portrait précieusement conservé attestait cette ressemblance.

Le souper donna quelque vie à la fête. Si les désastres de l'armée interdisaient les réjouissances de la danse, chacun pensa qu'ils ne devaient pas exclure les plaisirs de la table. Insensiblement, cette maison si brillamment éclairée, où se pressaient toutes les notabilités de Douai, rentra dans le silence. Les vrais patriotes et les gens fatigués se retirèrent promptement. Les indifférens restèrent avec quelques joueurs et plusieurs amis des Claës; mais, vers une heure du matin, la galerie fut déserte, les lumières s'éteignirent

de salon en salon, et cette cour intérieure, un moment si bruyante, si lumineuse, redevint noire et sombre; image prophétique de l'avenir qui attendait la famille.

Quand M. et madame Claës rentrèrent dans leur appartement, Balthazar fit lire à sa femme la lettre du Polonais; elle la lui rendit par un geste triste; elle prévoyait l'avenir. En effet, à compter de ce jour, Balthazar déguisa mal le chagrin et l'ennui qui l'accabla. Le matin, après le déjeûner de famille, il jouait un moment dans le parloir avec son fils Lucien, causait avec les deux filles occupées à coudre, à broder, ou à faire de la dentelle; mais il se lassait bientôt de ces jeux, de cette causerie dont il paraissait s'acquitter comme d'un devoir. Lorsque sa femme redescendait après s'être habillée, elle le trouvait toujours assis dans la bergère, regardant Marguerite et Félicie, sans s'impatienter du bruit de leurs bobines. Quand venait le journal, il le lisait lentement, comme un marchand retiré, qui ne sait comment tuer le temps. Puis il se levait, contemplait le ciel à travers les vitres, revenait s'asseoir et attisait le feu rêveusement, en homme à qui la tyrannie des

idées ôtait la conscience de ses mouvemens.

Madame Claës regretta vivement son défaut d'instruction et de mémoire. Il lui était difficile de soutenir long-temps une conversation intéressante; d'ailleurs, peut-être est-ce impossible entre deux êtres qui se sont tout dit et qui sont forcés d'aller chercher, des sujets de distraction, en dehors de la vie du cœur ou de la vie matérielle. La vie du cœur a ses momens, et veut des oppositions ; les détails de la vie matérielle ne sauraient occuper long-temps des esprits supérieurs habitués à se décider promptement et le monde est insupportable aux ames aimantes. Deux êtres solitaires qui se connaissent entièrement, doivent donc chercher leurs divertissemens dans les régions les plus hautes de la pensée, car il est impossible d'opposer quelque chose de petit à ce qui est immense. Puis quand un homme s'est accoutumé à manier de grandes choses, il devient inamusable, s'il ne conserve pas au fond du cœur ce principe de candeur, ce laisser-aller qui rend les gens de génie si gracieusement enfans ; mais cette enfance du cœur n'est-elle pas un phénomène humain bien rare chez ceux dont la mission est de tout voir, tout savoir, tout comprendre.

Pendant les premiers mois, madame Claës se tira de cette situation critique par des efforts inouïs que lui suggéra l'amour ou la nécessité. Tantôt elle voulut apprendre le trictrac qu'elle n'avait jamais pu jouer, et, par un prodige assez concevable, elle finit par le savoir. Tantôt elle intéressait Balthazar à l'éducation de ses filles dont elle dirigeait les lectures d'après ses avis. Mais ces ressources s'épuisèrent. Il vint un moment où elle se trouva devant Balthazar, comme madame de Maintenon en présence de Louis XIV, mais sans avoir, pour distraire le maître assoupi, ni les pompes du pouvoir, ni les ruses d'une cour, qui savait jouer des comédies comme celle de l'ambassade du roi de Siam ou du Sophi de Perse. Réduit, après avoir dépensé la France, à des expédiens de fils de famille pour se procurer de l'argent, le monarque n'avait plus ni jeunesse ni succès, et sentait une effroyable impuissance au milieu des grandeurs. La royale bonne, qui avait su bercer les enfans, ne sut pas toujours bercer le père, qui souffrait pour avoir abusé des choses, des hommes, de la vie et de Dieu. Mais Claës souffrait de trop de puissance. Oppressé par une pensée qui l'étreignait, il rêvait

les pompes de la science, des trésors pour l'humanité; pour lui, la gloire; et souffrait comme souffre un artiste aux prises avec la misère, comme Samson attaché aux colonnes du temple. Or, l'effet était le même pour ces deux souverains, quoique le monarque intellectuel fût accablé par sa force et l'autre par sa faiblesse. Que pouvait Pépita seule contre cette espèce de nostalgie scientifique? Après avoir usé les moyens que lui offraient les occupations de famille, elle appela le monde à son secours, en donnant deux CAFÉS par semaine. A Douai, le *café* remplace le *thé*. Un Café est une assemblée où, pendant une soirée entière, les invités boivent les vins exquis et les liqueurs dont les caves sont pleines dans ce benoît pays, mangent des friandises, prennent du café noir, ou du café au lait frappé de glace; tandis que les femmes chantent des romances, discutent leurs toilettes ou se racontent les gros riens de la ville. Ce sont encore les tableaux de Miéris ou de Terburg, moins les plumes rouges sur les chapeaux gris pointus, moins les guitares et les beaux costumes du XVI[e] siècle. Mais les efforts que faisait Balthazar pour bien jouer son rôle de maître de maison, son affabilité d'emprunt,

les feux d'artifice de son esprit, tout accusait la profondeur du mal, par la fatigue à laquelle il était en proie le lendemain. Ces fêtes continuelles n'étaient donc que des palliatifs qui attestaient la gravité de la maladie; ce furent comme des branches que rencontrait Balthazar en roulant dans son précipice, et qui retardaient sa chute, mais ne la rendaient pas moins lourde.

D'ailleurs, il ne parlait jamais de ses anciennes occupations, et n'émettait pas un regret, en sentant l'impossibilité dans laquelle il s'était mis de recommencer ses expériences; mais il avait les mouvemens tristes, la voix faible, l'abattement d'un convalescent. Son ennui perçait jusque dans la manière dont il prenait les pinces pour bâtir insoucimment dans le feu quelque fantasque pyramide avec des morceaux de charbon de terre. Quand il avait atteint la soirée, il éprouvait un contentement visible; le sommeil le débarrassait sans doute d'une importune pensée; puis, le lendemain, il se levait mélancolique en apercevant une journée à traverser, et semblait mesurer le temps qu'il avait à consumer, comme un voyageur lassé contemple un désert à franchir. Si madame Claës connaissait la cause de cette langueur, elle

voulait ignorer combien les ravages en étaient étendus; elle était pleine de courage contre les souffrances de l'esprit, et sans force contre les générosités du cœur. Elle n'osait questionner Balthazar quand il écoutait les propos de ses deux filles et les rires de Lucien, avec l'air d'un homme occupé par une arrière-pensée; mais elle frémissait en lui voyant secouer sa mélancolie et s'efforcer, par un sentiment généreux, de paraître gai pour n'attrister personne. Ses coquetteries à ses deux filles, ou ses jeux avec Lucien, mouillaient de pleurs les yeux de Joséphine qui sortait pour cacher les émotions que lui causait un héroïsme dont les femmes connaissent bien le prix, et qui leur brise le cœur; elle avait alors envie de lui dire : — Tue-moi, et fais ce que tu voudras!

Insensiblement, ses yeux perdirent leur feu vif, et prirent cette teinte glauque qui attriste ceux des vieillards. Ses attentions pour sa femme, ses paroles, tout en lui fut frappé de lourdeur. Ces symptômes devenus plus graves vers la fin du mois d'avril, effrayèrent madame Claës, pour qui ce spectacle était intolérable, et qui s'était déjà fait mille reproches en admirant la foi flamande avec laquelle son mari tenait sa

parole. Un jour, que Balthazar lui sembla plus affaissé qu'il ne l'avait jamais été, elle n'hésita plus à tout sacrifier pour le rendre à la vie.

— Mon ami, lui dit-elle, je te délie de tes sermens.

Balthazar la regarda d'un air étonné.

— Tu penses à tes expériences? reprit-elle.

Il répondit par un geste d'une effrayante vivacité. Loin de lui adresser quelque remontrance, madame Claës, qui avait à loisir sondé l'abîme dans lequel ils allaient rouler tous deux, lui prit la main et la lui serra en souriant.

— Merci, ami, je suis sûre de mon pouvoir, lui dit-elle; tu m'as sacrifié plus que ta vie. A moi maintenant les sacrifices! Quoique j'aie déjà vendu quelques-uns de mes diamans, il en reste encore assez, en y joignant ceux de mon frère, pour te procurer l'argent nécessaire à tes travaux. Je destinais ces parures à nos deux filles, mais ta gloire ne leur en fera-t-elle pas de plus étincelantes? d'ailleurs, ne leur rendras-tu pas un jour leurs diamans plus beaux?

La joie qui soudainement éclaira le visage de son mari, mit le comble à son désespoir, car elle vit avec douleur que la passion de cet homme était plus forte que lui. Claës avait con-

fiance en son œuvre pour marcher sans trembler dans une voie qui, pour elle, était un abîme. A lui, la foi ; à elle le doute, à elle le fardeau le plus lourd : la femme ne souffre-t-elle pas toujours pour deux? En ce moment elle se plut à croire au succès, voulant se justifier à elle-même sa complicité dans la dilapidation probable de leur fortune.

— L'amour de toute une vie ne suffirait pas à reconnaître ton dévouement, Pépita, dit Claës attendri.

A peine achevait-il ces paroles que Marguerite et Félicie entrèrent, et leur souhaitèrent le bon jour. Madame Claës baissa les yeux, et resta pendant un moment interdite, devant ses enfans dont elle venait d'aliéner la fortune au profit d'une chimère; tandis que son mari les prit sur ses genoux, et causa gaiement avec eux, heureux de pouvoir déverser la joie qui l'oppressait.

Madame Claës entra dès lors dans la vie ardente de son mari. L'avenir de ses enfans, la considération de leur père étaient pour elle deux mobiles aussi puissans que l'était pour Claës la gloire et la science. Aussi, cette malheureuse femme n'eut-elle plus une heure de calme, quand tous les diamans de la maison fu-

rent vendus à Paris par l'entremise de l'abbé de Solis, son directeur, et que les fabricans de produits chimiques eurent recommencé leurs envois. Sans cesse agitée par le démon de la science et par cette fureur de recherche qui dévorait son mari, elle vivait dans une attente continuelle, et demeurait comme morte pendant des journées entières, clouée dans sa bergère par la violence même de ses désirs, qui, ne trouvant point comme ceux de Balthazar une pâture dans les travaux du laboratoire, tourmentaient son ame en agissant sur ses doutes et sur ses craintes. Par momens, elle se reprochait sa complaisance pour une passion dont le but était impossible et que M. de Solis condamnait. Elle se levait, allait à la fenêtre de la cour intérieure, et regardait avec stupeur la cheminée du laboratoire. S'il s'en échappait de la fumée, elle la contemplait avec désespoir, car les idées les plus contraires agitaient son cœur et son esprit. Elle voyait s'enfuir en fumée la fortune de ses enfans; mais elle sauvait la vie de leur père : n'était-ce pas son premier devoir de le rendre heureux? Cette dernière pensée la calmait pour un moment. Elle avait obtenu de pouvoir entrer dans le laboratoire et d'y rester ; mais il lui avait bien-

tôt fallu renoncer à cette triste satisfaction. Elle éprouvait là de trop vives souffrances à voir Balthazar ne point s'occuper d'elle, et même paraître souvent gêné par sa présence; elle y subissait de jalouses impatiences, de cruelles envies de faire sauter la maison ; elle y mourait de mille maux inouis.

Lemulquinier devint alors pour elle, une espèce de baromètre. L'entendait-elle siffler, quand il allait et venait pour servir ou le déjeuner ou le dîner, elle devinait que les expériences de son mari étaient heureuses, et qu'il concevait l'espoir d'une prochaine réussite. Lemulquinier était-il morne, sombre, elle lui jetait un regard de douleur; Balthazar était mécontent. La maîtresse et le valet avaient fini par se comprendre, malgré la fierté de l'une et la soumission rogue de l'autre. Faible et sans défense contre les terribles prostrations de la pensée, cette femme succombait sous ces alternatives d'espoir et de désespérance qui, pour elle, s'alourdissaient des inquiétudes de la femme aimante et des anxiétés de la mère tremblant pour sa famille. Le silence désolant qui jadis lui refroidissait le cœur, elle le partageait sans s'apercevoir de l'air sombre qui régnait au

logis, et des journées entières qui s'écoulaient dans ce parloir, sans un sourire, souvent sans une parole. Par une triste prévision maternelle, elle accoutumait ses deux filles aux travaux de la maison, et tâchait de les rendre assez habiles à quelque métier de femme, pour qu'elles pussent en vivre si elles tombaient dans la misère. Le calme de cet intérieur couvrait donc d'effroyables agitations. Vers la fin de l'été, Balthazar avait dévoré l'argent des diamans vendus à Paris par l'entremise du vieil abbé de Solis, et s'était endetté d'une vingtaine de mille francs chez MM. Protez et Chiffreville.

Au mois d'août 1813, environ un an après la scène par laquelle cette histoire commence, si M. Claës avait fait quelques belles expériences que malheureusement il dédaignait, ses efforts avaient été sans résultat quant à l'objet principal de ses recherches. Le jour où il eut achevé la série de ses travaux, le sentiment de son impuissance l'écrasa; la certitude d'avoir infructueusement dissipé des sommes considérables le désespéra; ce fut une épouvantable catastrophe. Il quitta son grenier, descendit lentement au parloir, vint se jeter dans une bergère au milieu de ses enfans,

et y demeura pendant quelques instans, comme mort, sans répondre aux questions dont sa femme l'accablait. Les larmes le gagnèrent, il se sauva dans son appartement pour ne pas donner de témoins à sa douleur. Madame Claës le suivit précipitamment et l'emmena dans sa chambre où, seul avec elle, Balthazar laissa éclater son désespoir. Ses larmes d'homme, ses paroles d'artiste découragé, ses regrets de père de famille eurent un caractère de terreur, de tendresse, de folie qui fit plus de mal à madame Claës que ne lui en avaient fait toutes ses douleurs passées. La victime consola le bourreau. Quand Balthazar lui dit avec un affreux accent de conviction : — Je suis un misérable, je joue la vie de mes enfans, la tienne, et pour vous laisser heureux, il faut que je me tue ! Ce mot l'atteignit au cœur, et la connaissance qu'elle avait du caractère de son mari lui faisant craindre qu'il ne réalisât aussitôt ce vœu de désespoir, elle éprouva l'une de ces révolutions qui troublent la vie dans sa source, et qui fut d'autant plus funeste qu'elle en contint les violens effets en affectant un calme menteur.

— Mon ami, lui dit-elle, j'ai consulté non pas Pierquin, dont l'amitié n'est pas si grande

qu'il n'éprouve quelque secret plaisir à nous voir ruinés, mais un vieillard qui, pour moi, se montre bon comme un père. L'abbé de Solis, mon confesseur, m'a donné un conseil qui nous sauve de la ruine. Il est venu voir tes tableaux. Le prix de ceux qui se trouvent dans la galerie, peut servir à payer toutes les sommes hypothéquées sur tes propriétés, et ce que tu dois chez Protez et Chiffreville, car tu as là sans doute un compte à solder?

Claës fit un signe affirmatif en baissant sa tête dont les cheveux étaient devenus blancs.

—M. de Solis connaît MM. Happe et Duncker d'Amsterdam; ils sont fous de tableaux, et jaloux comme des parvenus d'étaler un faste qui n'est permis qu'à d'anciennes maisons, ils paieront les nôtres toute leur valeur. Ainsi, nous recouvrerons nos revenus, et tu pourras sur la somme que nous aurons et qui approchera de cent mille ducats, prendre une portion de capital pour continuer tes expériences. Tes deux filles et moi nous nous contenterons de peu; avec le temps et de l'économie, nous remplirons par d'autres tableaux les cadres vides, et tu vivras heureux!

Balthazar leva la tête vers sa femme avec une joie mêlée de crainte. Les rôles étaient changés:

l'épouse devenait la protectrice du mari. Cet homme si tendre et dont le cœur était si cohérent à celui de sa Joséphine, la tenait entre ses bras sans s'apercevoir de l'horrible convulsion qui la faisait palpiter, qui en agitait les cheveux et les lèvres, par un tressaillement nerveux.

— Je n'osais pas te dire qu'entre moi et l'Absolu, à peine existe-t-il un cheveu de distance. Pour gazéifier les métaux, il ne me manque plus que de trouver un moyen de les soumettre à une immense chaleur dans un milieu où la pression de l'atmosphère soit nulle, enfin dans le vide parfait.

Madame Claës ne put soutenir l'égoïsme de cette réponse. Elle attendait des remercîmens passionnés pour ses sacrifices, et trouvait un problême de chimie. Elle quitta brusquement son mari, descéndit au parloir, y tomba sur sa bergère entre ses deux filles effrayées, et fondit en larmes. Marguerite et Félicie lui prirent chacune une main, s'agenouillèrent de chaque côté de sa bergère en pleurant comme elle sans savoir la cause de son chagrin, et lui demandèrent à plusieurs reprises : — Qu'avez-vous, ma mère?

— Pauvres enfans ! je suis morte, je le sens.

Cette réponse fit frissonner Marguerite qui,

pour la première fois, aperçut sur le visage de sa mère les traces de la pâleur particulière aux personnes dont le teint est brun.

— Martha! Martha! criait Félicie, venez, maman a besoin de vous.

La vieille duègne accourut de la cuisine, et en voyant la blancheur verte de cette figure légèrement bistrée et si vigoureusement colorée:

— Corps du Christ! s'écria-t-elle en espagnol, madame se meurt.

Elle sortit précipitamment, dit à Josette de faire chauffer de l'eau pour un bain de pied, et revint près de sa maîtresse.

— N'effrayez pas monsieur, ne lui dites rien, Martha, s'écria madame Claës. — Pauvres chères filles, ajouta-t-elle, en pressant sur son cœur Marguerite et Félicie par un mouvement désespéré, je voudrais pouvoir vivre assez de temps pour vous voir heureuses et mariées. —Martha, reprit-elle, dites à Lemulquinier d'aller chez M. de Solis, pour le prier de ma part de passer ici.

Ce coup de foudre se répercuta nécessairement jusque dans la cuisine. Josette et Martha, toutes deux dévouées à madame Claës et à ses filles, furent frappées dans la seule affection

qu'elles eussent. Ces terribles mots : — Madame se meurt, monsieur l'aura tuée, faites vite un bain de pied à la moutarde! avaient arraché plusieurs phrases interjectives à Josette qui en accablait Lemulquinier. Lemulquinier, froid et insensible, mangeait assis au coin de la table, devant une des fenêtres par lesquelles le jour venait de la cour dans la cuisine, où tout était propre comme dans le boudoir d'une petite maîtresse.

— Ça devait finir par là! disait Josette, en regardant le valet de chambre, et montant sur un tabouret pour prendre sur une tablette un chaudron qui reluisait comme de l'or. — Il n'y a pas de mère qui puisse voir de sang-froid, un père s'amuser à fricasser une fortune comme celle de monsieur, pour en faire des os de boudin !

Josette dont la tête coiffée d'un bonnet rond à ruches, ressemblait à celle d'un casse-noisette allemand, jeta sur Lemulquinier un regard aigre que la couleur verte de ses petits yeux éraillés rendait presque venimeux. Le vieux valet de chambre haussa les épaules par un mouvement digne de Mirabeau impatienté; puis, il enfourna dans sa grande bouche une

tartine de beurre sur laquelle étaient semés des *appétis*.

— Au lieu de tracasser monsieur, madame devrait lui donner de l'argent, nous serions bientôt tous riches à nager dans l'or ! Il ne s'en faut pas de l'épaisseur d'un liard que nous ne trouvions....

— Hé bien, vous qui avez vingt mille francs de placés, pourquoi ne les offrez-vous pas à monsieur ! C'est votre maître ? Et puisque vous êtes si sûr de ses faits et gestes...

— Vous ne connaissez rien à cela, Josette, faites chauffer votre eau, répondit le Flamand en l'interrompant.

— Je m'y connais assez pour savoir qu'il y avait ici mille marcs d'argenterie, que vous et votre maître les avez fondus, et que si on vous laisse aller votre train, vous ferez si bien de cinq sous six blancs, qu'il n'y aura bientôt plus rien.

— Et monsieur, dit Martha survenant, tuera madame pour se débarrasser d'une femme qui le retient, et l'empêche de tout avaler. Il est possédé du démon, cela se voit ! Le moins que vous risquiez en l'aidant, Mulquinier, c'est votre ame, si vous en avez une, car vous

êtes là comme un morceau de glace, pendant que tout est ici dans la désolation. Ces demoiselles pleurent comme des Madeleines. Courez donc chercher M. l'abbé de Solis.

— J'ai affaire pour monsieur, à ranger le laboratoire, dit le valet de chambre. Il y a trop loin d'ici le quartier d'Esquerchin! Allez-y vous-même.

— Voyez-vous ce monstre-là? dit Martha. Qui donnera le bain de pied à madame? la voulez-vous laisser mourir! Elle a le sang à la tête.

— Mulquinier, dit Marguerite, en arrivant dans la salle qui précédait la cuisine, en revenant de chez M. de Solis, vous prierez M. Pierquin le médecin de venir promptement ici.

— Hein, vous irez! dit Josette.

— Mademoiselle, monsieur m'a dit de ranger son laboratoire, répondit Lemulquinier en se retournant vers les deux femmes, qu'il regarda d'un air despotique.

— Mon père, dit Marguerite à M. Claës qui descendait en ce moment, ne pourrais-tu pas nous laisser Mulquinier pour l'envoyer en ville?

— Tu iras, vilain chinois, dit Martha en entendant M. Claës mettre Lemulquinier aux ordres de sa fille.

Le peu de dévouement du valet de chambre pour la maison, était le grand sujet de querelle entre ces deux femmes et Lemulquinier, dont la froideur avait eu pour résultat d'exalter l'attachement de Josette et de la duègne. Cette lutte si mesquine en apparence, influa beaucoup sur l'avenir de cette famille, quand, plus tard, elle eut besoin de secours contre le malheur.

Balthazar redevint si distrait, qu'il ne s'aperçut pas de l'état maladif dans lequel était Joséphine. Il prit Lucien sur ses genoux, et le fit sauter machinalement, en pensant au problême qu'il avait dès lors la possibilité de résoudre. Il vit apporter le bain de pieds à sa femme qui, n'ayant pas eu la force de se lever de la bergère où elle gisait, était restée dans le parloir. Il regarda même ses deux filles s'occuper de leur mère, sans chercher la cause de leurs soins empressés. Quand Marguerite ou Lucien voulaient parler, madame Claës réclamait le silence, en leur montrant Balthazar.

Une scène semblable était de nature à faire penser Marguerite, qui se trouvait placée entre son père et sa mère, assez âgée, assez raison-

nable déjà, pour en apprécier. la conduite. Il arrive un moment dans la vie intérieure des familles, où les enfans deviennent soit volontairement, soit involontairement les juges de leurs parens. Madame Claës avait compris le danger de cette situation. Par amour pour son époux, elle s'efforçait de justifier aux yeux de Marguerite ce qui, dans l'esprit juste d'une fille de seize ans, pouvait paraître des fautes chez un père. Aussi le profond respect, qu'en cette circonstance madame Claës témoignait pour Balthazar, en s'effaçant devant lui, pour ne pas en troubler la méditation, imprimait-il à ses enfans une sorte de terreur pour la majesté paternelle. Mais ce dévouement, quelque contagieux qu'il fût, augmentait encore l'admiration que Marguerite avait pour sa mère à laquelle l'unissaient plus particulièrement les accidens journaliers de la vie; ce sentiment était fondé sur une sorte de divination de ses souffrances dont elle devait naturellement rechercher la cause; et aucune puissance humaine ne pouvait empêcher, que par fois, un mot échappé soit à Martha, soit à Josette, ne révélât à Marguerite la cause de la situation dans laquelle la maison se trouvait depuis qua-

tre ans. Malgré la discrétion de madame Claës, sa fille découvrait donc insensiblement, lentement, fil à fil, la trame mystérieuse de ce drame domestique; elle allait être, dans un temps donné, la confidente active de sa mère, et serait au dénouement le plus redoutable des juges. Aussi tous les soins de madame Claës étaient-ils pour Marguerite à laquelle elle tâchait de communiquer les sentimens dévoués et l'amour qu'elle portait à Balthazar; car la fermeté, la raison qu'elle rencontrait chez sa fille, la faisaient frémir à l'idée d'une lutte possible entre Marguerite et Balthazar, quand, après sa mort, elle serait remplacée par elle dans la conduite intérieure de la maison.

Cette pauvre femme en était donc arrivée à plus trembler des suites de sa mort, que de sa mort même. Sa sollicitude pour Balthazar éclatait dans la résolution qu'elle venait de prendre. En libérant les biens de son mari, elle en assurait l'indépendance, et prévenait toute discussion en en séparant les intérêts de ceux de ses enfans. Elle espérait le voir heureux, jusqu'au moment où elle fermerait les yeux; puis, elle comptait transmettre les délicatesses de son cœur à Marguerite;

qui continuerait à jouer auprès de lui le rôle d'un ange d'amour, en exerçant sur la famille une autorité tutélaire et conservatrice. N'était-ce pas faire luire encore du fond de sa tombe, son amour sur ceux qui lui étaient chers? Néanmoins, ne voulant pas déconsidérer le père aux yeux de la fille, en l'initiant avant le temps, aux terreurs que lui inspirait la passion scientifique de Baltazar, elle étudiait l'ame et le caractère de Marguerite, pour savoir si elle deviendrait par elle-même, une mère pour ses frères et sa sœur; pour son père, une femme douce et tendre. Ainsi les derniers jours de madame Claës étaient, à toute heure, empoisonnés par des calculs et par des craintes qu'elle n'osait confier à personne. En se sentant atteinte dans sa vie même, par cette dernière scène, elle portait ses regards jusques dans l'avenir; tandis que Balthazar, désormais inhabile à tout ce qui était économie, fortune, sentimens domestiques, pensait à trouver l'Absolu.

Le profond silence qui régnait au parloir, n'était interrompu que par le mouvement monotone du pied de Claës qui continuait à le mouvoir, sans s'apercevoir que Lucien en était descendu. Assise près de sa mère, dont

elle contemplait le visage pâle et décomposé, Marguerite se tournait de momens en momens vers son père, en s'étonnant de son insensibilité. Bientôt la porte de la rue retentit en se fermant, et la famille vit l'abbé de Solis, appuyé sur son neveu qui tous deux traversaient lentement la cour.

— Ha, voici M. Emmanuel ! dit Félicie.

— Le bon jeune homme ! dit madame Claës en apercevant Emmanuel de Solis, j'ai du plaisir à le revoir.

Marguerite rougit en entendant l'éloge qui échappait à sa mère. Depuis deux jours, ce jeune homme avait éveillé dans son cœur des sentimens inconnus, et dégourdi dans son intelligence des pensées jusqu'alors inertes. Pendant la visite que le confesseur avait faite à sa pénitente, il s'était passé de ces imperceptibles événemens qui tiennent beaucoup de place dans la vie, et dont les résultats devaient être assez importans pour exiger la peinture des deux nouveaux personnages introduits au sein de la famille. Madame Claës ayant eu pour principe d'accomplir en secret ses pratiques de dévotion, son directeur n'était

jamais venu chez elle, et se montrait pour la seconde fois dans sa maison.

Il était difficile de ne pas être saisi d'une sorte d'attendrissement et d'admiration à l'aspect de l'oncle et du neveu. L'abbé de Solis était un vieillard octogénaire à chevelure d'argent, dont le visage décrépit semblait n'avoir plus de vie que dans les yeux. Son dos voûté, son corps desséché, ses jambes menues dont l'une se terminait par un pied horriblement déformé, contenu dans une espèce de sac en velours, offraient le spectacle d'une nature souffrante et frêle, dominée par une volonté de fer et par un chaste esprit religieux qui l'avait conservée. Ce prêtre espagnol, remarquable par un vaste savoir, par une piété vraie, par des connaissances très étendues, avait été successivement Dominicain, grand pénitencier de Tolède, et vicaire-général de l'archevêché de Malines. Sans la révolution française, il eût été, par la protection des Casa-Réal, promu aux plus hautes dignités de l'église; mais le chagrin que lui causa la mort du jeune duc dont il avait été le précepteur, le dégoûta d'une vie active; et il se consacra tout entier à l'éducation de son ne-

veu qui perdit son père et sa mère en bas âge. Puis, lors de la conquête de la Belgique, il s'était fixé près de madame Claës. Dès sa jeunesse, l'abbé de Solis avait professé pour sainte Thérèse, un enthousiasme qui le conduisit autant que la pente de son esprit vers la partie mystique du christianisme. Or, en trouvant en Flandre où mademoiselle Bourignon et les écrivains illuminés ou quiétistes firent le plus de prosélytes, un troupeau de catholiques adonnés à ses croyances, il y resta d'autant plus volontiers qu'il y fut considéré comme le patriarche de cette Communion particulière, qui, malgré les censures dont Fénélon et madame Guyon furent l'objet, continue à en suivre les doctrines. Ses mœurs étaient rigides, sa vie exemplaire, et il passait pour avoir des extases. Malgré le détachement dont un Religieux si sévère devait être possédé pour les choses de ce monde, l'affection qu'il portait à son neveu, le rendait soigneux de ses intérêts. Quand il s'agissait d'une œuvre de charité, le vieillard mettait à contribution les fidèles de son Eglise avant d'avoir recours à sa propre fortune, et son autorité patriarchale était si bien reconnue, ses intentions si pures, sa pers-

picacité si rarement en défaut que chacun faisait honneur à ses demandes.

Pour avoir une idée du contraste qui existait entre l'oncle et le neveu, il faudrait comparer le vieillard à l'un de ces saules creux qui végètent au bord des eaux, et le jeune homme à l'églantier chargé de roses dont la tige élégante et droite s'élance du sein de l'arbre rongé de mousses, qu'il semble vouloir redresser. Sévèrement élevé par son oncle, qui le gardait près de lui comme une matrone garde une vierge, Emmanuel était plein de cette chatouilleuse sensibilité, de cette candeur à demi rêveuse, fleurs passagères de toutes les jeunesses, mais vivaces dans les ames nourries de religieux principes. Le vieux prêtre avait comprimé l'expression des sentimens voluptueux chez son élève, en le préparant par des travaux continus, par une discipline presque claustrale aux souffrances de la vie. Cette éducation qui devait livrer Emmanuel tout neuf au monde, et le rendre heureux s'il rencontrait bien dans ses premières affections, l'avait revêtu d'une angélique pureté qui communiquait à sa personne le charme dont sont investies les jeunes filles. Ses yeux timides, mais doublés d'une ame forte et courageuse, jetaient une lumière qui vibrait dans l'ame comme le

son du cristal épand ses ondulations dans l'ouie. Sa figure expressive quoique régulière se recommandait par une grande précision dans les contours, par l'heureuse disposition des lignes, et par le calme profond que donne la paix du cœur ; tout en était harmonieux ; ses cheveux noirs, ses yeux et ses sourcils bruns rehaussaient encore un teint blanc et de vives couleurs. Sa voix était celle qu'on attendait d'un aussi beau visage. Ses mouvemens féminins s'accordaient avec la mélodie de sa voix, avec les tendres clartés de son regard. Il semblait ignorer l'attrait qu'excitaient la réserve à demi mélancolique de son attitude, la retenue de ses paroles, et les soins respectueux qu'il prodiguait à son oncle. En effet, à le voir étudiant la marche tortueuse du vieil abbé pour se prêter à ses douloureuses déviations de manière à ne pas les contrarier, regardant au loin ce qui pouvait lui blesser les pieds et le conduisant dans le meilleur chemin, il était impossible de ne pas reconnaître chez Emmanuel les sentimens généreux qui font de l'homme une sublime créature. Il paraissait si grand en aimant son oncle sans le juger, en lui obéissant sans jamais en discuter l'ordre, que chacun voulait voir une prédestination dans le nom suave qui lui avait été

donné par sa marraine. Quand soit chez lui, soit chez les autres, le vieillard exerçait son despotisme de dominicain, Emmanuel relevait parfois la tête si noblement, comme pour protester de sa force s'il se trouvait aux prises avec un autre homme, que les personnes de cœur étaient émues, comme le sont les artistes à l'aspect d'une grande œuvre; car, les beaux sentimens ne sonnent pas moins fort dans l'ame par leurs conceptions vivantes, que par leurs réalisations matérielles.

Emmanuel avait accompagné son oncle dans la visite qu'il avait faite à sa pénitente, pour examiner les tableaux de la maison Claës. En apprenant par Martha que l'abbé de Solis était dans la galerie, Marguerite, qui désirait voir cet homme célèbre, avait cherché quelque prétexte menteur pour satisfaire sa curiosité en y venant rejoindre sa mère. Elle y était entrée assez étourdiment, en affectant la légèreté sous laquelle les jeunes filles cachent si bien leurs désirs, et avait rencontré près du vieillard vêtu de noir, courbé, déjeté, cadavéreux, la fraîche, la délicieuse figure d'Emmanuel. Leurs regards également jeunes, également naïfs avaient exprimé le même étonnement. Ils s'é-

taient sans doute déjà vus l'un et l'autre dans leurs rêves. Tous deux baissèrent leurs yeux et les relevèrent ensuite par un même mouvement, en laissant échapper un même aveu. Marguerite prit le bras de sa mère, lui parla tout bas, par maintien, et s'abrita pour ainsi dire sous l'aile maternelle, en tendant le cou par un mouvement de cygne, pour revoir Emmanuel qui, de son côté, restait attaché au bras de son oncle. Quoique habilement distribué pour faire valoir chaque toile, le jour était faible dans la galerie et favorisa ces coups-d'œil furtifs qui sont la joie des gens timides. Sans doute chacun d'eux n'alla pas, même en pensée, jusqu'au *si* par lequel commencent les passions; mais l'un et l'autre ils sentirent ce trouble profond qui remue le cœur, et sur lequel au jeune âge on se garde à soi-même le secret par pudeur ou par friandise. La première impression qui détermine les débordemens d'une sensibilité long-temps contenue, est suivie chez tous les jeunes gens, de l'étonnement à demi stupide que causent aux enfans les premières sonneries de la musique; parmi les enfans, les uns rient et pensent; d'autres ne rient qu'après avoir pensé; mais ceux dont l'ame est appelée à vivre de poésie ou d'amour écoutent

long-temps et redemandent la mélodie par un regard où s'allume déjà le plaisir, où pointe la curiosité de l'infini. Si nous aimons irrésistiblement les lieux où nous avons été, dans notre enfance, initiés aux beautés de l'harmonie, si nous nous souvenons avec délices et du musicien, et même de l'instrument, comment se défendre d'aimer l'être, qui le premier, nous révèle les musiques de la vie. Le premier cœur où nous avons respiré l'amour, n'est-il pas comme une patrie? Emmanuel et Marguerite furent l'un pour l'autre cette Voix musicale, qui réveille un sens, cette Main qui relève des voiles nuageux et montre les rives baignées par les feux du midi. Quand madame Claës arrêta le vieillard devant un tableau du Guide qui représentait un ânge, Marguerite avança la tête pour voir quelle serait l'impression d'Emmanuel; et le jeune homme chercha Marguerite pour comparer la muette pensée de la toile, à la vivante pensée de la créature: involontaire et ravissante flatterie qui fut comprise et savourée. Le vieil abbé louait gravement cette belle composition et madame Claës lui répondait; mais les deux enfans étaient silencieux. Telle fut leur rencontre. Le jour mystérieux de la galerie, la

paix de la maison, la présence des parens, tout contribuait à graver plus avant dans le cœur les traits délicats de ce vaporeux mirage. Puis les mille pensées confuses qui venaient de pleuvoir chez Marguerite se calmèrent, firent dans son ame comme une étendue limpide et se teignirent d'un rayon lumineux, quand Emmanuel balbutia quelques phrases en prenant congé de madame Claës. Cette voix dont le timbre frais et velouté répandait au cœur des enchantemens inouis, compléta la révélation soudaine dont il avait été la cause et dont il devait recueillir les fruits; car, l'homme, dont le destin se sert pour éveiller l'amour au cœur d'une jeune fille, ignore souvent son œuvre et la laisse inachevée. Marguerite s'inclina tout interdite, et mit ses adieux dans un regard où semblait se peindre le regret de perdre cette pure et féconde vision. Comme l'enfant, elle revoulait sa mélodie. Cet adieu fut fait au bas du vieil escalier, devant la porte du parloir; et quand elle y rentra, elle regarda l'oncle et le neveu, jusqu'à ce que la porte de la rue se fût fermée.

Madame Claës était trop occupée des sujets graves qu'elle avait agités dans sa conférence avec son directeur, pour examiner la

physionomie de sa fille. Puis, en cet instant que M. de Solis et son neveu apparaissaient pour la seconde fois, elle était encore trop violemment troublée pour apercevoir la rougeur qui colora le visage de Marguerite et révélait les fermentations du premier plaisir reçu dans un cœur vierge.

Quand le vieil abbé fut annoncé, Marguerite avait repris son ouvrage et parut y prêter une si grande attention qu'elle salua l'oncle et le neveu sans les regarder. M. Claës rendit machinalement le salut que lui fit M. de Solis, et sortit du parloir comme un homme emporté par ses occupations. Le pieux dominicain s'assit près de sa pénitente, en lui jetant un de ces regards profonds par lesquels il sondait les ames; il lui avait suffi de voir M. Claës et sa femme pour deviner une catastrophe.

—Mes enfans, dit la mère, allez dans le jardin. Marguerite, montrez à M. Emmanuel les tulipes de votre père.

Marguerite, à demi honteuse, prit le bras de Félicie, regarda le jeune homme qui rougit et qui sortit du parloir en saisissant Lucien par contenance. Quand ils furent tous les quatre dans le jardin, Félicie et Lucien allèrent de leur

côté, quittèrent Marguerite, qui restée presque seule avec le jeune de Solis, le mena devant le buisson de tulipes, invariablement arrangé de la même façon, chaque année, par Lemulquinier.

— Aimez-vous les tulipes? demanda Marguerite, après être demeurée pendant un moment dans le plus profond silence, sans qu'Emmanuel parût vouloir le rompre.

— Mademoiselle, ce sont de belles fleurs, mais pour les aimer, il faut sans doute en avoir le goût, savoir en apprécier les beautés. Ces fleurs m'éblouissent. L'habitude du travail, dans la petite chambre où je demeure, près de mon oncle, me fait sans doute préférer ce qui est doux à la vue.

En disant ces derniers mots, il contempla Marguerite, mais sans que ce regard plein de confus désirs, contînt aucune allusion à la blancheur mâte, au calme, aux couleurs tendres qui faisaient de ce visage, une fleur.

— Vous travaillez donc beaucoup? reprit Marguerite en conduisant Emmanuel sur un banc de bois, à dossier peint en vert. D'ici, dit-elle en continuant, vous ne verrez pas les tulipes d'aussi près, elles vous fatigueront moins

les yeux. Vous avez raison, ces couleurs papillottent et font mal.

— A quoi je travaille ? répondit le jeune homme après un moment de silence pendant lequel il avait égalisé, sous son pied, le sable de l'allée. Je travaille à toutes sortes de choses. Mon oncle voulait me faire prêtre...

— Oh ! fit naïvement Marguerite.

— J'ai résisté, je ne me sentais point de vocation. Mais il m'a fallu beaucoup de courage pour contrarier les désirs de mon oncle. Il est si bon, et m'aime tant ! il m'a dernièrement acheté un homme pour me sauver de la conscription, moi, pauvre orphelin.

— A quoi vous destinez-vous donc? reprit Marguerite. Mais tout à coup, elle reprit, en laissant échapper un geste : — Pardon, monsieur, vous devez me trouver bien curieuse.

— Oh ! mademoiselle, dit Emmanuel en la regardant avec autant d'admiration que de tendresse, personne, excepté mon oncle, ne m'a encore fait cette question. J'étudie pour être professeur. Que voulez-vous ! je ne suis pas riche ; si je puis devenir principal de quelque collége en Flandre, j'aurai de quoi vivre modestement, et j'épouserai quelque femme

simple que j'aimerai bien. Telle est la vie que j'ai en perspective. Peut-être est-ce pour cela que je préfère une petite paquerette sur laquelle tout le monde passe, dans la plaine d'Orchie, à ces belles tulipes pleines d'or, de pourpre, de saphirs, d'émeraudes qui représentent une vie fastueuse, comme la paquerette représente une vie douce et patriarchale, la vie d'un pauvre professeur que je serai.

—J'avais toujours appelé, jusqu'à présent, les paquerettes, des marguerites... dit-elle.

Emmanuel de Solis rougit excessivement, et chercha une réponse en tourmentant le sable avec ses pieds. Embarrassé de choisir entre toutes les idées qui lui venaient et qu'il trouvait sottes, puis décontenancé par le retard qu'il mettait à répondre, il dit : — Je n'osais prononcer votre nom... Et n'acheva pas.

— Professeur ! reprit-elle.

— Oh ! mais, mademoiselle, je serai professeur pour avoir un état, car j'entreprendrai des ouvrages qui pourront me rendre plus grandement utile. J'ai beaucoup de goût pour les travaux historiques.

— Ha !

Ce ha ! plein de pensées secrètes, rendit le

jeune homme encore plus honteux, et il se mit à rire niaisement en disant : — Vous me faites parler de moi, mademoiselle, quand je devrais ne vous parler que de vous.

— Ma mère et votre oncle ont terminé, je crois, leur conversation, dit-elle en regardant à travers les fenêtres dans le parloir.

— Je l'ai trouvée bien changée.

— Elle souffre, sans vouloir nous dire le sujet de ses souffrances, et nous ne pouvons que pâtir de ses douleurs.

Madame Claës venait de terminer, en effet, une consultation délicate, dans laquelle il s'agissait d'un cas de conscience, que l'abbé de Solis pouvait seul décider. Prévoyant une ruine complète, elle voulait retenir, à l'insu de Balthazar, qui se souciait peu de ses affaires, une somme considérable sur le prix des tableaux que M. de Solis se chargeait de vendre en Hollande, afin de la cacher et de la réserver pour le moment où la misère pèserait sur sa famille. Après une mûre délibération et après avoir apprécié les circonstances dans lesquelles se trouvait sa pénitente, le vieux dominicain avait approuvé cet acte de prudence. Il s'en alla pour s'occuper de cette vente, qui devait se faire se-

crètement, afin de ne point trop nuire à la considération de M. Claës. Le vieillard envoya son neveu, muni d'une lettre de recommandation, à Amsterdam, où le jeune homme, enchanté de rendre service à la maison Claës, réussit à vendre les tableaux de la galerie aux célèbres banquiers Happe et Duncker, pour une somme ostensible de quatre-vingt-cinq mille ducats de Hollande, et une somme de quinze mille autres qui serait secrètement donnée à madame Claës. Les tableaux étaient si bien connus, qu'il suffisait pour accomplir le marché de la réponse de Balthazar, à la lettre que la maison Happe et Duncker lui écrivit. Emmanuel de Solis fut chargé par M. Claës de recevoir le prix des tableaux qu'il lui expédia roulés et secrètement afin de dérober à la ville de Douai la connaissance de cette vente.

Vers la fin de septembre, Balthazar rembourssa toutes les sommes qui lui avaient été prêtées, dégagea ses biens et reprit ses travaux; mais la maison Claës s'était dépouillée de son plus bel ornement. Aveuglé par sa passion, il ne témoigna pas un regret, et se croyait si certain de pouvoir promptement réparer cette perte qu'il avait stipulé dans cette vente les conditions d'un

réméré. Cent toiles peintes n'étaient rien aux yeux de Joséphine auprès du bonheur domestique et de la satisfaction de son mari; d'ailleurs, elle fit remplir la galerie avec les tableaux qui meublaient les appartemens de réception; et pour que l'on ne s'aperçût pas du vide qu'ils laissaient dans la maison de devant, elle en changea les ameublemens. Ses dettes payées, Balthazar eut environ deux cent mille francs à sa disposition pour recommencer ses expériences. M. l'abbé de Solis et son neveu, furent les dépositaires des quinze mille ducats que possédait secrètement madame Claës; et, pour grossir cette somme, l'abbé vendit les ducats auxquels les événemens de la guerre continentale avaient donné de la valeur. Cent soixante-six mille francs en écus furent ainsi réalisés et enterrés dans la cave de la maison habitée par l'abbé de Solis.

Madame Claës eut le triste bonheur de voir son mari constamment occupé pendant près de huit mois. Néanmoins trop rudement atteinte par le coup qu'il lui avait porté, elle tomba dans une maladie de langueur qui devait nécessairement empirer. En effet, la science dévora si complètement Balthazar, que ni les

revers éprouvés par la France, ni la première chûte de Napoléon, ni le retour des Bourbons, ne le tirèrent de ses occupations : il n'était ni mari, ni père, ni citoyen, il fut chimiste.

Vers la fin de l'année 1814, madame Claës était arrivée à un degré de consomption qui ne lui permettait plus de quitter le lit. Ne voulant pas végéter dans sa chambre, où elle avait vécu heureuse, où les souvenirs de son bonheur évanoui lui auraient inspiré d'involontaires comparaisons avec le présent qui l'eussent accablée, elle demeurait dans le parloir. Les médecins avaient favorisé le vœu de son cœur en trouvant cette pièce plus aérée, plus gaie, et plus convenable à sa situation que ne l'eût été sa chambre. Le lit où cette malheureuse femme achevait de vivre, avait été dressé entre la cheminée et la fenêtre qui donnait sur le jardin. Ce fut là qu'elle passa ses derniers jours saintement occupée à perfectionner l'ame de ses deux filles sur lesquelles elle se plut à laisser rayonner le feu de la sienne. Affaibli dans ses manifestations, l'amour conjugal permit à l'amour maternel de déployer sa force. La mère se montra d'autant plus charmante qu'elle avait tardé d'être ainsi. Comme

toutes les personnes généreuses, elle éprouvait de sublimes délicatesses de sentiment qu'elle prenait pour des remords; et, croyant avoir ravi quelques tendresses dues à ses enfans, elle cherchait à racheter ses torts imaginaires en tâchant de leur plaire et de les rendre heureux. Elle avait pour eux des attentions, des soins qui la leur rendaient délicieuse, elle voulait en quelque sorte les faire vivre à même son cœur, les couvrir de ses ailes défaillantes et les aimer en un jour pour tous ceux pendant lesquels elle les avait négligés. Les souffrances donnaient à ses caresses, à ses paroles, une onctueuse tiédeur qui s'exhalait de son ame. Ses yeux les caressaient avant que sa voix ne les émût par des intonations pleines de bons vouloirs, et sa main semblait toujours verser sur eux des bénédictions.

Si après avoir repris ses habitudes de luxe lors de la scène par laquelle cette histoire commence, la maison Claës ne reçut bientôt plus personne, si son isolement redevint plus complet, si M. Balthazar ne donna plus de fête à l'anniversaire de son mariage, la ville de Douai n'en fut pas surprise. D'abord la maladie de madame Claës était une raison suffisante de

ce changement; puis, le paiement des dettes arrêta le cours des médisances; enfin, les vicissitudes politiques auxquelles la Flandre fut soumise, la guerre des Cent Jours, l'occupation étrangère, firent complètement oublier le chimiste. Pendant ces deux années, la ville fut si souvent sur le point d'être prise; si consécutivement occupée, soit par les Français, soit par les ennemis; il y vint tant d'étrangers, il s'y réfugia tant de campagnards, il y eut tant d'intérêts soulevés, tant d'existences mises en question, tant de mouvemens et de malheurs, que chacun ne pouvait penser qu'à soi. L'abbé de Solis et son neveu, les deux frères Pierquin étaient les seules personnes qui vinssent visiter madame Claës.

L'hiver de 1814 à 1815, fut pour elle la plus douloureuse des agonies. Son mari venait rarement la voir. Il restait bien après le dîner, pendant quelques heures, près d'elle; mais comme elle n'avait plus la force de soutenir une longue conversation, il disait une ou deux phrases éternellement semblables; puis il s'asseyait, se taisait, et laissait régner au parloir un épouvantable silence, qui n'était rompu que les jours où l'abbé de Solis et son

neveu venaient passer la soirée. Alors pendant que le vieil abbé jouait au trictrac avec Balthazar, Marguerite causait avec Emmanuel, près du lit de sa mère qui souriait à leurs innocentes joies sans faire apercevoir combien était à la fois douloureuse et bonne sur son ame détachée, meurtrie, la brise fraîche de ces virginales amours débordant par vagues et paroles à paroles. L'inflexion de voix qui charmait ces deux enfans lui brisait le cœur; un coup-d'œil d'intelligence surpris entre eux la jetait, elle quasi morte, dans les souvenirs de ses heures jeunes et heureuses qui rendaient au présent toute son amertume. Mais Emmanuel et Marguerite avaient une délicatesse qui leur faisait réprimer les délicieux enfantillages de l'amour afin de n'en pas offenser une femme endolorie dont ils devinaient instinctivement les blessures.

Personne encore n'a remarqué que les sentimens ont une vie qui leur est propre, une nature qui procède des circonstances au milieu desquelles ils sont nés; ils gardent la physionomie des lieux où ils ont grandi, l'empreinte des idées qui ont influé sur leurs développemens. Il est des passions ardemment conçues, qui restent

ardentes comme l'était celle de madame Claës pour son mari. Puis il est des sentimens auxquels tout a souri, qui conservent une allégresse matinale, et leurs moissons de joie ne vont pas sans des rires et des fêtes. Mais il se rencontre aussi des amours fatalement encadrés de mélancolie ou cerclés par le malheur, dont les plaisirs sont pénibles, coûteux, chargés de craintes, empoisonnés par des remords ou pleins de désespérance. Ainsi l'amour, enseveli dans le cœur d'Emmanuel et de Marguerite sans que ni l'un ni l'autre ne comprissent encore qu'il s'en allait de l'amour, ce sentiment éclos sous la voûte sombre de la galerie Claës, devant un vieux abbé sévère, dans un moment de silence et de calme; cet amour grave et discret, mais fécond en nuances douces, en voluptés secrètes, savourées comme des grappes volées au coin d'une vigne, subissait la couleur brune, les teintes grises qui le décorèrent à ses premières heures. En n'osant se livrer à aucune démonstration vive devant ce lit de douleur, ces deux enfans agrandissaient leurs jouissances à leur insu, par une concentration qui les tapissait au fond de leur cœur. C'étaient des soins donnés à la malade,

et auxquels aimait à participer Emmanuel, heureux de pouvoir s'unir à Marguerite en se faisant par avance le fils de sa mère. Un remercîment mélancolique remplaçait sur les lèvres de la jeune fille le mielleux langage des amans. Les soupirs de leurs cœurs remplis de joie par quelque regard échangé, se distinguaient peu des soupirs arrachés par le spectacle de la douleur maternelle. Leurs bons petits momens d'aveux indirects, de promesses inachevées, d'épanouissemens comprimés pouvaient se comparer à ces roses peintes sur des fonds noirs. Ils avaient l'un et l'autre une certitude qu'ils ne s'avouaient pas; ils savaient le soleil au-dessus d'eux; mais ils ignoraient quel vent chasserait les gros nuages noirs amoncelés sur leurs têtes; ils doutaient de l'avenir; et, craignant d'être toujours escortés par les souffrances, ils restaient timidement dans les ombres de ce crépuscule, sans oser se dire : *Irons-nous ensemble tout le jour?*

Néanmoins la tendresse que madame Claës témoignait à ses enfans cachait noblement tout ce qu'elle se taisait à elle-même. Ses enfans ne lui causaient ni tressaillement ni terreur; ils étaient sa consolation, mais ils n'étaient pas

sa vie; elle vivait par eux, elle mourait pour Balthazar. Quelque pénible que fût pour elle la présence de son mari, qui demeurait des heures entières pensif, en lui jetant à peine, de temps en temps, un regard monotone, elle n'oubliait ses douleurs que durant ces instans. L'indifférence de Balthazar pour cette femme mourante eût semblé criminelle à quelque étranger qui en aurait été témoin; mais madame Claës et ses filles s'y étaient accoutumées; puis, elles connaissaient le cœur de cet homme, et l'absolvaient. Si, pendant la journée, madame Claës subissait quelque crise dangereuse, si elle se trouvait plus mal, si elle paraissait près d'expirer, M. Claës était le seul dans la maison et dans la ville qui l'ignorât; Lemulquinier, son valet de chambre, le savait; mais ni ses filles auxquelles leur mère imposait silence, ni sa femme ne lui apprenaient les dangers que courait une créature jadis si ardemment aimée. Quand son pas retentissait dans la galerie au moment où il venait dîner, madame Claës était heureuse; elle allait le voir; elle rassemblait ses forces pour goûter cette joie. A l'instant où il entrait, cette femme pâle et demi morte se colorait vivement, reprenait un sem-

blant de santé. Il arrivait auprès du lit, lui prenait la main, et la voyait sous une fausse apparence; pour lui seul, elle était bien. Quand il lui demandait: — Ma chère femme, comment vous trouvez-vous aujourd'hui? elle lui répondait: — *Mieux*, mon ami, et faisait croire à cet homme distrait que le lendemain elle serait levée, rétablie. La préoccupation de Balthazar était si grande qu'il acceptait la maladie mortelle dont sa femme était atteinte, comme une simple indisposition. Morte pour tout le monde, elle était vivante pour lui.

Une dissension complète entre ces époux fut le résultat de cette année. M. Claës couchait loin de sa femme, se levait dès le matin, et s'enfermait dans son laboratoire, ou dans son cabinet. En ne la voyant plus qu'en présence de ses filles ou des deux ou trois amis qui venaient la visiter, il se déshabitua d'elle. Ces deux êtres, jadis accoutumés à penser ensemble, n'eurent plus, que de loin en loin, ces momens de communication, d'abandon, d'épanchement qui constituent la vie du cœur, et il vint un moment où ces rares voluptés cessèrent. Les souffrances physiques vinrent au secours de cette pauvre femme, et l'aidèrent à supporter un vide,

une séparation qui l'eût tuée, si elle avait été vivante. Elle éprouva de si vives douleurs que, parfois, elle fut heureuse de ne pas en rendre témoin celui qu'elle aimait toujours. Elle contemplait Balthazar pendant une partie de la soirée, et le sachant heureux comme il voulait l'être, elle épousait ce bonheur qu'elle lui avait procuré; cette frêle jouissance lui suffisait; elle ne se demandait plus si elle était aimée, elle s'efforçait de le croire, et glissait sur cette couche de glace sans oser appuyer, craignant de la rompre et de trouver l'abîme du néant.

Comme nul évènement ne troublait ce calme, et que la maladie qui dévorait lentement madame Claës contribuait à cette paix intérieure, en maintenant l'affection conjugale à un état passif, il fut facile d'atteindre dans ce morne *statu quo* les premiers jours de l'année 1816.

Vers la fin du mois de février, M. Pierquin le notaire porta le coup qui devait précipiter dans la tombe une femme angélique, dont l'ame, disait l'abbé de Solis, était presque sans péché.

— Madame, lui dit-il à l'oreille en saisissant un moment où ses filles ne pouvaient pas en-

tendre leur conversation, M. Claës m'a chargé d'emprunter trois cent mille francs sur ses propriétés, prenez des précautions pour la fortune de vos enfans.

Madame Claës joignit les mains, leva les yeux au plafond, et remercia le notaire par une inclination de tête bienveillante et un sourire triste dont il fut ému. Cette phrase fut un coup de poignard qui la tua. Dans cette journée, elle s'était livrée à des réflexions tristes qui lui avaient gonflé le cœur, et se trouvait dans une de ces situations où le voyageur, n'ayant plus son équilibre, roule poussé par un léger caillou jusqu'au fond du précipice qu'il a cotoyé long-temps et avec courage.

Quand le notaire fut parti, madame Claës se fit donner par Marguerite tout ce qui lui était nécessaire pour écrire, rassembla ses forces et s'occupa pendant quelques instans d'un écrit testamentaire. Elle s'arrêta plusieurs fois pour contempler sa fille. L'heure des aveux était venue. En conduisant la maison depuis la maladie de sa mère, Marguerite en avait si bien réalisé les espérances, que la mourante jeta sur l'avenir de sa famille un coup-d'œil sans désespoir, en se voyant revivre dans cet ange aimant

et fort. Sans doute ces deux femmes avaient de mutuelles et tristes confidences à se faire, car la fille regardait sa mère aussitôt que sa mère la regardait; et toutes deux roulaient des larmes dans leurs yeux. Plusieurs fois, Marguerite, au moment où madame Claës se reposait, disait : — Ma mère? comme pour parler; puis, elle s'arrêtait, comme suffoquée, sans que sa mère, trop occupée par ses dernières pensées, lui demandât compte de cette interrogation. Enfin, madame Claës voulut cacheter sa lettre. Marguerite, qui lui tenait une bougie, s'étant retirée par discrétion pour ne pas en voir la suscription, elle lui dit d'un ton déchirant : — Tu peux lire, mon enfant!

Et Marguerite vit sa mère tracer ces mots : *A ma fille Marguerite.*

— Nous causerons quand je me serai reposée, ajouta-t-elle en mettant la lettre sous son chevet.

Puis elle tomba sur son oreiller comme épuisée par l'effort qu'elle venait de faire et dormit durant quelques heures. Quand elle s'éveilla, ses deux filles et ses deux fils étaient à genoux, devant son lit, et priaient avec ferveur. Ce jour était un jeudi. Gabriel et Lucien ve-

naient d'arriver du collége amenés par Emmanuel de Solis qui, depuis six mois, avait été nommé professeur d'histoire et de philosophie.

— Chers enfans, il faut nous dire adieu! s'écria-t-elle. Vous ne m'abandonnez pas, vous! et celui que...

Elle n'acheva pas.

— Monsieur Emmanuel, dit Marguerite en voyant pâlir sa mère, allez dire à mon père que maman se trouve plus mal.

Le jeune Solis monta jusqu'au laboratoire, et après avoir obtenu de Lemulquinier que M. Claës vînt lui parler, celui-ci répondit à la demande pressante du jeune homme: — J'y vais.

— Mon ami, dit madame Claës à Emmanuel quand il fut de retour, emmenez mes deux fils et allez chercher votre oncle. Il est nécessaire, je crois, de me donner les derniers sacremens, et je voudrais les recevoir de sa main.

Puis quand elle se trouva seule avec ses deux filles, elle fit un signe à Marguerite qui, comprenant sa mère, renvoya Félicie.

— J'avais à vous parler aussi, ma chère ma-

man, dit Marguerite, qui, ne croyant pas sa mère aussi mal qu'elle l'était, agrandit la blessure faite par Pierquin. Depuis dix jours, je n'ai plus d'argent pour les dépenses de la maison, et je dois aux domestiques six mois de gages. J'ai voulu déjà deux fois demander de l'argent à mon père, et ne l'ai pas osé. Vous ne savez pas! les tableaux de la galerie et la cave ont été vendus.

— Il ne m'a pas dit un mot de tout cela, s'écria madame Claës. O mon Dieu, vous me rappelez à temps vers vous! Mais, mes pauvres enfans, que deviendrez-vous?

Elle fit une prière ardente qui lui teignit les yeux des feux du repentir.

— Marguerite, reprit-elle en tirant la lettre de dessous son chevet, voici un écrit que vous n'ouvrirez et ne lirez qu'au moment où, après ma mort, vous serez dans la plus grande détresse; c'est-à-dire, si vous manquiez de pain, ici. Ma chère Marguerite, aime bien ton père! mais aie soin de ta sœur et de tes frères. Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, tu vas être à la tête de la maison. Sois économe. Si tu te trouvais opposée aux volontés de ton père, et le cas

pourrait arriver puisqu'il a dépensé de grandes sommes à chercher un secret dont la découverte doit être l'objet d'une gloire et d'une fortune immense, il aura sans doute besoin d'argent, peut-être t'en demandera-t-il? Déploie alors toute la tendresse d'une fille, et sache concilier les intérêts dont tu seras la seule protectrice, avec ce que tu dois à un père, à un grand homme qui sacrifie son bonheur, sa vie, à l'illustration de sa famille. Il ne pourrait avoir tort que dans la forme, ses intentions seront toujours nobles. Il est si excellent, son cœur est plein d'amour. Vous le reverrez bon et affectueux, vous! J'ai dû te dire ces paroles sur le bord de la tombe, Marguerite. Si tu veux adoucir les douleurs de ma mort, tu me promettras, mon enfant, de me remplacer près de ton père, de ne lui point causer de chagrin. Ne lui reproche rien, ne le juge pas! Enfin, sois une médiatrice douce et complaisante jusqu'à ce que, son œuvre terminée, il redevienne le chef de sa famille.

— Je vous comprends, ma mère chérie, dit Marguerite en baisant les yeux enflammés de la mourante, et je ferai comme il vous plait.

— Ne te marie, mon ange, reprit madame Claës, qu'au moment où Gabriel pourra te succéder dans le gouvernement des affaires et de la maison. Ton mari, si tu te mariais, ne partagerait peut-être pas tes sentimens, jetterait le trouble dans la famille, et tourmenterait ton père.

Marguerite regarda sa mère et lui dit : — N'avez-vous aucune autre recommandation à me faire sur mon mariage?

— Hésiterais-tu! ma chère enfant, dit la mourante avec effroi.

— Non, répondit-elle, je vous promets de vous obéir.

— Pauvre fille, je n'ai pas su me sacrifier pour vous! ajouta la mère en versant des larmes chaudes, et je te demande de te sacrifier pour tous. Le bonheur rend égoïste : oui, Marguerite, j'ai été faible parce que j'étais heureuse. Sois forte, conserve de la raison pour ceux qui n'en auront pas ici. Fais en sorte que tes frères, que ta sœur ne m'accusent jamais! Aime bien ton père, mais ne le contrarie pas.... trop.

Elle pencha la tête sur son oreiller et n'ajouta pas un mot; ses forces l'avaient trahie; le combat intérieur entre la femme et la mère

avait été trop violent. Quelques instans après, le clergé vint, précédé de l'abbé de Solis, et le parloir fut rempli par les gens de la maison. Quand la cérémonie commença, madame Claës que son confesseur avait réveillée, regarda toutes les personnes qui étaient à genoux autour d'elle, et n'y vit pas Balthazar.

— Et monsieur? dit-elle.

Ce mot qui résumait et sa vie et sa mort fut prononcé d'un ton si lamentable qu'il causa un frémissement horrible dans l'assemblée.

Malgré son grand âge, Martha s'élança comme une flèche, monta les escaliers et frappa durement à la porte du laboratoire.

— Monsieur, madame se meurt, et l'on vous attend pour l'administrer, cria-t-elle avec la violence de l'indignation.

— Je descends, répondit Balthazar.

Lemulquinier vint un moment après, en disant que son maître le suivait. Madame Claës ne cessa de regarder la porte du parloir, mais son mari ne se montra qu'au moment où la cérémonie était terminée. L'abbé de Solis et les enfans entouraient le chevet de la mourante. En voyant entrer son mari, Joséphine rougit et quelques larmes roulèrent sur ses joues.

— *Tu allais sans doute décomposer l'azote*, lui dit-elle avec une douceur d'ange qui fit frissonner les assistans.

— C'est fait! s'écria-t-il d'un air joyeux. L'azote contient de l'oxigène et une substance de la nature des *impondérables*, qui vraisemblablement est le principe de la.....

Il s'éleva des murmures d'horreur qui l'interrompirent et lui rendirent sa présence d'esprit.

— Mais que m'a-t-on dit? reprit-il. Tu es donc plus mal, qu'est-il arrivé?

— Il arrive, monsieur, lui dit à l'oreille l'abbé de Solis indigné, que votre femme se meurt et que vous l'avez tuée.

Sans attendre de réponse, l'abbé prit le bras d'Emmanuel et sortit suivi des enfans qui le conduisirent jusques dans la cour. Balthazar demeura comme foudroyé et regarda sa femme en laissant tomber quelques larmes.

— Tu meurs, et je t'ai tuée! s'écria-t-il. Ha ça, que dit-il donc?

— Mon ami, reprit-elle, je ne vivais que par ton amour et tu m'as, à ton insu, retiré ma vie.

— Laissez-nous, dit Claës à ses enfans au moment où ils entrèrent. — Ai-je donc un seul instant cessé de t'aimer, reprit-il en s'asseyant

au chevet de sa femme et lui prenant les mains qu'il baisa.

— Mon ami, je ne te reprocherai rien. Tu m'as rendue heureuse, trop heureuse; je n'ai pu soutenir la comparaison des premiers jours de notre mariage qui étaient pleins, et de ces derniers jours pendant lesquels tu n'as plus été toi-même, et qui ont été vides. La vie du cœur, comme la vie physique, a ses actions; et depuis six ans, tu as été mort à l'amour, à la famille, à tout ce qui faisait notre bonheur. Je ne te parlerai pas des félicités qui sont l'apanage de la jeunesse; non, elles doivent cesser dans l'arrière-saison de la vie, mais elles laissent des fruits dont les ames se nourrissent, une confiance sans bornes, de douces habitudes; eh bien! tu m'as ravi ces trésors de notre âge. Je m'en vais à temps: nous ne vivions ensemble d'aucune manière, tu me cachais tes pensées, tes actions. Comment es-tu donc arrivé à me craindre? T'ai-je jamais adressé une parole, un regard, un geste empreints de blâme. Eh bien, tu as vendu tes derniers tableaux, tu as vendu jusqu'aux vins de ta cave, et tu empruntes de nouveau sur tes biens sans m'en avoir dit un mot! Ha! je sortirai donc de la vie,

dégoûtée de la vie. Si tu commets des fautes, si tu t'aveugles en poursuivant l'impossible, ne t'ai-je donc pas montré qu'il y avait en moi assez d'amour pour trouver de la douceur à partager tes fautes, à toujours marcher près de toi, m'eusses-tu menée dans les chemins du crime. Tu m'as trop bien aimée! Là est ma gloire et ma douleur. Ma maladie a été longue, Claës! Elle a commencé le jour qu'à cette place où je vais expirer tu m'as prouvé que tu appartenais plus à la Science qu'à ta famille. Voici ta femme morte et ta propre fortune consumée. Ta fortune et ta femme t'appartenaient, tu en pouvais disposer. Mais le jour où je ne serai plus, ma fortune sera celle de tes enfans et tu ne pourras en rien prendre. Que vas-tu donc devenir? Maintenant, je te dois la vérité, les mourans voient loin! Où sera désormais le contre-poids qui balancera la passion maudite dont tu as fait ta vie? Si tu m'y as sacrifiée, tes enfans seront bien légers devant toi; car je te dois cette justice d'avouer que tu me préférais à tout. Deux millions et six années de travaux ont été jetés dans ce gouffre et tu n'as rien trouvé....

A ces mots, Claës mit sa tête blanchie dans ses mains et se cacha le visage.

— Tu ne trouveras rien, que la honte pour toi, la misère pour tes enfans. Déjà l'on te nomme, par dérision, Claës-l'alchimiste; plus tard, ce sera Claës-le-fou! Moi je crois en toi. Je te sais grand, savant, plein de génie; mais pour le vulgaire, le génie ressemble à de la folie. La gloire est le soleil des morts! De ton vivant, tu seras malheureux comme tout ce qui fut grand, et tu ruineras tes enfans. Je m'en vais, sans jouir de ta renommée, qui m'eût consolée d'avoir perdu le bonheur. Hé bien, mon cher Balthazar, pour me rendre cette mort moins amère, il faudrait que je fusse certaine que nos enfans auront un morceau de pain; mais rien, pas même toi, ne pourrait calmer mes inquiétudes....

—Je jure, dit Claës, de...

—Ne jure pas, mon ami, pour ne point manquer à tes sermens, dit-elle en l'interrompant. Tu nous devais ta protection, elle nous a failli depuis près de sept années. La science est ta vie. Un grand homme ne peut avoir ni femme, ni enfans. Allez seuls dans vos voies

de misère! Vos vertus ne sont pas celles des gens vulgaires! Vous appartenez au monde, vous ne sauriez appartenir ni à une femme, ni à une famille. Vous desséchez la terre à l'entour de vous comme font de grands arbres; et, moi pauvre plante, n'ai pu m'élever assez haut, j'expire à moitié de ta vie. J'attendais ce dernier jour pour te dire ces horribles pensées, que je n'ai découvertes qu'aux feux de la douleur et du désespoir. Epargne mes enfans! Que ce mot retentisse dans ton cœur! Je te le dirai jusqu'à mon dernier soupir. La femme est morte, vois-tu? tu l'as dépouillée lentement et graduellement de ses sentimens, de ses plaisirs. Hélas! sans ce cruel soin que tu as pris involontairement, aurais-je vécu si long-temps! Mais ces pauvres enfans ne m'abandonnaient pas, eux! ils ont vécu près de mes douleurs, et la mère a subsisté! Epargne, épargne nos enfans.

— Lemulquinier! cria Balthazar d'une voix tonnante.

Le vieux valet se montra soudain.

— Allez tout détruire là haut, machines, appareils, faites avec précaution, mais brisez tout. — Je renonce à la science! dit-il à sa femme.

— Il est trop tard! ajouta-t-elle en regardant Lemulquinier.

— Marguerite! s'écria-t-elle en se sentant mourir.

Marguerite se montra sur le seuil de la porte, et jeta un cri perçant, en voyant les yeux de sa mère qui pâlissaient.

— Marguerite! répéta la mourante.

Cette dernière exclamation contenait un si violent appel à sa fille, elle l'investissait de tant d'autorité, que ce cri fut tout un testament. La famille entière, épouvantée, accourut, et vit expirer madame Claës qui avait épuisé les dernières forces de sa vie, dans sa conversation avec son mari. Balthazar et Marguerite étaient immobiles, elle au chevet, lui au pied du lit, ne pouvant croire à la mort de cette femme dont eux seuls connaissaient bein toutes les vertus, et l'inépuisable tendresse. Le père et la fille échangèrent un regard pesant de pensées. La fille jugeait son père; et le père tremblait déjà de trouver dans sa fille l'instrument d'une vengeance; car quoique les souvenirs d'amour dont sa femme avait rempli sa vie, revinssent en foule assiéger sa mémoire et donnassent aux dernières paroles de la morte une sainte autorité

qui devait lui en toujours faire écouter la voix; il doutait de son cœur trop faible contre son génie, il entendait un terrible grondement de passion qui lui niait la force de son repentir, et lui faisait peur de lui-même.

Quand cette femme eut disparu, chacun comprit que la maison Claës avait une ame et que cette ame n'était plus. Aussi la douleur fut-elle si vive dans la famille, que le parloir, où elle semblait revivre, resta fermé; personne n'avait le courage d'y entrer.

DÉVOUEMENS

DE LA JEUNESSE.

DÉVOUEMENS DE LA JEUNESSE.

La Société ne pratique aucune des vertus qu'elle demande aux hommes ; elle commet des crimes à toute heure, mais elle les commet en paroles. Elle prépare les mauvaises actions par la plaisanterie, comme elle dégrade le beau par le ridicule. Elle se moque des fils qui pleurent trop leurs pères, anathématise ceux qui ne les pleurent pas assez, et s'amuse, Elle ! à soupeser les cadavres avant qu'ils ne soient réfroidis.

Le soir du jour où madame Claës expira, les amis de cette femme jetèrent quelques fleurs sur sa tombe entre deux robbers de wisth, rendirent hommage à ses belles qualités, en cherchant du *cœur* ou du *pique*. Puis, après quelques phrases lacrymales qui sont l'a, bé, bi, bo, bu de la douleur collective, et se prononcent avec les mêmes intonations, sans plus ni moins de sentiment, dans toutes les villes de France et à toute heure, chacun chiffra le produit de cette succession.

M. Pierquin, le premier, fit observer à ceux qui causaient de cet évènement, que la mort de cette excellente femme était un bien pour elle, son mari la rendait trop malheureuse; mais que c'était, pour ses enfans, un plus grand bien encore. Elle n'aurait pas su refuser sa fortune à son mari qu'elle adorait, tandis qu'aujourd'hui M. Claës n'en pouvait plus disposer. Et chacun d'estimer la succession *de la pauvre madame Claës,* de supputer ses économies, (en avait-elle fait? n'en avait-elle pas fait?) d'inventorier ses bijoux, d'étaler sa garde-robe, de fouiller ses tiroirs, pendant que la famille affligée pleurait et priait autour du lit mortuaire! Horreur!

Avec le coup d'œil d'un Juré-peseur de fortunes, Pierquin calcula que *les propres* de madame Claës, pour employer son expression, pouvaient encore se retrouver et devaient monter à une somme d'environ quinze cent mille francs, représentée soit par la forêt de Waignies, dont les bois avaient, depuis douze ans, acquis un prix énorme, et dont il compta les futaies, les baliveaux, les anciens, les modernes, soit par les biens de M. Claës qui était encore *bon* pour *remplir* ses enfans, si les valeurs de la liquidation ne l'acquittaient pas envers eux. Mademoiselle Claës était donc, pour toujours parler son argot, *une fille de quatre cent mille francs*.

— Mais si elle ne se marie pas promptement, ajouta-t-il, ce qui l'émanciperait, et permettrait de liciter la forêt de Waignies, de liquider la part des mineurs, et de l'employer de manière à ce que le père n'y touche pas, M. Claës est homme à ruiner ses enfans.

Chacun chercha quels étaient dans la province les jeunes gens capables de prétendre à la main de mademoiselle Claës, mais personne ne fit au notaire la galanterie de l'en supposer digne. Le notaire trouvait des raisons pour reje-

ter chacun des partis proposés comme indigne de Marguerite. Les interlocuteurs se regardaient en souriant, et prenaient plaisir à prolonger cette malice de province. Pierquin avait déjà vu dans la mort de madame Claës, un événement favorable à ses prétentions, et il en dépeçait déjà le cadavre à son profit.

— Cette bonne femme-là, se dit-il en rentrant chez lui pour se coucher, était fière comme un paon, et ne m'aurait jamais donné sa fille. Hé hé! pourquoi ne manœuvrerais-je pas maintenant de manière à l'épouser. Le père Claës est un homme ivre de carbone qui ne se soucie plus de ses enfans; si je lui demande sa fille, après avoir convaincu Marguerite de l'urgence où elle est de se marier pour sauver la fortune de ses frères et de sa sœur, il sera content de se débarrasser d'un enfant qui peut le tracasser.

Il s'endormit en entrevoyant les beautés matrimoniales du contrat, en méditant tous les avantages que lui offrait cette affaire, et les garanties qu'il trouvait pour son bonheur dans la personne dont il se faisait l'époux. Il était difficile de rencontrer dans la province une jeune personne plus délicatement belle et mieux élevée

que ne l'était Marguerite. Sa modestie, sa grace ne pouvaient se comparer qu'à la jolie fleur dont Emmanuel n'avait osé prononcer le nom devant elle, en craignant de découvrir ainsi les vœux secrets de son cœur. Ses sentimens étaient fiers, ses principes étaient religieux, elle devait être une chaste épouse; mais elle ne flattait pas seulement la vanité que tout homme porte plus ou moins dans le choix d'une femme, elle satisfaisait encore l'orgueil du notaire par l'immense considération dont sa famille, doublement noble, jouissait en Flandre, et que partagerait son mari.

Le lendemain, Pierquin tira de sa caisse quelques billets de mille francs et vint amicalement les offrir à M. Claës, afin de lui éviter des ennuis pécuniaires au moment où il était plongé dans la douleur. Touché de cette attention délicate, Balthazar ferait sans doute à sa fille l'éloge du cœur et de la personne du notaire. Il n'en fut rien. M. Claës et sa fille trouvèrent cette action toute simple, et leur souffrance était trop exclusive pour qu'ils pensassent à Pierquin. En effet, le désespoir de Balthazar fut si grand, que les personnes disposées à blâmer sa conduite, la lui pardonnèrent, moins au

nom de la Science qui pouvait l'excuser, qu'en faveur de ses regrets qui ne réparaient point le mal. Le monde se contente de grimaces, il se paie de ce qu'il donne, sans en vérifier l'aloi; pour lui, la vraie douleur est un spectacle, une sorte de jouissance qui le dispose à tout absoudre, même un criminel; car dans son avidité d'émotions, il acquitte sans discernement et celui qui le fait rire, et celui qui le fait pleurer, sans leur demander compte des moyens.

Marguerite avait accompli sa dix-neuvième année quand son père lui remit le gouvernement de la maison, où son autorité fut pieusement reconnue par sa sœur et ses deux frères auxquels, pendant les derniers momens de sa vie, madame Claës avait recommandé d'obéir à leur aînée. Le deuil rehaussait sa blanche fraîcheur, de même que la tristesse mettait en relief sa douceur et sa patience. Dès les premiers jours, elle prodigua les preuves de ce courage féminin, de cette sérénité constante que doivent avoir les anges chargés de répandre la paix, en touchant de leur palme verte les cœurs souffrans. Mais si elle s'habitua, par l'entente prématurée de ses devoirs, à cacher ses douleurs, elles n'en furent que plus vives;

son extérieur calme était en désaccord avec la profondeur de ses sensations ; et elle fut destinée à connaître, de bonne heure, ces terribles explosions de sentiment que le cœur ne suffit pas toujours à contenir, car son père devait sans cesse la tenir pressée entre les générosités naturelles aux jeunes ames, et la voix d'une impérieuse nécessité. Puis, les calculs qui l'enlacèrent le lendemain même de la mort de sa mère, la mirent aux prises avec les intérêts de la vie, au moment où les jeunes filles n'en conçoivent que les plaisirs. Affreuse éducation de souffrance qui n'a jamais manqué aux natures angéliques !

En effet, l'amour qui s'appuie sur l'argent et la vanité, forme la plus opiniâtre des passions, et Pierquin ne voulut pas tarder à circonvenir l'héritière. Quelques jours après la prise du deuil, il chercha l'occasion de parler à Marguerite, et commença ses opérations avec une habileté qui aurait pu la séduire ; mais l'amour lui avait jeté dans l'ame une clairvoyance qui l'empêcha de se laisser prendre à des dehors d'autant plus favorables aux tromperies sentimentales que dans cette circonstance, Pierquin déployait la bonté qui lui

était propre, la bonté du notaire qui se croit aimant quand il sauve des écus. Fort de sa fausse parenté, de la constante habitude qu'il avait de faire les affaires et de partager les secrets de cette famille, sûr de l'estime et de l'amitié du père, bien servi par l'insouciance d'un savant qui n'avait aucun projet arrêté pour l'établissement de sa fille, et ne supposant pas que Marguerite pût avoir une prédilection, il lui laissa juger une poursuite qui ne jouait la passion que par l'alliance des calculs les plus odieux à de jeunes ames et qu'il ne sut pas voiler; car ce fut lui qui se montra naïf, ce fut elle qui usa de dissimulation, précisément parce qu'il croyait agir contre une fille sans défense, et qu'il méconnut les priviléges de la faiblesse.

— Ma chère cousine, dit-il à Marguerite, avec laquelle il se promenait dans les allées du petit jardin, vous connaissez mon cœur et vous savez combien je suis porté à respecter les sentimens douloureux qui vous affectent en ce moment. J'ai l'ame trop sensible pour être notaire, je ne vis que par le cœur et je suis obligé de m'occuper constamment des intérêts d'autrui, quand je voudrais me laisser aller aux

émotions douces qui font la vie heureuse. Aussi souffrè-je beaucoup d'être forcé de vous parler de projets discordans avec l'état de votre ame, mais il le faut. J'ai beaucoup pensé à vous depuis quelques jours; et je viens de reconnaître que, par une fatalité singulière, la fortune de vos frères et de votre sœur, la vôtre même sont en danger. Voulez-vous sauver votre famille d'une ruine complète?

— Que faudrait-il faire? dit-elle effrayée à demi, par ces paroles.

— Vous marier, répondit Pierquin.

— Je ne me marierai point, s'écria-t-elle.

— Vous vous marierez, reprit le notaire, quand vous aurez réfléchi mûrement à la situation critique dans laquelle vous êtes.

— Comment mon mariage peut-il sauver....

— Voilà où je vous attendais, ma cousine, dit-il en l'interrompant. Le mariage émancipe!

— Pourquoi m'émanciperait-on? dit Marguerite.

— Pour vous mettre en possession, ma chère petite cousine! dit le notaire d'un air de triomphe. Dans cette occurrence, vous prenez votre quart dans la fortune de votre mère; et, pour vous le donner, il faut la liquider; or,

pour la liquider, ne faudra-t-il pas liciter la forêt de Waignies? *Cela posé*, toutes les valeurs de la succession se capitaliseront, et votre père sera tenu, comme tuteur, de placer la part de vos frères et de votre sœur, en sorte que la Chimie ne pourra plus y toucher.

— Dans le cas contraire, qu'arriverait-il, demanda-t-elle.

— Mais, dit le notaire, votre père administrerait vos biens. S'il se remettait à vouloir faire de l'or, il pourrait vendre les bois de Waignies et vous laisser nuds comme de petits saint Jean. La forêt de Waignies vaut en ce moment près de quatorze cent mille francs; mais, qu'aujourd'hui pour demain, votre père la coupe à blanc, vos treize cents arpens ne vaudront pas trois cent mille francs. Ne vaut-il pas mieux éviter ce danger à peu près certain, en faisant échoir dès aujourd'hui le cas de partage par votre émancipation? Vous sauverez ainsi toutes les coupes de la forêt dont votre père disposerait plus tard à votre préjudice. En ce moment que la Chimie dort, il placera nécessairement les valeurs de la liquidation sur le grand livre. Les fonds sont à 59; ces chers enfans auront donc près de cinq

mille livres de rente pour cinquante mille francs; et attendu qu'on ne peut pas disposer des capitaux appartenant aux mineurs, à leur majorité vos frères et votre sœur verront leur fortune doublée. Tandis que autrement, ma foi... Voilà... D'ailleurs votre père a écorné le bien de votre mère, nous saurons le déficit par un inventaire; s'il est reliquataire, vous prendrez hypothèque sur ses biens, et vous en sauverez déjà quelque chose.

— Fi! dit Marguerite, ce serait outrager mon père. Les dernières paroles de ma mère n'ont pas été prononcées depuis si peu de temps que je ne puisse me les rappeler. Mon père est incapable de dépouiller ses enfans, dit-elle en laissant échapper des larmes de douleur. Vous le méconnaissez, monsieur Pierquin.

— Mais si votre père, ma chère cousine, se remet à la chimie, il...

— Nous serions ruinés, n'est-ce pas?

— Oh mais complètement ruinés! Croyez-moi, Marguerite, dit-il, en lui prenant la main qu'il mit sur son cœur, je manquerais à mes devoirs si je n'insistais pas. Votre intérêt seul...

— Monsieur, dit Marguerite d'un air froid, en

lui retirant sa main, l'intérêt bien entendu de ma famille exige que je ne me marie pas. Ma mère en a jugé ainsi.

— Cousine, s'écria-t-il avec la conviction de l'homme d'argent qui voit perdre une fortune, vous vous suicidez, vous jetez à l'eau la succession de votre mère. Eh bien! j'aurai le dévouement de l'excessive amitié que je vous porte! Car vous ne savez pas combien je vous aime, je vous adore depuis le jour où je vous ai vue au dernier bal que votre père a donné! vous y étiez ravissante. Vous pouvez vous fier à la voix du cœur, quand elle parle intérêt, ma chère Marguerite. Il fit une pause. Oui, nous convoquerons un conseil de famille et nous vous émanciperons sans vous consulter.

— Mais qu'est-ce donc qu'être émancipée?

— C'est jouir de ses droits.

— Si je puis être émancipée sans me marier, pourquoi voulez-vous donc que je me marie? Et avec qui?

Pierquin essaya de regarder sa cousine d'un air tendre, mais cette expression contrastait si bien avec la rigidité de ses yeux habitués à parler d'argent, que Marguerite crut apercevoir du calcul dans cette tendresse improvisée.

— Vous auriez épousé la personne qui vous aurait plu... dans la ville... reprit-il. Un mari vous est indispensable, même comme affaire. Vous allez être en présence de votre père; et seule, lui résisterez-vous?

— Oui, monsieur, je saurai défendre mes frères et ma sœur, quand il en sera temps.

— Peste la commère! se dit Pierquin. — Non, vous ne saurez pas lui résister! reprit-il à haute voix.

— Brisons sur ce sujet, dit-elle.

— Adieu, cousine, je tâcherai de vous servir malgré vous, et je prouverai combien je vous aime en vous protégeant, malgré vous, contre un malheur que tout le monde prévoit en ville.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez; mais je vous supplie de ne rien proposer, ni faire entreprendre qui puisse causer le moindre chagrin à mon père.

Marguerite resta pensive en voyant Pierquin s'éloigner. Elle en compara la voix métallique, les manières qui n'avaient que la souplesse des ressorts, les regards qui peignaient plus de servilisme que de douceur, aux poésies mélodieusement muettes dont Em-

manuel savait revêtir ses sentimens. Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, il existe un magnétisme admirable dont les effets ne trompent jamais. Le son de la voix, le regard, les gestes passionnés de l'homme aimant peuvent s'imiter; une jeune fille peut être trompée par un habile comédien; mais pour réussir, ne doit-il pas être seul? Si cette jeune fille a près d'elle une ame qui vibre à l'unisson de ses sentimens, n'a-t-elle pas bientôt reconnu les expressions du véritable amour?

Emmanuel se trouvait en ce moment, comme Marguerite, sous l'influence des nuages qui, depuis leur rencontre, avaient formé fatalement une sombre atmosphère au-dessus de leurs têtes, et qui leur dérobaient la vue du ciel bleu de l'amour. Il avait, pour son Élue, cette idolâtrie que le défaut d'espoir rend si douce et si mystérieuse dans ses pieuses manifestations. Socialement placé trop loin de mademoiselle Claës par son peu de fortune et n'ayant qu'un beau nom à lui offrir, il ne voyait aucune chance d'être accepté pour son époux. Il avait toujours attendu quelques encouragemens que Marguerite s'était refusée à donner sous les yeux défaillans d'une mou-

rante. Également purs, ils ne s'étaient donc pas encore dit une seule parole d'amour. Leurs joies avaient été les joies égoïstes que les malheureux sont forcés de savourer seuls. Ils avaient frémi séparément, quoiqu'ils fussent agités par un rayon parti de la même espérance. Ils semblaient avoir peur d'eux-mêmes, en se sentant déjà trop bien l'un à l'autre. Aussi Emmánuel tremblait-il d'effleurer la main de la souveraine à laquelle il avait fait un sanctuaire dans son cœur. Le plus insouciant contact aurait développé chez lui de trop irritantes voluptés; il n'aurait plus été le maître de ses sens déchaînés. Mais quoiqu'ils ne se fussent rien accordé des frêles et immenses, des innocens et sérieux témoignages que se permettent les amans les plus timides, ils s'étaient néanmoins si bien logés au cœur l'un de l'autre, que tous deux se savaient prêts à se faire les plus grands sacrifices, seuls plaisirs qu'ils pussent goûter. Depuis la mort de madame Claës, leur amour secret s'étouffait sous les crêpes du deuil. De brunes, les teintes de la sphère où ils vivaient étaient devenues noires; et les clartés s'y éteignaient dans les larmes. La réserve de Marguerite se changea presque en froideur, car elle

avait à tenir le serment exigé par sa mère; et devenant plus libre qu'auparavant, elle se fit plus rigide. Emmanuel avait épousé le deuil de sa bien-aimée, en comprenant que le moindre vœu d'amour, la plus simple exigence serait une forfaiture envers les lois du cœur. Ce grand amour était donc plus caché qu'il ne l'avait jamais été. Ces deux ames tendres rendaient toujours le même son; mais séparées par la douleur, comme elles l'avaient été par les timidités de la jeunesse et par le respect dû aux souffrances de la morte, elles s'en tenaient encore au magnifique langage des yeux, à la muette éloquence des actions dévouées, à une cohérence continuelle, sublimes harmonies de la jeunesse, premiers pas de l'amour en son enfance. Emmanuel venait, chaque matin, savoir des nouvelles de M. Claës et de Marguerite, mais il ne pénétrait dans la salle à manger que quand il apportait une lettre de Gabriel, ou quand M. Claës le priait d'entrer. Alors son premier coup d'œil jeté sur la jeune fille lui disait mille pensées sympathiques: il souffrait de la discrétion que lui imposaient les convenances, il ne l'avait pas quittée, il en partageait la tristesse, enfin il épandait la

rosée de ses larmes au cœur de son amie, par un regard, que n'altérait aucune arrière-pensée. Ce bon jeune homme vivait si bien dans le présent, il s'attachait tant à un bonheur qu'il croyait fugitif, que Marguerite se reprochait parfois de ne pas lui tendre généreusement la main en lui disant : — Soyons amis !

Pierquin continua ses obsessions avec cet entêtement qui est la patience irréfléchie des sots. Il jugeait Marguerite selon les règles ordinaires employées par la multitude pour apprécier les femmes. Il croyait que les mots mariage, liberté, fortune, qu'il lui avait jetés dans l'oreille germeraient dans son ame, y feraient fleurir un désir dont il profiterait, et il s'imaginait que sa froideur était de la dissimulation. Mais quoiqu'il l'entourât de soins et d'attentions galantes, il cachait mal les manières despotiques d'un homme habitué à trancher les plus hautes questions relatives à la vie des familles. Il disait, pour la consoler, de ces lieux communs, familiers aux gens de sa profession, lesquels passent en colimaçons sur les douleurs, et y laissent une traînée de paroles sèches qui en déflorent la sainteté. Sa tendresse était du patelinage. Il quittait sa feinte mélancolie à la

porte en reprenant ses doubles souliers, ou son parapluie. Il se servait du ton que sa longue familiarité l'autorisait à prendre, comme d'un instrument pour se mettre plus avant dans le cœur de la famille, pour décider Marguerite à un mariage proclamé par avance dans toute la ville. L'amour vrai, dévoué, respectueux formait donc un contraste frappant avec un amour égoïste et calculé. Tout était homogène en ces deux hommes. L'un feignait une passion et s'armait de ses moindres avantages afin de pouvoir épouser Marguerite; l'autre cachait son amour, et tremblait de laisser apercevoir son dévouement.

Quelque temps après la mort de sa mère, et dans la même journée, Marguerite put comparer les deux seuls hommes qu'elle était à même de juger; car, jusqu'alors, la solitude à laquelle elle avait été condamnée, ne lui avait pas permis de voir le monde; et la situation où elle se trouvait, ne laissait aucun accès aux personnes qui pouvaient penser à la demander en mariage. Un jour après le déjeuner, par une des premières belles matinées du mois d'avril, Emmanuel vint au moment où M. Claës sortait. Balthazar supportait si difficilement l'aspect de

sa maison, qu'il allait se promener le long des remparts pendant une partie de la journée. Emmanuel voulut suivre M. Claës, il hésita, parut puiser des forces en lui-même, regarda Marguerite et resta. Marguerite devina que le professeur voulait lui parler, et lui proposa de venir au jardin; elle renvoya sa sœur Félicie, près de Martha qui travaillait dans l'antichambre, située au premier étage; puis elle s'alla placer sur un banc où elle pouvait être vue de sa sœur et de la vieille duègne.

— M. Claës est aussi absorbé par le chagrin qu'il l'était par ses recherches savantes, dit le jeune homme en voyant Balthazar marcher lentement dans la cour. Tout le monde le plaint en ville; il va comme un homme qui n'a plus ses idées; il s'arrête sans motif, regarde sans voir....

— Chaque douleur a son expression, dit Marguerite en retenant ses pleurs. Que voulez-vous me dire? reprit-elle après une pause et avec une dignité froide.

— Mademoiselle, répondit Emmanuel d'une voix émue, ais-je le droit de vous parler comme je vais le faire? Ne voyez, je vous prie, que mon désir de vous être utile, et laissez-moi

croire qu'un professeur peut s'intéresser à ses élèves au point de s'inquiéter de leur avenir. Votre frère Gabriel a quinze ans passés, il est en seconde, et certes il est nécessaire de diriger ses études dans l'esprit de la carrière qu'il embrassera. M. votre père est le maître de décider cette question ; mais s'il n'y pensait pas, ne serait-ce pas un malheur pour Gabriel? Ne serait-ce pas aussi bien mortifiant pour M. votre père, si vous lui faisiez observer qu'il ne s'occupe pas de son fils? Dans cette conjoncture, ne pourriez-vous pas consulter votre frère sur ses goûts, lui faire choisir, par lui-même, une carrière, afin que si, plus tard, son père voulait en faire un magistrat, un administrateur, un militaire, Gabriel eût déjà des connaissances spéciales? Je ne crois pas que ni vous ni M. Claës veuillez le laisser oisif...

—Oh non! dit Marguerite. Je vous remercie, monsieur Emmanuel, vous avez raison. Ma mère en nous faisant faire de la dentelle, en nous apprenant avec tant de soin, à dessiner, à coudre, à broder, à toucher du piano, nous disait souvent qu'on ne savait pas ce qui pouvait arriver dans la vie. Gabriel doit avoir une valeur personnelle et une éducation complète.

Mais, quelle est la carrière la plus convenable que puisse prendre un homme?

— Mademoiselle, dit Emmanuel en tremblant de bonheur, Gabriel est celui de sa classe qui montre le plus d'aptitude aux mathématiques; s'il voulait entrer à l'Ecole Polytechnique, je crois qu'il y acquerrait des connaissances utiles dans toutes les carrières. A sa sortie, il resterait le maître de choisir celle pour laquelle il aurait le plus de goût. Sans avoir rien préjugé jusque-là sur son avenir, vous aurez gagné du temps. Les hommes sortis avec honneur de cette école, sont les bien venus partout. Elle a fourni des administrateurs, des diplomates, des savans, des ingénieurs, des généraux, des marins, des magistrats, des manufacturiers et des banquiers. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à voir un jeune homme riche ou de bonne maison travailler dans le but d'y être admis. Si Gabriel s'y décidait, je vous demanderais... Me l'accorderez-vous? Dites oui!

— Que voulez-vous?

— Être son répétiteur, dit-il en tremblant.

Marguerite regarda M. de Solis, lui prit la main et lui dit: — Oui. Elle fit une pause et ajouta d'une voix émue: — Combien j'apprécie

la délicatesse qui vous fait offrir précisément ce que je puis accepter de vous. Dans ce que vous venez de dire, je vois que vous avez bien pensé à nous. Je vous remercie.

Quoique ces paroles fussent dites simplement, Emmanuel détourna la tête pour ne pas laisser voir les larmes que le plaisir d'être agréable à Marguerite lui fit venir aux yeux.

— Je vous les amènerai tous deux, dit-il, quand il eut repris un peu de calme, c'est demain jour de congé.

Puis il se leva, salua Marguerite, qui le suivit, et quand il fut dans la cour, il la vit encore à la porte de la salle à manger d'où elle lui adressa un signe amical.

Après le dîner, le notaire vint faire une visite à M. Claës, et s'assit dans le jardin, entre son cousin et Marguerite, précisément sur le banc où s'était mis Emmanuel.

— Mon cher cousin, dit-il, je suis venu ce soir, pour vous parler affaire. Quarante-trois jours se sont écoulés depuis le décès de votre femme.

— Je ne les ai pas comptés, dit Balthazar en essuyant une larme que lui arracha le mot légal de *décès*.

— Oh, monsieur, dit Marguerite en regardant le notaire, comment pouvez-vous...

— Mais, ma cousine, nous sommes forcés, nous autres, de compter des délais qui sont fixés par la loi. Il s'agit précisément de vous et de vos co-héritiers. M. Claës, n'ayant que des enfans mineurs, est tenu de faire un inventaire dans les quarante-cinq jours qui suivent le décès de sa femme, afin de constater les valeurs de la communauté; car il faut savoir si elle est bonne ou mauvaise, pour l'accepter ou pour s'en tenir aux droits purs et simples des mineurs.

Marguerite se leva.

— Restez, ma cousine, dit Pierquin, ce sont des affaires qui vous concernent vous et votre père. Vous savez combien je prends part à vos chagrins; mais il faut vous occuper aujourd'hui même de ces détails, sans quoi vous pourriez les uns et les autres vous en trouver fort mal! Je fais en ce moment mon devoir, comme notaire de la famille.

— Il a raison, dit M. Claës.

— Le délai expire dans deux jours, reprit le notaire, je dois donc procéder dès demain à l'ouverture de l'inventaire, quand ce ne serait

que pour retarder le paiement des droits de succession que le fisc va venir vous demander; car le fisc n'a pas de cœur, il ne s'inquiète pas des sentimens, il met sa griffe sur nous en tout temps. Donc, tous les jours, depuis dix heures jusqu'à quatre heures, mon clerc et moi, nous viendrons avec l'huissier-priseur, M. Raparlier. Quand nous aurons achevé en ville, nous irons à la campagne. Quant à la forêt de Waignies, nous allons en causer. *Cela posé,* passons à un autre point. Nous avons un conseil de famille à convoquer, pour nommer un subrogé-tuteur. M. Conyncks de Bruges, est aujourd'hui votre plus proche parent; mais le voilà devenu Belge! Vous devriez, mon cousin, lui écrire à ce sujet, vous sauriez si le bonhomme a envie de se fixer en France où il possède de belles propriétés, et vous pourriez le décider ainsi, à venir lui et sa fille habiter la Flandre française. S'il refuse, je verrai à composer le conseil, d'après les degrés de parenté.

— A quoi sert un inventaire? demanda Marguerite.

— A constater les droits, les valeurs, l'actif et le passif. Quand tout est bien établi, le conseil de

famille prend dans l'intérêt des mineurs les déterminations qu'il juge...

— Pierquin? dit M. Claës qui se leva du banc, procédez aux actes que vous croirez nécessaires à la conservation des droits de mes enfans; mais évitez-nous le chagrin de voir vendre ce qui appartenait à ma chère.....

Il n'acheva pas, et dit ces mots d'un air si noble, et d'un ton si pénétré, que Marguerite prit la main de son père et la baisa.

— A demain, dit Pierquin.

— Venez déjeûner, dit Balthazar. Puis M. Claës parut rassembler ses souvenirs et s'écria : — Mais d'après mon contrat de mariage qui a été fait sous la coutume du Hainault, j'avais dispensé ma femme de l'inventaire afin qu'on ne la tourmentât point, et je n'y suis probablement pas tenu non plus...

— Ah, quel bonheur ! dit Marguerite, il vous aurait causé tant de peine.

— Eh bien, nous examinerons votre contrat demain, répondit le notaire un peu confus.

— Vous ne le connaissiez donc pas? lui dit Marguerite.

Cette observation interrompit l'entretien, car le notaire se trouva trop embarrassé de le

continuer après l'observation de sa cousine.

— Le diable s'en mêle! se dit-il dans la cour. Cet homme si distrait retrouve la mémoire, juste au moment où il le faut pour empêcher de prendre des précautions contre lui! Ses enfans seront dépouillés! c'est aussi sûr que deux et deux font quatre. Mais parlez donc affaires à des filles de dix-neuf ans qui font du sentiment. Je me suis creusé la tête pour sauver le bien de ces enfans là, en procédant régulièrement et en m'entendant avec le bon homme Conyncks... Et voilà! Je me perds dans l'esprit de Marguerite qui va demander à son père pourquoi je voulais procéder à un inventaire qu'elle croit inutile. Et M. Claës lui dira que les notaires ont la manie de faire des actes, que nous sommes notaires avant d'être parens, cousins ou amis, enfin des bêtises...

Il ferma la porte avec violence en pestant contre les clients qui se ruinaient par sensibilité. Balthazar avait raison. L'inventaire n'eut pas lieu. Rien ne fut donc fixé sur la situation dans laquelle se trouvait le père vis-à-vis de ses enfans.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que la situation de la maison Claës changeât. Gabriel,

habilement conduit par M. de Solis qui s'était fait son précepteur, travaillait avec application, apprenait les langues étrangères et se disposait à passer l'examen nécessaire pour entrer à l'École Polytechnique. Félicie et Marguerite avaient vécu dans une retraite absolue, en allant, néanmoins, par économie, habiter pendant la belle saison, la maison de campagne de leur père. M. Claës s'occupa de ses affaires, paya ses dettes en empruntant une somme considérable sur ses biens et visita la forêt de Waignies.

Au milieu de l'année 1817, son chagrin, lentement apaisé, le laissa seul et sans défense contre la monotonie de la vie qu'il menait et qui lui pesa. D'abord, il lutta courageusement contre la science qui se réveillait insensiblement, et se défendit à lui-même de penser à la chimie. Puis il y pensa. Mais il ne voulut pas s'en occuper activement, il ne s'en occupa que théoriquement. Cette constante étude fit surgir sa passion qui devint ergoteuse. Il discuta s'il s'était engagé à ne pas continuer ses recherches, et se souvint que sa femme n'avait pas voulu de son serment. Quoiqu'il se fût promis à lui-même de ne plus poursuivre la solution de son problême, ne pouvait-il pas

changer de détermination, du moment où il entrevoyait un succès. Il avait déjà cinquante-neuf ans. A cet âge, l'idée qui le dominait contracta l'âpre fixité par laquelle commencent les monomanies. Puis les circonstances conspirèrent encore contre sa loyauté chancelante. En effet, la paix dont jouissait l'Europe avait permis la circulation des découvertes et des idées scientifiques acquises pendant la guerre par les savans des différens pays entre lesquels il n'y avait point eu de relation depuis près de vingt ans. La science avait donc marché. M. Claës trouva que les progrès de la chimie s'étaient dirigés, à l'insu des chimistes, vers l'objet de ses recherches. Les gens adonnés à la haute science pensaient comme lui que la lumière, la chaleur, l'électricité, le galvanisme et le magnétisme étaient les différens effets d'une même cause, et que la différence qui existait entre les corps jusque-là réputés simples devait être produite par les divers dosages d'un principe inconnu. La peur de voir trouver par un autre la réduction des métaux et le principe constituant de l'électricité, deux découvertes qui menaient à la solution de l'Absolu chimique, augmenta ce que les habitans de Douai

appelaient une folie, et porta ses désirs à un paroxisme que concevront les personnes passionnées pour les sciences, ou qui ont connu la tyrannie des idées. Aussi Balthazar fut-il bientôt emporté par une passion d'autant plus violente, qu'elle avait plus long-temps dormi.

Marguerite, qui épiait les dispositions d'ame par lesquelles passait son père, ouvrit le parloir. En y demeurant, elle ranima les souvenirs douloureux que devait causer la mort de sa mère, et réussit en effet, en réveillant les regrets de son père, à en retarder la chute dans le gouffre où il devait néanmoins tomber. Puis, elle voulut aller dans le monde et força Balthazar d'y prendre des distractions. Plusieurs partis considérables se présentèrent pour elle, et occupèrent M. Claës, quoique Marguerite déclarât qu'elle ne se marierait pas avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année. Mais, malgré les efforts de sa fille, malgré de violens combats, au commencement de l'hiver, Balthazar reprit secrètement ses travaux. Il était difficile de cacher de telles occupations à des femmes curieuses; un jour donc, Martha dit à Marguerite en l'habillant : — Mademoiselle, nous sommes perdues ! Ce monstre de Mulquinier, qui est le diable déguisé, car je ne

lui ai jamais vu faire le signe de la croix, est remonté dans le grenier. Voilà monsieur votre père embarqué pour l'enfer. Fasse le ciel qu'il ne vous tue pas, comme il a tué cette pauvre chère madame!

— Cela n'est pas possible! dit Marguerite.

— Venez voir la preuve de leur trafic...

Mademoiselle Claës courut à sa fenêtre et aperçut en effet une légère fumée qui sortait par le tuyau du laboratoire.

— J'ai vingt-et-un ans dans quelques mois, pensa-t-elle, et je saurai m'opposer à la dissipation de notre fortune.

En se laissant aller à sa passion, Balthazar dut nécessairement avoir moins de respect pour les intérêts de ses enfans qu'il n'en avait eu pour sa femme. Les barrières étaient moins hautes, sa conscience était plus large, sa passion plus forte. Aussi marcha-t-il dans sa carrière de gloire, de travail, d'espérance et de misère avec la fureur d'un homme plein de conviction. Se croyant sûr du résultat, il se mit à travailler nuit et jour, avec un emportement dont s'effrayèrent ses filles qui ignoraient combien est peu nuisible le travail auquel un homme se plaît. Aussitôt que son père eut recommencé

ses expériences, Marguerite retrancha toutes les superfluités de la table, devint d'une parcimonie digne d'un avare, et fut admirablement secondée par Josette et par Martha. M. Claës ne s'aperçut pas de cette réforme qui réduisait la vie au strict nécessaire; d'abord, il ne déjeûnait pas; puis, il ne descendait de son laboratoire qu'au moment même du dîner; enfin, il se couchait quelques heures après être resté dans le parloir entre ses deux filles, sans leur dire un mot. Quand il se retirait, elles lui souhaitaient le bonsoir, et il se laissait embrasser machinalement sur les deux joues. Une semblable conduite eût causé les plus grands malheurs domestiques, si Marguerite n'avait été préparée à exercer l'autorité d'une mère, et prémunie par une passion secrète contre les malheurs d'une aussi grande liberté.

M. Pierquin avait cessé de venir voir ses cousines, en jugeant que leur ruine allait être complète. Les propriétés rurales de M. Balthazar qui rapportaient seize mille francs et valaient environ deux cent mille écus, étaient déjà grevées de trois cent mille francs d'hypothèques, car avant de se remettre à la chimie, M. Claës avait fait un emprunt considérable; or le revenu

suffisait précisément au paiement des intérêts; mais comme avec l'imprévoyance naturelle aux hommes voués à une idée, il abandonnait ses fermages à Marguerite pour subvenir aux dépenses de la maison, le notaire avait calculé que trois ans suffiraient pour mettre le feu aux affaires, et que les gens de justice dévoreraient ce que Balthazar n'aurait pas mangé. La froideur de Marguerite avait amené Pierquin à un état d'indifférence presque hostile; et, pour se donner le droit de renoncer à la main de sa cousine, si elle devenait trop pauvre, il disait des Claës avec un air de compassion : — Ce sont des gens ruinés! J'ai fait tout ce que j'ai pu pour les sauver. Mais que voulez-vous? Mademoiselle Claës s'est refusée à toutes les combinaisons légales qui devaient les préserver de la misère.

Nommé proviseur du collége de Douai, par la protection de son oncle, Emmanuel que son mérite transcendant avait fait digne de ce poste, venait voir tous les jours pendant la soirée les deux jeunes filles qui appelaient près d'elles la duègne aussitôt que leur père se couchait. Le coup de marteau doucement frappé par le jeune de Solis ne tardait jamais. Depuis trois

mois, encouragé par la gracieuse et muette reconnaissance avec laquelle Marguerite acceptait ses soins, il était devenu lui-même. Les rayonnemens de son ame pure comme un diamant, brillèrent sans nuages, et Marguerite put en apprécier la force, la durée en voyant combien la source en était inépuisable. Elle admirait une à une s'épanouir les fleurs dont elle avait respiré par avance les parfums; car chaque jour, Emmanuel réalisait une de ses espérances et faisait luire dans les régions enchantées de l'amour de nouvelles lumières qui en chassaient les nuages, rassérénaient leur ciel, et coloraient les fécondes richesses ensevelies jusque-là dans l'ombre. Plus à son aise, il put déployer les séductions de son cœur jusqu'alors discrètement cachées : cette expansive gaîté du jeune âge, cette simplicité que donne une vie remplie par l'étude, et les trésors d'un esprit délicat que le monde n'avait pas adultéré, enfin toutes les innocentes joyeusetés qui vont si bien à la jeunesse aimante. Son ame et celle de Marguerite s'entendirent mieux, ils allèrent ensemble au fond de leurs cœurs et y trouvèrent les mêmes pensées : perles d'un même éclat! suaves et fraîches harmonies sem-

blables à celles qui sont sous la mer, et qui, dit-on, fascinent les plongeurs! Ils se firent connaître l'un à l'autre par ces échanges de propos, par cette alternative curiosité qui, chez tous deux, prenait les formes les plus délicieuses du sentiment; et ce fut sans fausse honte, mais non pas sans de mutuelles coquetteries. Les deux heures qu'Emmanuel venait passer, tous les soirs, entre ces deux jeunes filles et Martha, faisaient accepter à Marguerite la vie d'angoisses et de résignation dans laquelle elle était entrée. Cet amour naïvement progressif fut son soutien. Emmanuel portait dans ses témoignages d'affection, cette grâce naturelle qui séduit tant, cet esprit doux et fin qui nuance l'uniformité du sentiment, comme les facettes relèvent la monotonie d'une pierre précieuse, en en faisant jouer tous les feux; admirables façons dont les cœurs aimans ont seuls le secret, et qui rendent les femmes fidèles à la Main artiste sous laquelle les formes renaissent toujours neuves; à la Voix qui ne répète jamais une phrase sans la rafraîchir par de nouvelles modulations! L'amour n'est pas seulement un sentiment, il est un art aussi! Quelque mot simple, une précaution, un rien révèlent à

une femme le grand et sublime artiste qui peut toucher son cœur sans le flétrir. Or, plus allait Emmanuel, plus charmantes étaient les expressions de son amour.

—J'ai devancé M. Pierquin, lui dit-il un soir, il vient vous annoncer une mauvaise nouvelle, je préfère vous l'apprendre moi-même. Votre père a vendu votre forêt à des spéculateurs, qui l'ont revendue par parties; les arbres sont déjà coupés, tous les madriers sont enlevés. M. Claës a reçu trois cent mille francs comptant dont il s'est servi pour payer ses dettes à Paris; et, afin de les éteindre entièrement, il a même été obligé de faire une délégation de cent mille francs sur les cent mille écus qui restent à payer par les acquéreurs...

M. Pierquin entra.

— Hé bien! ma chère cousine, dit-il, vous voilà ruinés, je vous l'avais prédit; mais vous n'avez pas voulu m'écouter. Votre père a bon appétit. Il a, de la première bouchée, avalé vos bois. Votre subrogé tuteur, M. Conyncks est à Amsterdam où il achève de liquider sa fortune; et M. Claës a saisi ce moment-là pour faire son coup. Ce n'est pas bien. Je viens d'écrire au bonhomme Conyncks; mais quand il arrivera,

tout sera fricassé. Vous serez obligés de poursuivre votre père, le procès ne sera pas long, mais ce sera un procès déshonorant que M. Conyncks ne peut se dispenser d'intenter: la loi l'exige. Voilà le fruit de votre entêtement. Reconnaissez-vous maintenant combien j'étais prudent, combien j'étais dévoué à vos intérêts.

— Je vous apporte une bonne nouvelle, mademoiselle, dit M. de Solis de sa voix douce, Gabriel est reçu à l'école Polytechnique. Les difficultés qui s'étaient élevées pour son admission sont aplanies.

Marguerite remercia son ami par un sourire, et dit: — Mes économies auront une destination! Martha, nous nous occuperons dès demain du trousseau de Gabriel. — Ma pauvre Félicie, nous allons bien travailler, dit-elle en baisant sa sœur au front.

— Demain, vous l'aurez ici pour dix jours; il doit être à Paris le quinze novembre.

— Mon cousin Gabriel prend un bon parti, dit le notaire en toisant le proviseur, car il aura besoin de se faire une fortune. Mais, ma chère cousine, il s'agit de sauver l'honneur de la famille, voudrez-vous cette fois m'écouter?

—Non, dit-elle, s'il s'agit encore de mariage.

— Mais qu'allez-vous faire ?

— Moi, mon cousin? rien.

— Cependant vous êtes majeure.

— Dans quelques jours. Avez-vous, dit Marguerite, un parti à me proposer qui puisse concilier nos intérêts et ce que nous devons à notre père, à l'honneur de la famille?

— Cousine, nous ne pouvons rien sans votre oncle. Cela posé, je reviendrai quand il sera de retour.

— Adieu, monsieur, dit Marguerite.

— Plus elle devient pauvre et plus elle fait la bégueule! pensa le notaire. — Adieu, mademoiselle, reprit Pierquin. Monsieur le proviseur, je vous salue parfaitement. Et il s'en alla, sans faire attention ni à Félicie, ni à Martha.

— Depuis deux jours, j'étudie le code, et j'ai consulté un vieil avocat, ami de mon oncle, dit Emmanuel d'une voix tremblante. Je partirai, si vous m'y autorisez, demain, pour Amsterdam. Ecoutez, chère Marguerite...

Il disait ce mot pour la première fois, elle l'en remercia par un regard mouillé, par un sourire et une inclination de tête. Il s'arrêta, montra Félicie et Martha.

— Parlez devant ma sœur, dit Marguerite. Elle n'a pas besoin de cette discussion pour se résigner à notre vie de privations et de travail, elle est si douce et si courageuse! mais elle doit connaître combien le courage nous est nécessaire.

Les deux sœurs se prirent la main, et s'embrassèrent comme pour se donner un nouveau gage de leur union devant le malheur.

— Laissez-nous, Martha.

— Chère Marguerite, reprit Emmanuel en laissant percer dans l'inflexion de sa voix le bonheur qu'il éprouvait à conquérir les menus droits de l'affection, je me suis procuré les noms et la demeure des acquéreurs qui doivent les deux cent mille francs restant sur le prix des bois abattus. Demain, si vous y consentez, un avoué agissant au nom de M. Conyncks qui ne le désavouera pas, mettra opposition entre leurs mains. Dans six jours, votre grand-oncle sera de retour, il convoquera un conseil de famille, et fera émanciper Gabriel qui a dix-huit ans. Étant, vous et votre frère, autorisés à exercer vos droits, vous demanderez votre part dans le prix des bois; M. Claës ne pourra pas vous refuser les deux cent mille francs arrêtés

par l'opposition; quant aux cent mille autres qui vous seront encore dûs, vous obtiendrez une obligation hypothécaire qui reposera sur la maison que vous habitez. M. Conyncks réclamera des garanties pour les trois cent mille francs qui reviennent à mademoiselle Félicie et à Lucien. Dans cette situation, votre père sera forcé de laisser hypothéquer ses biens de la plaine d'Orchies, déjà grevés de cent mille écus; et la loi donnant une priorité rétroactive aux inscriptions prises dans l'intérêt des mineurs, tout sera sauvé. M. Claës aura désormais les mains liées; car vos terres sont inaliénables, et il ne pourra plus rien emprunter sur les siennes qui répondront de sommes supérieures à leur prix; les affaires se seront faites en famille, sans scandale, sans procès; et votre père sera forcé d'aller prudemment dans ses recherches, si même il ne les cesse tout-à-fait.

— Oui, dit Marguerite, mais où seront nos revenus? Les cent mille francs hypothéqués sur cette maison ne nous rapporteront rien, puisque nous y demeurons; et, comme le produit des biens que possède mon père dans la plaine d'Orchies, paiera les intérêts des trois cent

mille francs dûs à des étrangers, avec quoi vivrons nous?

—D'abord, dit M. de Solis, en plaçant les cinquante mille francs qui resteront à Gabriel sur sa part, dans les fonds publics, vous en aurez, d'après le taux actuel, plus de quatre mille livres de rente qui suffiront à sa pension et à son entretien à Paris. Il ne peut disposer ni de la somme inscrite sur la maison de son père, ni du fonds de ses rentes; ainsi vous ne craindrez pas qu'il en dissipe un denier, et vous aurez une charge de moins. Puis, ne vous restera-t-il pas cent cinquante mille francs à vous?

—Mon père me les demandera! dit-elle avec effroi, et je ne saurai pas les lui refuser.

—Hé bien, chère Marguerite, vous pouvez les sauver encore, en vous en dépouillant. Placez-les sur le grand livre, au nom de votre frère. Cette somme vous donnera douze ou treize mille livres de rente qui vous feront vivre. Les mineurs émancipés ne pouvant rien aliéner sans l'avis d'un conseil de famille, vous gagnerez ainsi trois ans de tranquillité. A cette époque, votre père aura trouvé son problême ou vraisemblablement y renoncera; et Gabriel, devenu majeur, vous

restituera les fonds pour établir les comptes entre vous quatre.

Marguerite se fit expliquer de nouveau des dispositions de loi qu'elle ne pouvait comprendre tout d'abord. Ce fut certes une scène neuve que celle des deux amans étudiant le code dont Emmanuel s'était muni pour apprendre à sa maîtresse les lois qui régissaient les biens des mineurs, et dont elle eut bientôt saisi l'esprit, grâce à la pénétration naturelle aux femmes, et que l'amour aiguisait encore.

Le lendemain, Gabriel revint à la maison paternelle. Quand M. de Solis le rendit à Balthazar, en lui en annonçant l'admission à l'école Polytechnique, le père remercia le proviseur par un geste de main, et dit : — J'en suis bien aise, Gabriel sera donc un savant !

— Oh ! mon frère, dit Marguerite en voyant Balthazar remonter à son laboratoire, travaille bien, ne dépense pas d'argent ! fais tout ce qu'il faudra faire ; mais sois économe. Les jours où tu sortiras dans Paris, va chez nos amis, chez nos parens pour ne contracter aucun des goûts qui ruinent les jeunes gens. Ta pension monte à près de mille écus, il te restera mille francs pour tes menus plaisirs, ce doit être assez.

— Je réponds de lui, dit M. de Solis en frappant sur l'épaule de son élève.

Un mois après, M. Conyncks avait, de concert avec Marguerite, obtenu de M. Claës toutes les garanties désirables; car les plans si sagement conçus par M. de Solis furent entièrement approuvés et exécutés. En présence de la loi, devant son cousin dont la probité farouche transigeait difficilement sur les questions d'honneur, Balthazar, honteux de la vente qu'il avait consentie dans un moment où il était harcelé par ses créanciers, se soumit à tout ce qu'on exigea de lui. Satisfait de pouvoir réparer le dommage qu'il avait presque involontairement fait à ses enfans, il signa tous les actes avec la préoccupation du savant. Il était devenu complètement imprévoyant à la manière des nègres qui, le matin, vendent leur femme pour une goutte d'eau-de-vie, et la pleurent le soir. Il ne jetait même pas les yeux sur son avenir le plus proche; il ne se demandait pas quelles seraient ses ressources, quand il aurait fondu son dernier écu. Il poursuivait ses travaux, continuait ses achats, sans savoir qu'il n'était plus que le possesseur titulaire de sa maison, de ses propriétés, et qu'il lui serait im-

possible, grace à la sévérité des lois, de se procurer un sou sur les biens dont il était en quelque sorte le gardien judiciaire.

L'année 1818 expira sans aucun événement malheureux. Les deux jeunes filles payèrent les frais nécessités par l'éducation de Lucien, et satisfirent à toutes les dépenses de leur maison, avec les dix-huit mille francs de rente, placés sous le nom de Gabriel, dont leur frère envoyait exactement les semestres. M. de Solis perdit son oncle dans le mois de décembre de cette année.

Un matin, Marguerite apprit par Martha que son père avait vendu sa collection de tulipes, le mobilier de la maison de devant, et toute l'argenterie. Elle fut obligée de racheter les couverts nécessaires au service de la table, et les fit marquer à son chiffre. Jusqu'à ce jour elle avait gardé le silence sur les déprédations de Balthazar; mais le soir, après le dîner, elle pria Félicie de la laisser seule avec son père, et quand il fut assis, suivant son habitude, au coin de la cheminée du parloir, Marguerite lui dit : — Mon cher père, vous êtes le maître de tout vendre ici, même vos enfans. Ici, nous vous obéirons tous sans murmure; mais, je suis forcée de vous faire observer que nous

sommes sans argent, que nous avons à peine de quoi vivre cette année, et que nous serons obligées, Félicie et moi, de travailler nuit et jour pour payer la pension de Lucien, avec le prix de la robe de dentelle que nous avons entreprise. Je vous en conjure, mon bon père, discontinuez vos travaux.

— Tu as raison, mon enfant, dans six semaines tout sera fini! J'aurai trouvé l'Absolu, ou l'Absolu sera introuvable. Vous serez tous riches à millions...

— Laissez-nous pour le moment un morceau de pain, répondit Marguerite.

— Il n'y a pas de pain ici! dit Claës d'un air effrayé, pas de pain chez un Claës! Et tous nos biens?

— Vous avez rasé la forêt de Waignies. Le sol n'en est pas encore libre, et ne peut rien produire. Quant à vos fermes d'Orchies, les revenus ne suffisent point à payer les intérêts des sommes que vous avez empruntées.

— Avec quoi vivons-nous donc? demanda-t-il.

Marguerite lui montra son aiguille et ajouta :

— Les rentes de Gabriel nous aident, mais elles sont insuffisantes. Je joindrais les deux bouts

de l'année si vous ne m'accabliez de factures auxquelles je ne m'attends pas, car vous ne me dites rien de vos achats en ville. Quand je crois avoir assez pour mon trimestre, et que mes petites dispositions sont faites, il m'arrive un mémoire de soude, de potasse, de zinc, de soufre, que sais-je?

— Ma chère enfant, encore six semaines de patience! Après, je me conduirai sagement. Et tu verras des merveilles, ma petite Marguerite.

— Il est bien temps que vous pensiez à vos affaires. Vous avez tout vendu : tableaux, tulipes, argenterie; il ne nous reste plus rien; au moins, ne contractez pas de nouvelles dettes.

— Je n'en veux plus faire, dit le vieillard.

— Plus? s'écria-t-elle. Vous en avez donc?

— Rien, des misères, répondit-il en baissant les yeux et rougissant.

Marguerite se trouva pour la première fois humiliée par l'abaissement de son père, et en souffrit tant qu'elle n'osa l'interroger.

Un mois après cette scène, un banquier de la ville vint pour toucher une lettre de change de dix mille francs, souscrite par M. Claës. Mar-

guerite ayant prié le banquier d'attendre pendant la journée en témoignant le regret de n'avoir pas été prévenue de ce payement, celui-ci l'avertit que la maison Protez et Chiffreville en avait neuf autres de même somme, échéant de mois en mois.

— Tout est dit! s'écria Marguerite, l'heure est venue.

Elle envoya chercher son père et se promena tout agitée à grands pas, dans le parloir, en se parlant à elle-même : — Trouver cent mille francs, dit-elle, ou voir notre père en prison! Que faire?

Balthazar ne descendit pas. Lassée de l'attendre, Marguerite monta au laboratoire. En entrant, elle vit son père, au milieu d'une pièce immense, fortement éclairée, garnie de machines et de verreries poudreuses. Çà et là, étaient des livres, des tables encombrées de produits étiquetés, numérotés. Partout le désordre qu'entraîne la préoccupation du savant y froissait les habitudes flamandes. Cet ensemble de matras, de cornues, de métaux, de cristallisations fantasquement colorées, d'échantillons accrochés aux murs, ou jetés sur des fourneaux, était dominé par la figure de Balthazar

Claës qui, sans habit, et les bras nuds comme ceux d'un ouvrier, montrait sa poitrine couverte de poils blanchis comme l'étaient ses cheveux. Ses yeux horriblement fixes ne quittèrent pas une machine pneumatique dont le récipient était coëffé d'une lentille formée par de doubles verres convexes dont l'intérieur était plein d'alcohol et qui réunissait les rayons du soleil entrant alors par l'un des compartimens de la rose du grenier. Le récipient de la machine pneumatique, dont le plateau était isolé, communiquait avec les fils d'une pile de Volta. Lemulquinier qui était occupé à faire mouvoir le plateau de cette machine montée sur un axe mobile, afin de toujours maintenir la lentille dans une direction perpendiculaire aux rayons du soleil, se leva, la face toute noire, et dit : —Ha! mademoiselle, n'approchez pas!

L'aspect de son père qui, presque agenouillé devant sa machine, recevait d'aplomb la lumière du soleil et dont les cheveux épars ressemblaient à des fils d'argent, son crâne bossué, son visage contracté par une attente affreuse, la singularité des objets dont il était entouré, l'obscurité dans laquelle se trouvaient les parties de ce vaste grenier d'où s'élançaient des

machines bizarres, tout contribuait à frapper Marguerite, qui se dit avec terreur : *Mon père est fou!* Elle s'approcha de lui, pour lui dire à l'oreille : — Renvoyez Mulquinier.

— Non, non, mon enfant, j'en ai besoin, j'attends l'effet d'une belle expérience à laquelle les autres n'ont pas songé. Voici trois jours que nous guettons un rayon de soleil. J'ai les moyens de soumettre les métaux dans un vide parfait, aux feux solaires concentrés et à des courans électriques. Vois-tu, dans un moment, l'action la plus énergique dont un chimiste puisse disposer va éclater, et moi seul...

— Hé! mon père, au lieu de vaporiser l'or, vous devriez bien le réserver pour payer vos lettres de change...

— Attends, attends!

— M. Mersktus est venu, mon père, il lui faut dix mille francs à quatre heures.

— Oui, oui, tout à l'heure! J'avais signé ces petits *bons* pour ce mois-ci, c'est vrai. Je croyais que j'aurais trouvé l'Absolu! Mon Dieu, si j'avais le soleil de juillet, mon expérience serait faite!

Il se prit par les cheveux, s'assit sur un

mauvais fauteuil de canne et quelques larmes roulèrent dans ses yeux.

— Monsieur a raison! Tout çà, c'est la faute de ce gredin de soleil qui est trop faible, le lâche, le sacré paresseux!

Le maître et le valet ne faisaient plus attention à Marguerite.

— Laissez-nous, Mulquinier, dit-elle.

— Ha! je tiens une nouvelle expérience! s'écria Claës.

— Mon père, oubliez vos expériences, lui dit sa fille quand ils furent seuls, vous avez cent mille francs à payer et nous ne possédons pas un liard. Quittez votre laboratoire, il s'agit aujourd'hui de votre honneur. Que deviendrez-vous, quand vous serez en prison? Souillerez-vous vos cheveux blancs et le nom Claës par l'infamie d'une banqueroute! Non, je m'y opposerai. J'aurai la force de combattre votre folie, car il serait affreux de vous voir sans pain dans vos derniers jours! Ouvrez les yeux sur notre position, ayez donc enfin de la raison?

— Folie! cria Balthazar en se dressant sur ses jambes et fixant ses yeux lumineux sur sa fille. Il se croisa les bras sur la poitrine, et répéta le mot *folie* si majestueusement que Mar-

guerite trembla. — Ha ! ta mère ne m'aurait pas dit ce mot ! reprit-il. Elle n'ignorait pas, *elle*, de quelle importance étaient mes recherches. Elle avait appris une science pour me comprendre! Elle savait que je travaille pour l'humanité, qu'il n'y a rien de personnel ni de sordide en moi! Le sentiment de la femme qui aime est, je le vois, au-dessus de l'affection filiale. Oui, l'amour est le plus beau de tous les sentimens! — *Avoir de la raison?* reprit-il en se frappant la poitrine, en manquai-je? ne suis-je pas *moi?* Nous sommes pauvres, ma fille! Eh bien, je le veux ainsi. Je suis votre père, obéissez-moi! je vous ferai riche quand il me plaira. Votre fortune, mais c'est une misère. Quand j'aurai trouvé un dissolvant du carbone, j'emplirai votre parloir de diamans. C'est une niaiserie en comparaison de ce que je cherche. Vous pouvez bien attendre, quand je me consume en efforts gigantesques.

— Mon père, je n'ai pas le droit de vous demander compte des quatre millions que vous avez engloutis dans ce grenier, sans résultat; je ne vous parlerai pas de ma mère que vous avez tuée; je vous dirai que si j'avais un mari, je l'aimerais, sans doute, autant que vous aimait

ma mère, et que je serais prête à tout lui sacrifier, comme elle vous sacrifiait tout. J'ai suivi ses ordres, en me donnant à vous tout entière, et je vous l'ai prouvé en ne me mariant point, afin de ne pas vous obliger à me rendre votre compte de tutelle. Laissons le passé, pensons au présent. Je viens ici représenter la nécessité que vous avez créée vous-même. Il faut de l'argent pour vos lettres de change, entendez-vous ? Il n'y a rien à saisir ici que le portrait de notre aïeul Van-Claës. Je viens donc au nom de ma mère, qui s'est trouvée trop faible pour défendre ses enfans contre leur père et qui m'a ordonné de vous résister; je viens au nom de mes frères et de ma sœur; je viens, mon père, au nom de tous les Claës vous commander de laisser vos expériences, et de vous faire une fortune à vous, avant de les poursuivre. Si vous vous armez de votre paternité qui ne se fait sentir que pour nous tuer, j'ai pour moi vos ancêtres et l'honneur qui parlent plus haut que la chimie. Les familles passent avant la science! J'ai trop été votre fille!

— Et alors, tu veux être mon bourreau, dit-il d'une voix affaiblie.

Marguerite se sauva pour ne pas abdiquer le rôle qu'elle venait de prendre, elle crût avoir entendu la voix de sa mère quand elle lui avait dit : *Ne contrarie pas trop ton père, aime le bien!*

— Mademoiselle fait là haut de la belle ouvrage ! dit Lemulquinier en descendant à la cuisine pour déjeûner. Nous allions mettre la main sur le secret, nous n'avions plus besoin que d'un brin de soleil de juillet ; car monsieur, ha ! quel homme ! il est quasiment dans les chausses du bon Dieu ! — Il ne s'en faut pas de çà, dit-il à Josette, en faisant claquer l'ongle de son pouce droit sous la dent populairement nommée la palette, que nous ne sachions le principe de tout. *Patatras!* elle s'en vient crier pour des bêtises de lettres de change.

—Hé bien! payez-les de vos gages, dit Martha, ces lettres d'échange?

— Il n'y a donc point de beurre à mettre sur mon pain? dit Lemulquinier à Josette.

— Et de l'argent pour en acheter ? répondit aigrement la cuisinière. Comment, vieux monstre, si vous faites de l'or dans votre cuisine de démon, pourquoi ne vous faites-vous pas un peu de beurre, ce ne serait pas si diffi-

cile, et vous en vendriez au marché de quoi faire aller la marmite. Nous mangeons du pain sec, nous autres! Ces deux demoiselles se contentent de pain et de noix! vous seriez donc mieux nourri que les maîtres! Mademoiselle ne veut dépenser que cent francs par mois, pour toute la maison. Nous ne faisons plus qu'un dîner. Si vous voulez des douceurs, vous avez vos fourneaux là haut, où vous fricassez des perles, qu'on ne parle que de çà au marché. Faites-vous-y des poulets rôtis.

Lemulquinier prit son pain et sortit.

— Il va acheter quelque chose de son argent, dit Martha, tant mieux! Ce sera autant d'économisé. Est-il avare, ce Chinois-là.

— Fallait le prendre par la famine, dit Josette. Voilà huit jours qu'il n'a rien frotté *nune part*; je fais son ouvrage, il est toujours là haut; il peut bien me payer de ça, en nous régalant de quelques harengs. Qu'il en apporte, je m'en vais joliment les lui prendre!

— Ah! dit Martha, j'entends mademoiselle Marguerite qui pleure. Son vieux sorcier de père avalera la maison sans dire une parole chrétienne, car c'est un vrai sorcier. Dans mon pays, on l'aurait déjà brûlé vif; mais ici l'on

n'a pas plus de religion que chez les Maures d'Afrique.

En effet, mademoiselle Claës étouffait mal ses sanglots, en traversant la galerie. Elle gagna sa chambre, chercha la lettre de sa mère, et lut ce qui suit.

« Mon enfant, si Dieu le permet, mon es-
« prit sera dans ton cœur quand tu liras ces li-
« gnes, les dernières que j'aurai tracées! elles
« sont pleines d'amour pour mes chers petits
« qui restent abandonnés à un démon, auquel
« je n'ai pas su résister. Il aura donc absorbé vo-
« tre pain, comme il a dévoré ma vie et même
« mon amour. Tu savais, ma bien-aimée, si j'ai-
« mais ton père! je vais expirer l'aimant moins
« puisque je prends contre lui des précautions
« que je n'aurais pas avouées de mon vivant.
« Oui, j'aurai gardé dans le fond de mon cer-
« cueil, une dernière ressource pour le jour
« où vous serez au plus haut degré du malheur.
« S'il vous a réduits à l'indigence, ou s'il faut
« sauver votre honneur, mon enfant, tu trou-
« veras chez M. de Solis, s'il vit encore, si non
« chez son neveu, notre bon Emmanuel, cent

« soixante-dix mille francs environ, qui vous « aideront à vivre. Si rien n'a pu dompter sa « passion, si ses enfans ne sont pas une barrière « plus forte pour lui que ne l'a été mon bonheur, « et ne l'arrêtent pas dans sa marche criminelle; « quittez votre père, vivez au moins! Je ne « pouvais pas l'abandonner, je me devais à « lui. Toi, Marguerite, sauve la famille! Je « t'absous de tout ce que tu feras pour défendre « Gabriel, Lucien et Félicie. Prends courage, « sois l'ange tutélaire des Claës. Sois ferme, « je n'ose dire, sois sans pitié; mais pour pouvoir « réparer les malheurs déjà faits, il faut conser- « ver quelque fortune, et tu dois te considérer « comme étant au lendemain de la misère, car « rien n'arrêtera la fureur de la passion qui « m'a tout ravi. Ainsi, ma fille, ce sera être « pleine de cœur que d'oublier ton cœur; ta « dissimulation, s'il fallait mentir à ton père, « serait glorieuse; tes actions quelque blâ- « mables qu'elles puissent paraître, seraient « toutes héroïques faites dans le but de protéger « la famille. Le vertueux M. de Solis me l'a dit, « et jamais conscience ne fut ni plus pure ni « plus clairvoyante. Je n'aurais pas eu la force « de te dire ces paroles, même en mourant. Ce-

« pendant sois toujours respectueuse et bonne « dans cette horrible lutte! Résiste en adorant, « refuse avec douceur. J'aurai donc eu des « larmes inconnues et des douleurs qui n'écla- « teront qu'après ma mort. Embrasse, en mon « nom, mes chers enfans, au moment où tu « deviendras ainsi leur protection. Que Dieu « et les saints soient avec toi.

« JOSÉPHINE. »

A cette lettre était jointe une reconnaissance de MM. de Solis oncle et neveu, qui s'engageaient à remettre le dépôt fait entre leurs mains par madame Claës, à celui de ses enfans qui leur représenterait cet écrit.

— Martha, cria Marguerite à la duègne qui monta promptement, allez chez M. Emmanuel et priez-le de passer chez moi, pour une affaire importante et pressée. — Noble et discrète créature! il ne m'a jamais rien dit à moi, pensa-t-elle, à moi dont il devine si bien les ennuis, les chagrins, dont il voudrait partager les travaux.

Emmanuel vint avant que Martha ne fût de retour.

— Vous avez eu des secrets pour moi? dit-elle en lui montrant l'écrit.

Emmanuel baissa la tête.

— Marguerite, vous êtes donc bien malheureuse, reprit-il, en laissant rouler quelques pleurs dans ses yeux.

— Oh oui. Soyez mon appui, vous que ma mère a nommé là, dit-elle en lui montrant la lettre, *notre bon Emmanuel*.

—Mon sang et ma vie étaient à vous le lendemain du jour où je vous vis dans la galerie, répondit-il en pleurant de joie et de douleur; mais je ne savais pas, je n'osais pas espérer qu'un jour vous accepteriez et ma vie et mon sang! Si vous me connaissez bien, vous devez savoir que ma parole est sacrée. Pardonnez-moi cette parfaite obéissance aux volontés de votre mère, il ne m'appartenait pas d'en juger les intentions.

— Vous nous avez sauvés, dit-elle en l'interrompant; et, par un geste, elle lui prit le bras pour descendre au parloir. Mademoiselle Claës apprit l'origine de la somme dont Emmanuel était le dépositaire, et l'instruisit de la triste nécessité dans laquelle se trouvait son père.

—Il faut aller payer les lettres de change, dit

Emmanuel, si elles sont toutes chez M. Merskus, vous gagnerez les intérêts. Je vous remettrai les soixante-dix mille francs qui restent. Mon pauvre oncle m'a laissé une somme semblable en ducats qui seront faciles à transporter secrètement.

— Oui, dit-elle, apportez-les à la nuit. Quand mon père dormira, nous les cacherons à nous deux. S'il savait que j'ai de l'argent, peut-être me ferait-il violence. Oh, Emmanuel, se défier de son père!.. dit-elle en pleurant, et appuyant son front sur le cœur du jeune homme.

Ce gracieux et triste mouvement par lequel Marguerite cherchait une protection, fut la première expression vive de cet amour toujours enveloppé de mélancolie, toujours contenu dans une sphère de douleur; mais leurs cœurs trop pleins devaient déborder, et ce fut sous le poids d'une misère!

— Que faire! que devenir? Il ne voit rien, ne se soucie ni de nous, ni de lui, car je ne sais pas comment il peut vivre dans ce grenier, dont l'air est brûlant.

— Que pouvez-vous attendre d'un homme qui, à tout moment, s'écrie comme Richard III :

Mon royaume pour un cheval! dit Emmanuel. Il sera toujours impitoyable, et vous devez l'être autant que lui. Payez ses lettres de change; donnez-lui, si vous voulez, votre fortune; mais celle de votre sœur, celle de vos frères n'est ni à vous, ni à lui.

— Donner ma fortune? dit-elle en serrant la main d'Emmanuel et lui jetant un regard de feu, vous me le conseillez, vous! tandis que Pierquin faisait mille mensonges pour me la conserver.

— Ha! peut-être suis-je égoïste à ma manière! dit-il. Tantôt je vous voudrais sans fortune, il me semble que vous seriez plus près de moi; tantôt je vous voudrais riche, heureuse, et je trouve qu'il y a de la petitesse à se croire séparés par les pauvres grandeurs de la fortune.

— Cher! ne parlons pas de *nous*...

— *Nous!* répéta-t-il. Puis après une pause: — Le mal est grand, mais il n'est pas irréparable.

— Il se réparera par nous seuls, car la famille Claës n'a plus de chef. Pour en arriver à ne plus être ni père, ni homme, n'avoir aucune notion du juste et de l'injuste, car lui,

si grand, si généreux, si probe, il a dissipé malgré la loi, le bien des enfans dont il est le défenseur! dans quel abîme est-il donc tombé? Mon dieu! que cherche-t-il donc?

— Malheureusement, ma chère Marguerite, s'il a tort comme chef de famille, il a raison scientifiquement. Une vingtaine d'hommes en Europe l'admireront, là où tous les autres le taxeront de folie. Mais vous pouvez sans scrupule lui refuser la fortune de ses enfans, car une découverte a toujours été un hasard. S'il doit rencontrer la solution de son problême, il la trouvera sans tant de frais, et peut-être au moment où il en désespérera!

— Ma pauvre mère est heureuse, dit Marguerite, elle aurait souffert mille fois la mort avant de mourir, elle qui a péri à son premier choc contre la science. Mais ce combat n'a pas de fin.

— Il y a une fin, reprit Emmanuel. Quand vous n'aurez plus rien, M. Claës ne trouvera plus de crédit, et s'arrêtera.

— Qu'il s'arrête donc dès aujourd'hui, s'écria Marguerite, car nous sommes sans ressource!

M. de Solis alla racheter les lettres de change et vint les remettre à Marguerite.

Balthazar descendit quelques momens avant le dîner, contre son habitude. Pour la première fois, depuis deux ans, sa fille aperçut dans sa physionomie les signes d'une tristesse horrible à voir : il était redevenu père ; la raison avait chassé la science. Il regarda dans la cour, dans le jardin, et quand il fut certain de se trouver seul avec sa fille, il vint à elle par un mouvement plein de mélancolie et de bonté.

— Mon enfant, dit-il, en lui prenant la main et la lui serrant avec une onctueuse tendresse, pardonne à ton vieux père. Oui, Marguerite, j'ai eu tort. Toi seule as raison. Tant que je n'aurai pas *trouvé*, je suis un misérable ? Je m'en irai d'ici. Je ne veux pas voir vendre Van-Claës ! dit-il en montrant le portrait du martyr. Il est mort pour la Liberté, je serai mort pour la Science ! lui vénéré, moi haï !

— Haï, mon père, non ! dit-elle, en se jetant sur son sein, nous vous adorons tous. N'est-ce pas, Félicie ? dit-elle à sa sœur qui entrait en ce moment.

—Qu'avez-vous, mon cher père? dit la jeune fille en lui prenant la main.

— Je vous ai ruinés !

— Hé ! dit Félicie, nos frères nous feront une fortune. Lucien est toujours le premier dans sa classe.

— Tenez, mon père ? reprit Marguerite, en amenant Balthazar par un mouvement plein de grace et de câlinerie filiale devant la cheminée, où elle prit quelques papiers qui étaient sous le cartel. Voici vos lettres de change. Mais n'en souscrivez plus, il n'y aurait plus rien pour les payer...

Balthazar demeura muet de surprise.

— Tu as donc de l'argent, dit-il à l'oreille de Marguerite.

Ce mot la suffoqua, tant il y avait de délire, de joie, d'espérance dans la figure de son père qui regardait autour de lui, comme pour découvrir de l'or.

— Mon père, dit-elle, avec un accent de douleur, j'ai ma fortune.

— Donne-la moi, dit-il en laissant échapper un geste avide, je te rendrai tout au centuple.

— Oui, je vous la donnerai, répondit Marguerite, en contemplant Balthazar qui ne comprit pas le sens que sa fille mettait à ce

mot, car elle comptait bien la réserver pour le nourrir un jour.

— Ha! ma chère fille, dit-il, tu me sauves la vie! J'ai imaginé une dernière expérience, après laquelle il n'y a plus rien de possible. Si cette fois, je ne le trouve pas, il faudra renoncer à chercher l'*Absolu*. Donne-moi le bras, viens, mon enfant chérie, je voudrais te faire la femme la plus heureuse de la terre! Tu me rends au bonheur, à la gloire; tu me procures le pouvoir de vous combler de trésors, je vous accablerai de joyaux, de richesses.

Il la baisa sur le front, lui prit les mains, les serra, lui témoigna sa joie par des câlineries qui parurent presque serviles à Marguerite. Pendant le dîner Balthazar ne voyait qu'elle. Il la regardait avec l'empressement, avec l'attention, la vivacité qu'un amant déploie pour sa maîtresse. Faisait-elle un mouvement? il cherchait à deviner sa pensée, son désir, et se levait pour la servir. Il la rendait honteuse, car il mettait à ses soins une sorte de jeunesse qui contrastait avec sa vieillesse anticipée. Mais, à ces cajoleries elle opposait le tableau de la détresse actuelle, soit par un mot de doute, soit par un regard

qu'elle jetait sur les rayons vides des dressoirs de cette salle à manger.

— Va, lui dit-il, dans six mois, nous remplirons ça d'or et de merveilles. Tu seras comme une reine. Bah! la nature entière nous appartiendra, nous serons au dessus de tout... et par toi... ma Marguerite. — Margarita? reprit-il en souriant, ton nom est une prophétie. Margarita veut dire une perle. Sterne a dit cela quelque part. As-tu lu Sterne? veux-tu un Sterne? ça t'amusera.

— La perle est, dit-on, le fruit d'une maladie, reprit-elle, et nous avons déjà bien souffert!

— Ne sois pas triste, tu feras le bonheur de ceux que tu aimes, car tu seras bien puissante, bien riche.

— Mademoiselle a si bon cœur, dit Lemulquinier dont la face en écumoire grimaça péniblement un sourire.

Pendant le reste de la soirée, Balthazar déploya pour ses deux filles toutes les graces de son caractère et le charme de sa conversation; il fut séduisant comme le serpent. Sa parole, ses regards épanchaient un fluide magnétique. Il leur fit connaître cette puissance de génie, ce doux

esprit qui fascinait leur mère, et il les mit pour ainsi dire dans son cœur. Quand M. de Solis vint, il les trouva, pour la première fois depuis long-temps, tous les trois réunis. Malgré sa réserve, le jeune proviseur fut soumis au prestige de cette scène, car la conversation, les manières de Balthazar avaient un entraînement irrésistible. Quoique plongés dans les abîmes de la pensée, et incessamment occupés à observer le monde moral, les hommes de science aperçoivent néanmoins les plus petits détails dans la sphère où ils vivent. Plus intempestifs que distraits, ils ne sont jamais en harmonie avec ce qui les entoure : ils savent et oublient. Ils préjugent l'avenir, prophétisent pour eux seuls, sont au fait d'un événement avant qu'il n'éclate, mais ils n'en ont rien dit. Si dans le silence des méditations, ils ont fait usage de leur puissance pour reconnaître ce qui se passe autour d'eux, il leur suffit d'avoir deviné : le travail les emporte, et ils appliquent presque toujours à faux les connaissances qu'ils ont acquises sur les choses de la vie. Parfois, quand ils se réveillent de leur apathie sociale, ou quand ils tombent du monde moral dans le monde extérieur, ils y reviennent avec une riche mémoire, et n'y sont étrangers à

rien. Ainsi Balthazar, qui joignait la perspicacité du cœur à la perspicacité du cerveau, savait tout le passé de sa fille; il connaissait ou avait deviné les moindres événemens de l'amour mystérieux qui l'unissait à Emmanuel; il le leur prouva finement, et sanctionna leur affection en la partageant. C'était la plus douce flatterie que pût faire un père, et les deux amans ne surent pas y résister. Cette soirée fut délicieuse par le contraste qu'elle formait avec les chagrins qui assaillaient la vie de ces pauvres enfans.

Quand, après les avoir pour ainsi dire remplis de sa lumière et baignés de tendresse, Balthazar se retira, M. de Solis, qui avait eu jusqu'alors une contenance gênée, se débarrassa de trois mille ducats en or qu'il tenait dans ses poches en craignant de les laisser apercevoir. Il les mit sur la travailleuse de Marguerite qui les couvrit avec le linge qu'elle raccommodait, et alla chercher le reste de la somme. Quand il revint, Félicie avait été se coucher; onze heures sonnaient; Martha, qui veillait pour déshabiller sa maîtresse, était occupée chez Félicie.

— Où cacher cela? dit Marguerite, qui n'a-

vait pas résisté au plaisir de manier quelques ducats. Cet enfantillage la perdit.

— Je soulèverai cette colonne de marbre, dont le socle est creux, dit Emmanuel, vous y glisserez les rouleaux, et le diable n'irait pas les y chercher.

Au moment où Marguerite faisait son avant-dernier voyage de la travailleuse à la colonne, elle jeta un cri perçant, laissa tomber les rouleaux dont les pièces brisèrent le papier et s'éparpillèrent sur le parquet; son père était à la porte du parloir, et montrait sa tête dont l'expression d'avidité l'effraya.

— Que faites-vous donc là? dit-il en regardant tour à tour sa fille que la peur clouait sur le plancher, et M. de Solis, qui s'était brusquement dressé, mais dont l'attitude auprès de la colonne était assez significative.

Le fracas de l'or sur le parquet fut horrible et son éparpillement semblait prophétique.

— Je ne me trompais pas, dit Balthazar en s'asseyant, j'avais entendu le son de l'or.

Il n'était pas moins ému que les deux jeunes gens dont les cœurs palpitaient si bien à l'unisson, que leurs mouvemens s'entendaient comme les coups d'un balancier de pendule, au

milieu du profond silence qui régna tout à coup dans le parloir.

— Je vous remercie, monsieur de Solis, dit Marguerite à Emmanuel, en lui jetant un coup-d'œil qui signifiait : — Secondez-moi, pour sauver cette somme.

— Quoi, cet or... reprit Balthazar en lançant des regards d'une épouvantable lucidité sur sa fille et sur Emmanuel.

— Cet or est à monsieur qui a la bonté de me le prêter pour faire honneur à nos engagemens, lui répondit-elle.

M. de Solis rougit et voulut sortir.

— Monsieur, dit Balthazar en l'arrêtant par le bras, ne vous dérobez pas à mes remercîmens.

— Monsieur, vous ne me devez rien. Cet argent appartient à mademoiselle Marguerite qui me l'emprunte sur ses biens, répondit-il en regardant sa maîtresse qui le remercia par un imperceptible clignement de paupières.

— Je ne souffrirai pas cela, s'écria M. Claës.

Il prit une plume et une feuille de papier sur la table où écrivait Félicie, et se tournant vers les deux jeunes gens étonnés : — Combien y a-t-il?

La passion avait rendu Balthazar plus rusé que ne l'eût été le plus adroit gérant d'une entreprise par actions. La somme allait être à lui. Marguerite et M. de Solis hésitaient.

— Comptons, dit-il.

— Il y a six mille ducats, répondit Emmanuel.

—Soixante-dix mille francs! reprit M. Claës.

Le coup d'œil que Marguerite jeta sur son amant lui donna du courage.

— Monsieur, dit-il en tremblant, votre engagement est sans valeur. Pardonnez-moi cette expression purement technique. J'ai prêté ce matin à mademoiselle cent mille francs pour racheter des lettres de change que vous étiez hors d'état de payer, vous ne sauriez donc me donner aucune garantie. Ces cent soixante-dix mille francs sont à mademoiselle votre fille qui peut en disposer comme bon lui semble, mais je ne les lui prête que sur la promesse qu'elle m'a faite de souscrire un contrat avec lequel je puisse prendre mes sûretés sur sa part dans les terrains nus de Waignies.

Marguerite détourna la tête pour ne pas laisser voir les larmes qui lui vinrent aux yeux. Elle connaissait la pureté de cœur qui distinguait Emmanuel. Elevé par son oncle dans la

pratique la plus sévère des vertus religieuses, il avait spécialement horreur du mensonge; après avoir offert sa vie et son cœur à Marguerite, il lui faisait donc encore le sacrifice de sa conscience.

— Adieu, Monsieur, lui dit Balthazar, je vous croyais plus de confiance dans un homme qui vous voyait avec des yeux de père.

Après avoir échangé avec Marguerite un déplorable regard, Emmanuel fut reconduit par Martha qui ferma la porte de la rue. Au moment où le père et la fille furent bien seuls, Claës dit à sa fille :— Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Ne prenez pas de détours, mon père. Vous voulez cette somme, vous ne l'aurez point.

Elle se mit à ramasser les ducats. Son père l'aida silencieusement à les rassembler et à vérifier la somme qu'elle avait semée. Marguerite le laissa faire sans lui témoigner la moindre défiance. Les deux mille ducats remis en pile, Balthazar dit d'un air désespéré : — Marguerite, il me faut cet or !

—Ce serait un vol si vous le preniez, répondit-elle froidement. Écoutez, mon père? il vaut mieux nous tuer d'un seul coup, que de nous faire souffrir mille morts chaque jour ; ainsi voyez, qui de vous, qui de nous doit succomber.

— Vous aurez donc assassiné votre père! reprit-il.

— Nous aurons vengé notre mère! dit-elle en montrant la place où madame Claës était morte.

— Ma fille, si tu savais ce dont il s'agit, tu ne me dirais pas de telles paroles. Ecoute, je vais t'expliquer le problême.... Mais tu ne me comprendras pas? s'écria-t-il avec désespoir. Enfin, donne! crois une fois en ton père. Oui, je sais que j'ai fait de la peine à ta mère; que j'ai dissipé, pour employer le mot des ignorans, ma fortune et dilapidé la vôtre; que vous travaillez tous pour ce que tu nommes une folie; mais, mon ange, ma bien-aimée, mon amour, ma Marguerite, écoute-moi donc? Si je ne réussis pas, je me donne à toi, je t'obéirai comme tu devrais, toi, m'obéir; je ferai tes volontés, je te remettrai la conduite de ma fortune, je ne serai plus le tuteur de mes enfans, je me dépouillerai de toute autorité. Je le jure par ta mère, dit-il en versant des larmes.

Marguerite détourna la tête pour ne pas voir cette figure en pleurs, et M. Claës se jeta aux genoux de sa fille, en croyant qu'elle allait céder.

— Marguerite, Marguerite ! donne, donne! Que sont soixante mille francs pour éviter des remords éternels ? Vois-tu, je mourrai, ceci me tuera. Ecoute-moi ? ma parole sera sacrée. Si j'échoue, je renonce à mes travaux, je quitterai la Flandre, la France même, si tu l'exiges, et j'irai travailler comme un manœuvre afin de refaire sou à sou ma fortune et rapporter un jour à mes enfans ce que la science leur aura pris.

Marguerite voulait relever son père, mais il persistait à rester à ses genoux, et il ajouta en pleurant : — Sois une dernière fois, tendre et dévouée ? Si je ne réussis pas, je te donnerai moi-même raison dans tes duretés. Tu m'appelleras vieux fou ! tu me nommeras mauvais père ! enfin tu me diras que je suis un ignorant ! Moi, quand j'entendrai ces paroles, je te baiserai les mains. Tu pourras me battre, si tu le veux ; et quand tu me frapperas, je te bénirai comme la meilleure des filles en me souvenant que tu m'as donné ton sang !

— S'il ne s'agissait que de mon sang, je vous le rendrais, s'écria-t-elle, mais puis-je laisser égorger par la science, mon frère et ma sœur ? non ! Cessez, cessez ! dit-elle en essuyant ses

larmes et repoussant les mains caressantes de son père.

— Soixante mille francs et deux mois! dit-il en se levant avec rage. Il ne me faut plus que cela; mais ma fille, ma fille!... se met entre la gloire, entre la richesse et moi. — Sois maudite! ajouta-t-il. Tu n'es ni fille, ni femme, tu n'as pas de cœur, tu ne seras ni une mère, ni une épouse! — Laisse-moi prendre? dis, ma chère petite, mon enfant chéri, je t'adorerai!

Et il avança la main sur l'or par un mouvement d'une atroce énergie.

— Je suis sans défense contre la force, mais Dieu et Claës nous voient! dit Marguerite en montrant le portrait.

—Eh bien, essaie de vivre couverte du sang de ton père, cria Balthazar en lui jetant un regard d'horreur.

Il se leva, contempla le parloir et sortit lentement. En arrivant à la porte, il se retourna comme eût fait un mendiant et interrogea sa fille par un geste auquel Marguerite répondit en faisant un signe de tête négatif.

— Adieu, ma fille, dit-il avec douceur, tâchez de vivre heureuse!

Quand il eut disparu, Marguerite resta dans

une stupeur qui eut pour effet de l'isoler de la terre; elle n'était plus dans le parloir, elle ne sentait plus son corps, elle avait des ailes, et volait dans les espaces du monde moral où tout est immense, où la pensée rapproche et les distances et les temps, où quelque main divine relève la toile étendue sur l'avenir. Il lui sembla qu'il s'écoulait des jours entiers entre chacun des pas que faisait son père en montant l'escalier; puis elle eut un frisson d'horreur, au moment où elle l'entendit entrer dans sa chambre. Guidée par un pressentiment qui répandit dans son ame la poignante clarté d'un éclair, elle franchit les escaliers, sans lumière, sans bruit, avec la vélocité d'une flèche, et vit son père qui s'ajustait le front avec un pistolet.

— Prenez tout! lui cria-t-elle en s'élançant vers lui.

Elle tomba sur un fauteuil. Balthazar la voyant pâle, se mit à pleurer comme pleurent les vieillards; il redevint enfant, il la baisa au front, lui dit des paroles sans suite, il était prêt à sauter de joie, et semblait vouloir jouer avec elle comme un amant joue avec sa maîtresse, après en avoir obtenu le bonheur.

— Assez ! assez, mon père, dit-elle, songez à votre promesse ! Si vous ne réussissez pas, vous m'obéirez !

— Oui.

— O ma mère, dit-elle en se tournant vers la chambre de madame Claës, vous auriez tout donné, n'est-ce pas?

— Dors en paix, dit Balthazar, tu es une bonne fille !

— Dormir ! dit-elle, je n'ai plus les nuits de ma jeunesse; vous me vieillissez mon père, comme vous avez lentement flétri le cœur de ma mère.

— Pauvre enfant, je voudrais te rassurer en t'expliquant les effets de la magnifique expérience que je viens d'imaginer, et alors tu comprendrais...

— Je ne comprends que notre ruine ! dit-elle en s'en allant.

Le lendemain matin, M. de Solis amena Lucien, car c'était un jour de congé.

— Hé bien? dit-il avec tristesse en abordant Marguerite.

— J'ai cédé, répondit-elle.

— Ma chère vie, dit-il avec un mouvement de joie mélancolique, si vous aviez résisté,

je vous eusse admirée; mais faible, je vous adore!

— Pauvre cher, que nous restera-t-il?

— Laissez-moi faire! s'écria le jeune homme d'un air radieux.

LE PÈRE EXILÉ.

LE PÈRE EXILÉ.

Quelques mois s'écoulèrent dans une tranquillité parfaite. M. de Solis fit comprendre à Marguerite, que ses chétives économies ne constitueraient jamais une fortune, et lui conseilla de vivre à l'aise, en prenant, pour maintenir l'abondance au logis, l'argent qui restait sur la somme dont il avait été le dépositaire. Pendant ce temps, Marguerite fut livrée aux anxiétés qui jadis avaient agité sa mère, en semblable occurrence. Quelque incrédule qu'elle

pût être, elle en était arrivée à espérer dans le génie de son père, car, par un phénomène inexplicable, beaucoup de gens ont l'espérance sans avoir la foi. L'espérance est un désir, la foi est une certitude. Elle se disait : —« Si mon père réussit, nous serons heureux ! » Claës et Lemulquinier seuls disaient : — « Nous réussirons ! »

Malheureusement, de jour en jour, le visage de cet homme s'attristait. Quand il venait dîner, il n'osait parfois regarder sa fille et parfois il lui jetait aussi des regards de triomphe. Marguerite employa ses soirées à se faire expliquer par M. de Solis, plusieurs difficultés légales ; elle accablait son père de questions sur leurs relations de famille ; enfin elle achevait son éducation virile, et se préparait évidemment à exécuter un plan qu'elle méditait si Balthazar succombait encore une fois, dans son duel avec l'*Inconnu*.

Au commencement du mois de juillet, son père passa toute une journée assis sur le banc de son jardin, plongé dans une méditation triste ; il regarda plusieurs fois le tertre dénué de tulipes, les fenêtres de la chambre de sa femme ; il frémissait sans doute en songeant

à tout ce que sa lutte lui avait coûté, car ses mouvemens attestaient des pensées en dehors de la science. Marguerite vint s'asseoir et travailler près de lui, quelques momens avant le dîner.

— Hé bien, mon père, vous n'avez pas réussi...

— Non, mon enfant.

— Ah! dit Marguerite d'une voix douce, je ne vous adresserai pas le plus léger reproche, nous sommes également coupables. Je réclamerai seulement l'exécution de votre parole, vous êtes un Claës, elle doit être sacrée. Vos enfans vous entoureront d'amour et de respect; mais d'aujourd'hui vous m'appartenez, et me devez obéissance. Soyez sans inquiétude, mon règne sera doux, et je travaillerai même à le faire promptement finir. J'emmène Martha, je vous quitte pour un mois environ, et pour m'occuper de vous; car, dit-elle en le baisant au front, vous êtes mon enfant. Demain, Félicie conduira donc la maison. La pauvre enfant n'a que dix-sept ans, elle ne saurait pas vous résister. Soyez généreux, ne lui demandez pas un sou, car elle n'aura que ce qu'il lui faut strictement pour les dépenses de la maison. Ayez du cou-

rage, renoncez pendant deux ou trois années à vos travaux et à vos pensées. Le problême mûrira; je vous aurai amassé l'argent nécessaire pour le résoudre et vous le résoudrez. Hé bien, votre reine n'est-elle pas clémente, dites?

— Tout n'est donc pas perdu! dit le vieillard.

— Non, si vous êtes fidèle à votre parole.

— Je vous obéirai, ma fille, répondit Claës avec une émotion profonde.

Le lendemain, M. Conyncks de Cambrai vint chercher sa petite-nièce. Il était en voiture de voyage, et ne voulut rester chez son cousin que le temps nécessaire à Marguerite et à Martha pour faire leurs apprêts. M. Claës reçut son cousin avec affabilité, mais il était visiblement triste et humilié. Le vieux Conyncks devina les pensées de Balthazar, et en déjeûnant, il lui dit avec une grosse franchise: — J'ai quelques-uns de vos tableaux, cousin, car j'ai le goût des beaux tableaux, c'est une passion ruineuse; mais, nous avons tous notre folie...

— Cher oncle! dit Marguerite.

— Vous passez pour être ruiné, cousin, mais un Claës a toujours des trésors là, dit-il

en se frappant le front. Et là, n'est-ce pas? ajouta-t-il en montrant son cœur. Aussi compté-je sur vous! j'ai trouvé dans mon escarcelle quelques écus que j'ai mis à votre service.

— Ha! s'écria Balthazar, je vous rendrai des trésors.

— Les seuls trésors que nous possédions en Flandre, cousin, c'est la patience et le travail! répondit sévèrement M. Conyncks. Notre ancien a ces deux mots gravés sur le front, dit-il en lui montrant le portrait du président Van Claës.

Marguerite embrassa son père, lui dit adieu, fit ses recommandations à Josette, à Félicie, et partit en poste pour Paris. Son grand-oncle était veuf, il n'avait qu'une fille de douze ans et possédait une immense fortune. Il n'était donc pas impossible qu'il voulût se marier; aussi les habitans de Douai crurent-ils que mademoiselle Claës épousait son grand-oncle.

Le bruit de ce riche mariage ramena Pierquin le notaire chez les Claës. Il s'était fait de grands changemens dans les idées de cet excellent calculateur. Depuis deux ans, la société de la ville s'était divisée en deux camps ennemis. La noblesse avait formé un premier cercle, et la bourgeoisie un second naturellement fort hostile au

premier. Cette séparation subite qui eut lieu dans toute la France et la partagea en deux nations ennemies dont les irritations jalouses allèrent en croissant, fut une des principales raisons qui firent adopter la révolution de juillet 1830 en province. Entre ces deux sociétés dont l'une était ultra monarchique et l'autre ultra libérale, se trouvaient les fonctionnaires, admis suivant leur importance dans l'un et dans l'autre monde, et qui, au moment de la chute du pouvoir légitime, furent neutres. Au commencement de la lutte entre la noblesse et la bourgeoisie, les Cafés royalistes contractèrent une splendeur inouie, et rivalisèrent si brillamment avec les Cafés libéraux, que ces sortes de fêtes gastronomiques coûtèrent, dit-on, la vie à plusieurs personnages qui, semblables à des mortiers mal fondus, ne purent résister à ces exercices. Naturellement, les deux sociétés devinrent exclusives, s'épurèrent; et, quoique fort riche pour un homme de province, Pierquin fut exclus des cercles aristocratiques, et refoulé dans ceux de la bourgeoisie. Son amour-propre eut beaucoup à souffrir des échecs successifs qu'il reçut en se voyant insensiblement éconduit par les gens avec les-

quels il frayait naguères. Il atteignait l'âge de trente-trois ans, seule époque de la vie où les hommes qui se destinent au mariage puissent encore épouser des personnes jeunes. Or, les partis auxquels il pouvait prétendre, appartenaient à la bourgeoisie, et son ambition tendait à rester dans le haut monde où devait l'introduire une belle alliance. L'isolement dans lequel vivait M. Claës, avait rendu sa famille étrangère à ce mouvement social; et quoiqu'il appartînt à la vieille aristocratie de la province, il était vraisemblable que ses préoccupations l'empêcheraient d'obéir aux antipathies créées par ce nouveau classement de personnes. Quelque pauvre qu'elle pût être, une demoiselle Claës apportait à son mari, cette fortune de vanité que souhaitent tous les parvenus; Pierquin revint donc chez les Claës avec une secrète intention de faire les sacrifices nécessaires pour arriver à la conclusion d'un mariage qui réalisait désormais toutes ses ambitions. Il tint compagnie à Balthazar et à Félicie pendant l'absence de Marguerite, mais il reconnut tardivement un concurrent redoutable dans Emmanuel de Solis. La succession du défunt abbé passait pour être considérable, et

aux yeux d'un homme qui chiffrait naïvement toutes les choses de la vie, le jeune héritier paraissait plus puissant par son argent que par les séductions du cœur dont Pierquin ne s'inquiétait jamais. Cette fortune rendait au nom de Solis toute sa valeur. L'or et la noblesse étaient comme deux lustres qui, s'éclairant l'un par l'autre, redoublaient d'éclat. L'affection sincère que le jeune proviseur témoignait à Félicie qu'il traitait comme une sœur, excita l'émulation du notaire. Il essaya d'éclipser Emmanuel en mêlant le jargon à la mode et les expressions d'une galanterie superficielle, aux airs rêveurs, aux élégies soucieuses qui allaient si bien à sa physionomie. En se disant désenchanté de tout au monde, il tournait les yeux vers Félicie de manière à lui faire croire qu'elle seule pourrait le réconcilier avec la vie. Félicie à qui, pour la première fois, un homme adressait des complimens, écouta ce langage si doux, même quand il est mensonger; elle prit le vide pour de la profondeur; et, dans le besoin qui l'oppressait de fixer les sentimens vagues dont son cœur était plein, elle s'occupa de son cousin. Jalouse, à son insu peut-être, des attentions amoureuses qu'Emmanuel prodiguait à sa sœur, elle vou-

lait sans doute se voir, comme elle, l'objet des regards, des pensées et des soins d'un homme. Pierquin démêla facilement la préférence que Félicie lui accordait sur Emmanuel, et ce fut pour lui une raison de persister dans ses efforts, en sorte qu'il s'engagea plus qu'il ne le voulait. Emmanuel surveilla les commencemens de cette passion fausse peut-être chez le notaire, naïve chez Félicie, dont il voulait protéger l'avenir. Il s'ensuivit, entre la cousine et le cousin, quelques causeries douces, quelques mots dits à voix basse en arrière d'Emmanuel, enfin de ces petites tromperies qui donnent à un regard, à une parole une expression dont la douceur insidieuse peut causer d'innocentes erreurs. A la faveur du commerce, qu'il entretenait avec Félicie, Pierquin essaya de pénétrer le secret du voyage entrepris par Marguerite, afin de savoir s'il s'agissait de mariage et s'il devait renoncer à ses espérances; mais, malgré sa grosse finesse, ni Balthazar, ni Félicie ne purent lui donner aucune lumière, par la raison qu'ils ne savaient rien des projets de Marguerite qui, en prenant le pouvoir, semblait en avoir suivi les maximes, et taisait ses projets.

La morne tristesse de Balthazar, et son af-

faissement rendaient les soirées difficiles à passer. Quoique Emmanuel eût réussi à le faire jouer au trictrac, il y était distrait; et la plupart du temps, cet homme, si grand par son intelligence, semblait stupide. Déchu de ses espérances, humilié d'avoir dévoré trois fortunes, joueur sans argent, il pliait sous le poids de ses ruines, sous le fardeau de ses espérances moins détruites que trompées. Cet homme de génie, muselé par la nécessité, se condamnant lui-même, offrait un spectacle vraiment tragique dont l'homme le plus insensible eût été touché. Pierquin lui-même ne contemplait pas sans un sentiment de respect ce lion en cage, dont les yeux pleins de puissance refoulée étaient devenus calmes à force de tristesse, ternes à force de lumière; dont les regards demandaient une aumône que sa bouche n'osait proférer. Parfois, un éclair passait sur cette face desséchée qui se ranimait par la conception d'une nouvelle expérience; puis, si, en contemplant ce parloir, les yeux de Balthazar s'arrêtaient à la place où sa femme avait expiré, de légers pleurs roulaient comme d'ardens grains de sable dans le désert de ses prunelles que la pensée faisait immenses, et sa tête retombait sur sa poitrine. Il avait soulevé

le monde comme un Titan, et le monde revenait plus pesant sur sa poitrine. Cette gigantesque douleur, si virilement contenue, agissait sur Pierquin et M. de Solis, qui, parfois, se sentaient assez émus pour vouloir offrir à cet homme la somme nécessaire à quelque série d'expériences; tant sont communicatives les convictions du génie! Tous deux concevaient comment madame Claës et Marguerite avaient pu jeter des millions dans ce gouffre; mais la raison arrêtait promptement les élans du cœur; et leurs émotions se traduisaient par des consolations qui aigrissaient encore les peines de ce Titan foudroyé.

M. Claës ne parlait point de sa fille aînée, et ne s'inquiétait ni de son absence, ni du silence qu'elle gardait en n'écrivant ni à lui, ni à Félicie. Quand M. de Solis ou Pierquin lui en demandaient des nouvelles, il paraissait affecté désagréablement. Pressentait-il que Marguerite agissait contre lui? Se trouvait-il humilié d'avoir résigné les droits majestueux de la paternité à son enfant? En était-il venu à moins l'aimer parce qu'elle allait être le père, et lui l'enfant? Peut-être y avait-il beaucoup de ces raisons et beaucoup de ces sentimens inexprimables qui

passent comme des nuages en l'âme, dans la disgrâce muette dont il enveloppait Marguerite. Quelque grands que puissent être les grands hommes connus ou inconnus, heureux ou malheureux dans leurs tentatives, ils ont des petitesses par lesquelles ils tiennent à l'humanité. Par un double malheur, ils ne souffrent pas moins de leurs qualités que de leurs défauts; et, peut-être Balthazar avait-il à se familiariser avec les douleurs de ses vanités blessées. La vie qu'il menait, et les soirées pendant lesquelles ces quatre personnes se trouvèrent réunies en l'absence de Marguerite, étaient donc une vie et des soirées empreintes de tristesse, remplies d'appréhensions vagues, c'étaient des jours infertiles comme des landes desséchées, où néanmoins ils glanaient quelques fleurs, rares consolations. L'atmosphère leur semblait brumeuse en l'absence de la fille aînée, qui était devenue l'âme, l'espoir et la force de cette famille.

Deux mois se passèrent ainsi, pendant lesquels Balthazar attendit patiemment sa fille. Marguerite fut ramenée à Douai par son oncle qui resta au logis au lieu de retourner à Cambrai, sans doute pour y appuyer de son autorité quelque coup d'état médité par sa nièce. Ce fut

une petite fête de famille que le retour de Marguerite. Le notaire et M. de Solis avaient été invités à dîner par Félicie et par Balthazar. Quand la voiture de voyage s'arrêta devant la porte de la maison, ces quatre personnes vinrent y recevoir les voyageurs avec de grandes démonstrations de joie. Marguerite parut si heureuse de revoir les foyers paternels, que ses yeux s'emplirent de larmes quand elle traversa la cour pour arriver au parloir. En embrassant son père, ses caresses de jeune fille ne furent pas néanmoins sans arrière-pensée, elle rougissait comme une épouse coupable qui ne sait pas feindre ; mais ses regards reprirent leur pureté quand elle regarda M. de Solis, en qui elle semblait puiser la force d'achever l'entreprise qu'elle avait secrètement formée. Pendant le dîner, malgré l'allégresse qui animait les physionomies et les paroles, le père et la fille s'examinèrent avec défiance et curiosité. Balthazar ne fit à Marguerite aucune question sur son séjour à Paris, sans doute par dignité paternelle. M. de Solis imita cette réserve. Mais Pierquin, qui était habitué à connaître tous les secrets de famille, dit à Marguerite en couvrant sa curiosité sous une fausse bonhomie : — Eh

bien, chère cousine, vous avez vu Paris, les spectacles...

— Je n'ai rien vu à Paris, répondit-elle, je n'y suis pas allée pour me divertir. Les jours s'y sont tristement écoulés pour moi, j'étais trop impatiente de revoir Douai.

— Si je ne m'étais pas fâché, elle ne serait pas venue à l'Opéra, où d'ailleurs elle s'est ennuyée! dit M. Conyncks.

La soirée fut pénible, chacun était gêné, souriait mal ou s'efforçait de témoigner cette gaîté de commande sous laquelle se cachent de réelles anxiétés. Marguerite et Balthazar étaient en proie à de sourdes et cruelles appréhensions qui réagissaient sur les cœurs. Plus la soirée s'avançait, plus la contenance du père et de la fille s'altérait. Parfois Marguerite essayait de sourire, mais ses gestes, ses regards, le son de sa voix trahissaient une vive inquiétude. M. Conyncks et M. de Solis semblaient connaître la cause des secrets mouvemens qui agitaient cette noble fille, et paraissaient l'encourager par des œillades expressives. Blessé d'avoir été mis en dehors d'une résolution et de démarches accomplies pour lui, Balthazar se séparait insensiblement de

ses enfans et de ses amis, en affectant de garder le silence. Marguerite allait sans doute lui découvrir ce qu'elle avait décidé de lui. Or, pour un homme grand, pour un père, cette situation était intolérable. Parvenu à un âge où l'on ne dissimule rien au milieu de ses enfans, où l'étendue des idées donne de la force aux sentimens, il devenait donc de plus en plus grave, songeur et chagrin, en voyant s'approcher le moment de sa mort civile. Cette soirée renfermait une de ces crises de la vie intérieure qui ne peuvent s'expliquer que par des images. Les nuages et la foudre s'amoncelaient au ciel, et l'on riait dans la campagne; chacun avait chaud, sentait l'orage, levait la tête et continuait sa route. M, Conyncks le premier alla se coucher et fut conduit à sa chambre par Balthazar. Pendant son absence, Pierquin et M. de Solis s'en allèrent. Marguerite fit un adieu plein d'affection au notaire; elle ne dit rien à Emmanuel, mais elle lui pressa la main en lui jetant un regard humide. Elle renvoya Félicie, et quand M. Claës revint au parloir, il y trouva sa fille seule.

—Mon bon père, lui dit-elle d'une voix tremblante, il a fallu les circonstances graves où nous sommes, pour me faire quitter la

maison; mais, après bien des angoisses et après avoir surmonté des difficultés inouies, j'y reviens avec quelques chances de salut pour nous tous. Graces à votre nom, à l'influence de notre oncle et aux protections de M. de Solis, nous avons obtenu, pour vous, une place de receveur des finances en Bretagne; elle vaut, dit-on, dix-huit à vingt mille francs par an. Notre oncle a fait le cautionnement.

— Voici votre nomination, dit-elle, en tirant une lettre de son sac. Votre séjour ici, pendant nos années de privations et de sacrifices, serait intolérable. Notre père doit rester dans une situation au moins égale à celle où il a toujours été. Je ne vous demanderai rien sur vos revenus, vous les emploierez comme bon vous semblera. Je vous supplie seulement de songer que nous n'avons pas un sou de rente, et que nous vivrons tous avec ce que Gustave nous donnera sur ses revenus. La ville ne saura rien de cette vie claustrale. Si vous étiez chez vous, vous seriez un obstacle aux moyens que nous emploierons, ma sœur et moi, pour tâcher d'y rétablir l'aisance. Est-ce abuser de l'autorité que vous m'avez donnée, que de vous mettre dans une

position à refaire vous-même votre fortune? dans un an ou deux, si vous le voulez, vous serez receveur-général.

— Ainsi, Marguerite, dit doucement Balthazar, tu me chasses de ma maison.

— Je ne mérite pas un reproche aussi dur, répondit la fille en comprimant les mouvemens tumultueux de son cœur. Vous reviendrez parmi nous, lorsque vous pourrez habiter votre ville natale, comme il vous convient d'y paraître. D'ailleurs, mon père, n'ai-je donc point votre parole? reprit-elle froidement. Vous devez m'obéir. Mon oncle est resté pour vous emmener en Bretagne, afin que vous ne fissiez pas seul le voyage.

— Je n'irai pas! s'écria Balthazar en se levant, je n'ai besoin du secours de personne pour rétablir ma fortune, et payer ce que je dois à mes enfans.

— Ce sera mieux, reprit Marguerite sans s'émouvoir. Je vous prierai de réfléchir à notre situation respective que je vais vous expliquer en peu de mots. Si vous restez dans cette maison, vos enfans en sortiront, afin de vous en laisser le maître.

— Marguerite! cria Balthazar.

— Puis, dit-elle en continuant sans vouloir remarquer l'irritation de son père, il faut instruire le ministre de votre refus, si vous n'acceptez pas une place lucrative et honorable que malgré nos démarches et nos protections, nous n'aurions pas eue, sans quelques billets de mille francs adroitement mis par mon oncle dans le carton à chapeau d'une dame.

— Me quitter!

— Ou vous nous quitterez ou nous vous fuirons, dit-elle. Si j'étais votre seule enfant, j'imiterais ma mère, sans murmurer contre le sort que vous me feriez. Mais ma sœur et mes frères ne périront pas de faim ou de désespoir auprès de vous : je l'ai promis à celle qui mourut là... dit-elle en montrant la place du lit de sa mère. Nous vous avons caché nos douleurs, nous avons souffert en silence, aujourd'hui nos forces se sont usées. Nous ne sommes pas au bord d'un abîme, nous sommes au fond, mon père! Pour nous en tirer, il ne nous faut pas seulement du courage, il faut encore que nos efforts ne soient pas incessamment déjoués par les caprices d'une passion...

— Mes chers enfans! s'écria Balthazar en sai-

sissant la main de Marguerite, je vous aiderai, je travaillerai, je...

— En voici les moyens, répondit-elle en lui tendant la lettre ministérielle.

— Mais, mon ange, le moyen que tu m'offres pour refaire ma fortune est trop lent! tu me fais perdre le fruit de dix années de travaux, et les sommes énormes que représente mon laboratoire. Là, dit-il en indiquant le grenier, sont toutes nos ressources.

Marguerite se leva, marcha vers la porte, en disant : — Mon père, vous choisirez!

— Ha! ma fille, vous êtes bien dure, répondit-il en s'asseyant dans un fauteuil et la laissant partir.

Le lendemain matin, Marguerite apprit par Lemulquinier que M. Claës était sorti. Cette simple annonce la fit pâlir et sa contenance fut si cruellement significative, que le vieux valet lui dit : — Soyez tranquille, mademoiselle, monsieur a dit qu'il serait revenu à onze heures pour déjeuner. Il ne s'est pas couché. A deux heures du matin, il était encore debout dans le parloir, à regarder par les fenêtres, les toits du laboratoire. J'attendais dans la cuisine, je le voyais, il pleurait, il a du chagrin. Voici ce

fameux mois de juillet pendant lequel le soleil est capable de nous enrichir tous, et si vous vouliez...

— Assez! dit Marguerite en devinant toutes les pensées qui avaient dû assaillir son père.

Il s'était en effet accompli chez Balthazar, ce phénomène qui s'empare de toutes les personnes sédentaires. Sa vie dépendait pour ainsi dire des lieux avec lesquels il s'était identifié. Sa pensée mariée à son laboratoire et à sa maison, les lui rendait indispensables, comme l'est la Bourse au joueur pour qui les jours fériés sont des jours perdus. Là, étaient ses espérances; là, le seul atmosphère où ses poumons pouvaient puiser l'air vital. Cette alliance des lieux et des choses entre les hommes, si puissante chez les natures faibles, devient presque tyrannique chez les gens de science et d'étude. Quitter sa maison, c'était pour Balthazar, renoncer à la science, à son problême; c'était mourir.

Marguerite fut en proie à une extrême agitation jusqu'au moment du déjeûner. La scène qui avait porté Balthazar à vouloir se tuer, lui était revenue à la mémoire, et elle craignait de voir se dénouer tragiquement la situation dé-

sespérée où se trouvait son père. Elle allait et venait dans le parloir, en tressaillant chaque fois que la sonnette de la porte retentissait. Enfin Balthazar revint; et, pendant qu'il traversa la cour, Marguerite qui étudia sa figure avec inquiétude, n'y vit que l'expression d'une douleur orageuse. Quand il entra dans le parloir, elle s'avança vers lui pour lui souhaiter le bonjour; il la saisit affectueusement par la taille, l'appuya sur son cœur, la baisa au front et lui dit à l'oreille : — J'ai été prendre mon passe-port!

Le son de la voix, le regard résigné, le mouvement de son père, tout écrasa le cœur de la pauvre fille qui détourna la tête pour ne point laisser voir ses larmes; mais ne pouvant les réprimer, elle alla dans le jardin, et revint après y avoir pleuré à son aise. Pendant le déjeûner, Balthazar se montra gai comme un homme qui avait pris son parti.

— Nous allons donc partir pour la Bretagne, mon oncle, dit-il à M. Conyncks. J'ai toujours eu le désir de voir ce pays-là.

— On y vit à bon marché, répondit le vieil oncle.

— Mon père nous quitte? s'écria Félicie.

M. de Solis entra, il amenait Lucien.

— Vous nous le laisserez aujourd'hui, dit Balthazar en mettant son fils près de lui, je pars demain, et je veux lui dire adieu.

Emmanuel regarda Marguerite qui baissa la tête. Ce fut une journée morne, pendant laquelle chacun fut triste, et réprima des pensées ou des pleurs. Ce n'était pas une absence, c'était un exil. Puis tous sentaient instinctivement ce qu'il y avait d'humiliant pour un père, à déclarer ainsi publiquement ses désastres en acceptant une place et en quittant sa famille à l'âge de Balthazar. Lui seul fut aussi grand que Marguerite était ferme, et parut accepter noblement cette pénitence des fautes que l'emportement du génie lui avait fait commettre. Quand la soirée fut passée et que le père et la fille furent seuls, Balthazar qui, pendant toute la journée, s'était montré tendre et affectueux, comme il l'était durant les beaux jours de sa vie patriarcale, tendit la main à Marguerite et lui dit avec une sorte de tendresse mêlée de désespoir : — Es-tu contente de ton père ?

— Vous êtes digne de celui-là, répondit Marguerite en montrant le portrait de Van-Claës.

Le lendemain matin, Balthazar suivi de Lemulquinier monta dans son laboratoire comme pour faire ses adieux aux espérances qu'il avait caressées et que ses opérations commencées lui représentaient vivantes. Le maître et le valet se jetèrent un regard plein de mélancolie en entrant dans le grenier qu'ils allaient quitter peut-être pour toujours. Balthazar contempla ces machines sur lesquelles sa pensée avait si long-temps plané, car chacune était liée au souvenir d'une recherche, ou d'une expérience. Il ordonna d'un air triste à Lemulquinier de faire évaporer des gaz ou des acides dangereux, de séparer des substances qui auraient pu produire des explosions; et, tout en prenant ces soins, il proférait des regrets amers, comme en exprime un condamné à mort, avant d'aller à l'échafaud.

— Voici pourtant, dit-il en s'arrêtant devant une capsule dans laquelle plongeaient les deux fils d'une pile de Volta, une expérience dont je devrais attendre le résultat. Si elle réussissait, affreuse pensée! mes enfans ne chasseraient pas de sa maison un père qui jetterait des diamans à leurs pieds. — Voilà une combinaison de carbone et de soufre, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, dans laquelle le carbone

joue le rôle de corps électro-positif; la cristallisation doit commencer au pôle négatif; et, dans le cas de décomposition, le carbone s'y porterait cristallisé....

— Ha! çà se ferait comme ça! dit Lemulquinier en contemplant son maître avec admiration.

— Or, reprit Balthazar après une pause, la combinaison est soumise à l'influence de cette pile qui est assez faible pour agir...

— Si monsieur veut, je vais en augmenter l'effet...

— Non, non, il faut la laisser telle qu'elle est. Le repos est une condition essentielle à la cristallisation...

— Parbleu, faut qu'elle prenne son temps cette cristallisation! s'écria le valet de chambre.

— Si la température baisse, le sulfure de carbone se cristallisera, dit Balthazar en continuant d'exprimer par lambeaux les pensées indistinctes d'une méditation complète dans son entendement; mais si l'action de la pile opère dans certaines conditions que j'ignore... Il faudrait surveiller cela... il est possible... Mais à quoi pensé-je? il ne s'agit plus de chimie, il faut aller gérer une recette en Bretagne!

M. Claës sortit précipitamment, et descendit pour faire un dernier déjeûner de famille auquel assistèrent Pierquin et M. de Solis. Puis Balthazar, pressé d'en finir avec son agonie scientifique, dit adieu à ses enfans et monta en voiture avec son oncle. Toute la famille l'accompagna sur le seuil de la porte. Là, quand Marguerite eut embrassé son père par une étreinte désespérée, à laquelle il répondit en lui disant à l'oreille : — Tu es une bonne fille, et je ne t'en voudrai jamais! elle franchit la cour, se sauva dans le parloir, s'agenouilla à la place où sa mère était morte, et fit une ardente prière à Dieu pour lui demander la force d'accomplir les rudes travaux de sa nouvelle vie. Elle était déjà fortifiée par une voix intérieure qui lui avait jeté dans le cœur les applaudissemens des anges et les remercîmens de sa mère, quand sa sœur, son frère, Emmanuel et Pierquin rentrèrent après avoir regardé la calèche jusqu'à ce qu'ils ne la vissent plus.

— Maintenant, mademoiselle, qu'allez-vous faire? lui dit Pierquin.

— Sauver la maison! répondit-elle avec simplicité. Nous possédons près de treize cents arpens à Waignies. Mon intention est de les

faire défricher, les partager en trois fermes, construire les bâtimens nécessaires à leur exploitation, les louer; et je crois qu'en quelques années, avec beaucoup d'économie et de patience, chacun de nous, dit-elle en montrant sa sœur et son frère, aura une ferme de quatre cents et quelques arpens qui pourra valoir, un jour, près de quinze mille francs de rente. Mon frère Gustave gardera pour sa part cette maison et ce qu'il possède sur le Grand-Livre. Puis nous rendrons un jour à notre père sa fortune dégagée de toute obligation en consacrant nos revenus à l'acquittement de ses dettes.

— Mais, chère cousine, dit le notaire stupéfait de cette entente des affaires et de la froide raison de Marguerite, il vous faut plus de deux cent mille francs pour défricher vos terrains, bâtir vos fermes, et acheter des bestiaux? Où prendrez-vous cette somme?

—Là commencent mes embarras, dit-elle, en regardant alternativement le notaire et M. de Solis. Je n'ose les demander à mon oncle qui a déjà fait le cautionnement de mon père?

— Vous avez des amis! s'écria Pierquin, en voyant tout à coup que les demoiselles Claës

seraient encore des filles de plus de quatre cent mille francs.

Emmanuel de Solis regarda Marguerite avec attendrissement ; mais, malheureusement pour lui, Pierquin resta notaire au milieu de son enthousiasme et reprit ainsi : —Moi, je vous les offre ces deux cent mille francs !

Emmanuel et Marguerite se consultèrent par un regard qui fut un trait de lumière pour Pierquin. Félicie rougit excessivement, tant elle était heureuse de trouver son cousin aussi généreux qu'elle le souhaitait. Elle regarda sa sœur qui, tout à coup, devina que pendant l'absence qu'elle avait faite, la pauvre fille s'était laissé prendre à quelques bannales galanteries de Pierquin.

— Vous ne me payerez que six pour cent d'intérêt, dit-il. Vous me rembourserez quand vous voudrez, et vous me donnerez une hypothèque sur vos terrains. Mais soyez tranquille, vous n'aurez que les déboursés à payer pour tous vos contrats, je vous trouverai de bons fermiers, et ferai vos affaires gratuitement afin de vous aider en bon parent.

Emmanuel fit un signe à Marguerite pour l'engager à refuser ; mais elle était trop occupée

à étudier les changemens qui nuançaient la physionomie de sa sœur pour s'en apercevoir. Après une pause, elle regarda le notaire d'un air ironique et lui dit d'elle-même, à la grande joie de M. de Solis : — Vous êtes un bien bon parent, je n'attendais pas moins de vous ; mais l'intérêt à six pour cent retarderait trop notre libération, j'attendrai la majorité de mon frère et nous vendrons ses rentes.

Pierquin se mordit les lèvres, et Emmanuel se mit à sourire doucement.

— Félicie, ma chère enfant, reconduis Lucien au collège, Martha t'accompagnera, dit Marguerite en montrant son frère. — Lucien, mon ange, sois bien sage, ne déchire pas tes habits, nous ne sommes pas assez riches pour te les renouveler aussi souvent que nous le faisions ! Allons vas, étudie bien.

Félicie sortit avec son frère.

— Mon cousin, dit Marguerite à Pierquin, et vous, monsieur, dit-elle à M. de Solis, vous êtes sans doute venus voir mon père pendant mon absence, je vous remercie de ces preuves d'amitié. Vous ne ferez sans doute pas moins pour deux pauvres filles qui vont avoir besoin de conseils. Entendons-nous à ce sujet ! Quand

je serai en ville, je vous recevrai toujours avec le plus grand plaisir; mais quand Félicie sera seule ici avec Josette et Martha, je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle ne doit voir personne; fût-ce un vieil ami, et le plus dévoué de nos parents. Dans les circonstances où nous nous trouvons, notre conduite doit être d'une irréprochable sévérité. Nous voici donc pour long-temps vouées au travail et à la solitude.

Le silence régna pendant quelques instans. Emmanuel abîmé dans la contemplation de la tête de Marguerite semblait muet, et Pierquin ne savait que dire. Il prit congé de sa cousine, en éprouvant un mouvement de rage contre lui-même; car il avait deviné tout à coup que Marguerite aimait Emmanuel, et qu'il venait de se conduire en vrai sot.

— Ha çà, Pierquin, mon ami, se dit-il en s'apostrophant lui-même dans la rue, un homme qui te dirait que tu es un grand animal, aurait raison. Suis-je bête? J'ai douze mille livres de rente, en dehors de ma charge, sans compter la succession de mon oncle Des Racquets, dont je suis le seul héritier, et qui me doublera ma fortune un jour ou l'autre (enfin, je ne lui souhaite pas de mourir, il est économe!)

Et, j'ai l'infamie de demander des intérêts à mademoiselle Claës! Je suis sûr, qu'à eux deux, ils se moquent maintenant de moi. Je ne dois plus penser à Marguerite! Non. Après tout, Félicie est une douce et bonne petite créature qui me convient mieux. Marguerite a un caractère de fer, elle voudrait me dominer, et elle me dominerait! Allons, montrons-nous généreux, ne soyons pas tant notaire! je ne peux donc pas secouer ce harnais-là? Sac à papier, je vais me mettre à aimer Félicie, et je ne bouge pas de ce sentiment là! Fourche! elle aura une ferme de quatre cent trente arpens, qui, dans un temps donné, vaudra entre douze et quatorze mille livres de rente, car les terrains de Waignies sont bons. Que mon oncle Des Racquets meure, pauvre bonhomme! je vends mon étude et je suis un homme de qua-rante-mil-le-li-vres-de-ren-te. Ma femme est une Claës, je suis allié à des maisons considérables!... Diantre, nous verrons si les Courtde-ville, les Magalhens, les Savaron de Savarus, refuseront de venir chez un Pierquin-Claës-Molina-Nourho. Je serai maire de Douai, j'aurai la croix, je puis être député, j'arrive à tout. Hà çà! Pierquin, mon garçon, tiens toi-

là? Ne faisons plus de sottises! d'autant que, ma parole d'honneur, Félicie... mademoiselle Félicie Claës, elle t'aime.

Quand les deux amans furent seuls, Emmanuel tendit sa main à Marguerite qui lui donna la sienne; ils se levèrent par un mouvement unanime en se dirigeant vers leur banc dans le jardin; mais au milieu du parloir, l'amant ne put résister à sa joie, et d'une voix que l'émotion rendit tremblante, il dit à Marguerite: — J'ai trois cent mille francs à vous!...

— Comment, s'écria-t-elle, ma pauvre mère vous aurait encore confié?... Non. Quoi?

— Oh! ma Marguerite, ce qui est à moi, n'est-il pas à vous?

— Cher Emmanuel! dit-elle en lui pressant la main.

Puis, au lieu d'aller au jardin, elle se jeta dans la bergère.

— N'est-ce pas à moi de vous remercier, dit-il avec sa voix d'amour, puisque vous acceptez.

— Ce moment, dit-elle, mon cher bien-aimé, efface bien des douleurs, et rapproche un heureux avenir! Oui, j'accepte ta fortune, reprit-elle en laissant errer sur ses lèvres un sourire d'ange; je sais le moyen de la faire mienne.

Elle regarda le portrait de Van-Claës comme pour avoir un témoin. Le jeune homme qui suivait les regards de Marguerite ne lui vit pas tirer de son doigt une bague de jeune fille, et il ne s'aperçut de ce geste qu'au moment où il entendit ces paroles.

— Au milieu de nos profondes misères, il se trouve un bonheur. Mon père me laisse, par insouciance, la libre disposition de moi-même, dit-elle en lui tendant la bague. Prends, Emmanuel? Ma mère te chérissait, elle t'aurait choisi!

Les larmes lui vinrent aux yeux, il pâlit, tomba sur ses genoux, et dit à Marguerite, en lui donnant un anneau qu'il portait toujours : — Voici l'alliance de ma mère!

— Ma Marguerite, n'aurai-je donc d'autre gage que ceci! dit-il en baisant la bague.

Elle se baissa pour apporter son front aux lèvres d'Emmanuel.

— Hélas, mon pauvre aimé, ne faisons-nous pas là quelque chose de mal, dit-elle toute émue, car nous attendrons long-temps.

— Mon oncle disait que l'adoration était le pain de la patience, en parlant du chrétien qui aime Dieu. Je puis t'aimer ainsi, car je

t'ai, depuis long-temps, confondue avec le Seigneur de toutes choses; je suis à lui, comme je suis à toi.

Ils restèrent pendant quelques momens en proie à la plus douce exaltation. Ce fut la sincère et calme effusion d'un sentiment qui, semblable à une source trop pleine, débordait par de petites vagues incessantes. Les événemens qui les séparaient pour un temps, étaient un sujet de mélancolie qui rendit leur bonheur plus vif, en lui donnant quelque chose d'aigu comme la douleur. Félicie revint trop tôt pour eux. Emmanuel, éclairé par le tact délicieux qui fait tout deviner en amour, laissa les deux sœurs seules, après avoir échangé avec Marguerite un regard où elle put voir tout ce que lui coûtait cette discrétion, car il y exprima combien il était avide de ce bonheur désiré si long-temps, et qui venait d'être consacré par les fiançailles du cœur.

— Viens ici, petite sœur, dit Marguerite en prenant Félicie par le cou.

Puis, la ramenant dans le jardin, elles allèrent s'asseoir sur le banc auquel chaque génération avait confié ses paroles d'amour, ses soupirs de douleur, ses méditations, et ses projets. Malgré

le ton joyeux et l'aimable finesse du sourire de sa sœur, Félicie éprouvait une émotion qui ressemblait à un mouvement de peur. Marguerite lui prit la main et la sentit trembler.

— Mademoiselle Félicie, dit l'aînée en s'approchant de l'oreille de sa sœur, je lis dans votre ame. Pierquin est venu souvent pendant mon absence, il est venu tous les soirs, il vous a dit de douces paroles, et vous les avez écoutées.

Félicie rougit.

— Ne t'en défends pas, mon ange, reprit Marguerite, il est si naturel d'aimer! Peut-être ta chère ame changera-t-elle un peu la nature du cousin : il est égoïste, intéressé, mais c'est un honnête homme; et sans doute ses défauts serviront à ton bonheur. Il t'aimera comme la plus jolie de ses propriétés, tu feras partie de *ses affaires*. Pardonne-moi ce mot, chère amie? tu le corrigeras des mauvaises habitudes qu'il a prises de ne voir partout que des intérêts, en lui apprenant ce que sont les *affaires de cœur*.

Félicie ne put qu'embrasser sa sœur.

— D'ailleurs, reprit Marguerite, il a de la fortune; sa famille est de la plus haute et de la plus ancienne bourgeoisie. Mais serait-ce

donc moi qui m'opposerais à ton bonheur si tu veux le trouver dans une condition médiocre ?....

Félicie laissa échapper ces mots : — Chère sœur !

— Oh oui, tu peux te confier à moi, s'écria Marguerite. Quoi de plus naturel que de nous dire nos secrets.

Ce mot plein d'ame détermina l'une de ces causeries délicieuses où les jeunes filles se disent tout. Puis, quand Marguerite, que l'amour avait fait experte, eut reconnu l'état du cœur de Félicie, elle finit en lui disant : — Hé bien, ma chère enfant, assurons-nous que le cousin t'aime véritablement ; et... alors...

—Laisse-moi faire, répondit Félicie en riant, j'ai mes modèles.

— Folle ! dit Marguerite en la baisant au front.

Quoique Pierquin appartînt à cette classe d'hommes qui dans le mariage voient des obligations, l'exécution des lois sociales, et un mode pour la transmission des propriétés ; qu'il lui fût indifférent d'épouser ou Félicie ou Marguerite, si l'une ou l'autre avaient le même nom et la même dot ; il s'aperçut néanmoins,

que toutes deux étaient, suivant une de ses expressions, des *filles romanesques et sentimentales*, deux adjectifs dont les gens sans cœur se servent pour se moquer des dons que la nature sème d'une main parcimonieuse à travers les sillons de l'humanité. Le notaire se dit sans doute qu'il fallait hurler avec les loups. Le lendemain, il vint voir Marguerite et l'emmena mystérieusement dans le petit jardin, pour commencer à parler sentiment, puisque c'était une des clauses du contrat primitif qui devait précéder le contrat notarié.

— Chère cousine, lui dit-il, nous n'avons pas toujours été du même avis sur les moyens à prendre pour arriver à la conclusion heureuse de vos affaires; mais vous devez reconnaître aujourd'hui que j'ai toujours été guidé par un grand désir de vous être utile. Hé bien, hier j'ai gâté mes offres par une fatale habitude que nous donne *l'esprit notaire*, comprenez-vous? Mon cœur n'était pas complice de ma sottise. Je vous ai bien aimée; mais nous avons une certaine perspicacité, nous autres, et je me suis aperçu que je ne vous plaisais pas; c'était ma faute! Un autre a été plus adroit. Hé bien, je viens vous avouer tout *bonifacement* que j'é-

prouve un amour réel pour votre sœur Félicie. Traitez-moi donc comme un frère? puisez dans ma bourse, prenez à même! Allez, plus vous prendrez, plus vous me prouverez d'amitié. Je suis tout à vous, *sans intérêt*, entendez-vous? ni à douze, ni à un pour cent. Que je sois trouvé digne de Félicie, et je suis content. Pardonnez-moi mes défauts, ils ne viennent que de la pratique des affaires, le cœur est bon, et je me jetterais dans la Scarpe, plutôt que de ne pas rendre ma femme heureuse.

— Voilà qui est bien, cousin! dit Marguerite, mais ma sœur dépend d'elle et de notre père...

— Je sais cela, ma chère cousine, dit le notaire, mais vous êtes la mère de toute la famille, et je n'ai rien plus *à cœur* que de vous rendre juge du *mien*.

Cette façon de parler peint assez bien l'esprit de l'honnête Pierquin. Plus tard, il devint célèbre par sa réponse au commandant du camp de Saint-Omer, qui l'avait prié d'assister à une fête militaire et qui fut ainsi conçue: *Monsieur Pierquin-Claës de Molina-Nourho, maire de la ville de Douai, chevalier de la Légion-d'honneur, aura* celui *de se rendre, etc.*

Marguerite accepta l'assistance du notaire, mais seulement dans tout ce qui pouvait concerner sa profession, afin de ne compromettre en rien ni sa dignité de femme, ni l'avenir de sa sœur, ni les déterminations de son père.

Ce jour même elle confia sa sœur à la garde de Josette et de Martha, qui se vouèrent corps et ame à leur jeune maîtresse, dont elles secondèrent les plans d'économie; puis, Marguerite partit aussitôt pour Waignies où elle commença ses opérations qui furent savamment dirigées par Pierquin; car le dévouement s'étant chiffré dans l'esprit du notaire, comme une excellente spéculation; ses soins, ses peines, furent en quelque sorte une mise de fonds qu'il ne voulut point épargner. D'abord, il tenta d'éviter à Marguerite la peine de défricher et de labourer les terres destinées à ses fermes. Il trouva trois jeunes fils de fermiers riches qui désiraient s'établir, les séduisit par la perspective que leur offrait la richesse de ces terrains, et réussit à leur faire prendre à bail les trois fermes qui allaient se construire. Moyennant l'abandon du prix de la ferme pendant un an, ils s'engagèrent à en donner dix mille francs de loyer dès la seconde année, douze mille à la

troisième, et quinze mille pendant le reste du bail; à creuser les fossés, faire les plantations et acheter les bestiaux. Pendant que les fermes se bâtirent, les fermiers vinrent défricher leurs terres. Ainsi, vingt mois après le départ de Balthazar, Marguerite avait déjà presque rétabli la fortune de son frère et de sa sœur. Deux cent mille francs suffirent à payer toutes les constructions. Ni les secours, ni les conseils ne manquèrent à cette courageuse fille dont la conduite excitait l'admiration de la ville. Marguerite surveilla ses bâtisses, l'exécution de ses marchés et de ses baux, avec ce bon sens, cette activité, cette constance que savent déployer les femmes quand elles sont animées par un grand sentiment. Dès la troisième année, elle put consacrer quarante-cinq mille francs de revenu que donnèrent les fermes, puis, les rentes de son frère et le produit des biens paternels, à l'acquittement des capitaux hypothéqués, et à la réparation des dommages que la passion de Balthazar avait faits dans sa maison. L'amortissement alla donc dans une grande progression par la décroissance des intérêts. Emmanuel de Solis offrit d'ailleurs à Marguerite les cent mille francs qui lui res-

taient sur la succession de son oncle et qu'elle n'avait pas employés, en y joignant une vingtaine de mille francs de ses économies, en sorte que dès la première année de sa gestion, elle put acquitter une assez forte somme de dettes. Cette vie de courage, de privations et de dévoûment ne se démentit point durant cinq années; mais tout fut d'ailleurs succès et réussite, sous l'administration et l'influence de Marguerite. Devenu ingénieur des ponts-et-chaussées, Gabriel, qui fut aidé par son grand-oncle Conyncks, fit une rapide fortune dans l'entreprise d'un canal qu'il construisit, et sut plaire à sa cousine mademoiselle Conyncks, que son père adorait et qui était l'une des plus riches héritières des deux Flandres.

En 1823, les biens de M. Claës se trouvèrent libres, et la maison de la rue de Paris avait presque réparé ses pertes de mobilier. M. Pierquin demanda positivement la main de Félicie à Balthazar, de même que M. de Solis sollicita celle de Marguerite. Au commencement du mois de janvier 1824, Marguerite et M. Conyncks partirent pour aller chercher le père exilé dont chacun désirait vivement le retour, et qui donna sa démission afin de rester

au milieu de sa famille dont il devait sanctionner le bonheur.

En l'absence de Marguerite, qui souvent avait exprimé le regret de ne pouvoir remplir les cadres vides de la galerie et des appartemens de réception, pour le jour où son père reprendrait sa maison, M. Pierquin et M. de Solis complottèrent avec Félicie, de préparer à Marguerite une surprise, qui ferait participer en quelque sorte la sœur cadette à la restauration de la maison Claës. Tous deux avaient acheté à Félicie plusieurs beaux tableaux qu'ils lui offrirent pour décorer la galerie. M. Conyncks avait eu la même idée. Voulant témoigner à Marguerite la satisfaction que lui causait sa noble conduite et son dévouement à remplir le mandat que lui avait légué sa mère, il avait pris des mesures pour qu'on apportât une cinquantaine de ses plus belles toiles et quelques-unes de celles que Balthazar avait jadis vendues, en sorte que la galerie Claës fut presque entièrement remeublée.

Marguerite était déjà venue plusieurs fois voir son père, accompagnée de sa sœur, ou de Lucien; chaque fois, elle l'avait trouvé progressivement plus changé; mais depuis sa der-

nière visite, la vieillesse s'était manifestée chez Balthazar par d'effrayans symptômes à la gravité desquels contribuait sans doute la parcimonie avec laquelle il vivait; afin de pouvoir employer la plus grande partie de ses appointemens à faire des expériences qui trompaient toujours son espoir. Quoiqu'il ne fût âgé que de soixante-cinq ans, il avait l'apparence d'un octogénaire. Ses yeux s'étaient profondément enfoncés dans leurs orbites; ses sourcils avaient blanchi; quelques cheveux lui garnissaient à peine la nuque; il laissait croître sa barbe qu'il coupait avec des ciseaux quand elle le gênait; il était courbé comme un vieux vigneron; puis le désordre de ses vêtemens avait repris un caractère de misère que la décrépitude rendait hideux. Quoiqu'une pensée forte animât ce grand visage dont les traits ne se voyaient plus sous les rides; la fixité du regard, un air désespéré, une constante inquiétude y gravaient les diagnostics de la démence, ou plutôt de toutes les démences ensemble. Tantôt il y apparaissait un espoir qui donnait à Balthazar l'expression du monomane; tantôt, l'impatience de ne pas deviner un secret qui se présentait à lui comme un feu

follet y mettait les symptômes de la fureur; puis tout à coup un rire éclatant trahissait la folie; enfin, la plupart du temps l'abattement le plus complet résumait toutes les nuances de sa passion par la froide mélancolie de l'idiot. Quelque fugaces et imperceptibles que fussent ces expressions pour des étrangers, elles étaient malheureusement trop sensibles pour ceux qui connaissaient un Claës sublime de bonté, grand par le cœur, beau de visage et dont il n'existait plus que de rares vestiges.

Vieilli, lassé, comme son maître, par de constans travaux, Lemulquinier n'avait pas eu à subir, comme lui, les fatigues de la pensée; aussi sa physionomie offrait-elle un singulier mélange d'inquiétude et d'admiration pour son maître, auquel il était facile de se méprendre. En effet, quoiqu'il en écoutât la moindre parole avec respect, qu'il en suivît les moindres mouvemens avec une sorte de tendresse, il en avait soin comme une mère a soin d'un enfant; et souvent il pouvait avoir l'air de le protéger, parce qu'il le protégeait véritablement dans les vulgaires nécessités de la vie auxquelles Balthazar ne pensait jamais. Ces deux vieillards enveloppés par une idée, confians dans la réalité de leur espoir, agités par le même souffle, l'un

représentant l'enveloppe et l'autre l'ame de leur existence commune, formaient un spectacle à la fois horrible et attendrissant.

Lorsque Marguerite et M. Conyncks arrivèrent, ils trouvèrent M. Claës établi dans une auberge, car son successeur ne s'était pas fait attendre et avait déjà pris possession de la place. A travers les préoccupations de la science, il s'était ému dans son cœur, un désir de revoir sa patrie, sa maison, sa famille; puis, la lettre de sa fille lui ayant annoncé des événemens heureux, il songeait à couronner sa carrière par une série d'expériences qui devait le mener enfin à la découverte de son problême; et il attendait donc Marguerite avec une excessive impatience.

La fille se jeta dans les bras de son père en pleurant de joie; cette fois, elle venait chercher la récompense d'une vie douloureuse, et le pardon de sa gloire domestique; car elle se sentait criminelle à la manière des grands hommes qui violent les libertés pour sauver la patrie. Mais en contemplant son père, elle frémit en reconnaissant les changemens qui, depuis sa dernière visite, s'étaient opérés en lui. M. Conyncks partagea le secret effroi de sa nièce, et insista pour emmener au plus tôt son cousin à

Douai dont l'influence pouvait le rendre à la raison, à la santé, en le rendant à la vie heureuse du foyer domestique. Après les premières effusions de cœur qui furent plus vives de la part de Balthazar que Marguerite ne le croyait, il eut pour elle des attentions singulières. Il témoigna le regret de la recevoir dans une mauvaise chambre d'auberge; il s'informa de ses goûts; lui demanda ce qu'elle voulait pour ses repas, avec les soins empressés d'un amant; il eut enfin, les manières d'un coupable qui veut s'assurer de son juge. Marguerite connaissait si bien son père qu'elle devina le motif de cette tendresse, en supposant qu'il pouvait avoir en ville quelques dettes, dont il voulait s'acquitter avant son départ. Elle observa pendant quelque temps son père, et vit alors le cœur humain à nu. Balthazar s'était rapetissé; le sentiment de son abaissement, l'isolement dans lequel le mettait la science, l'avaient rendu timide et enfant dans toutes les questions étrangères à ses occupations favorites. Puis, sa fille aînée lui imposait. Le souvenir de son dévoûment passé, de la force qu'elle avait déployée, la conscience du pouvoir qu'il lui avait laissé prendre, la fortune dont elle disposait et les sentimens indéfinissables qui s'étaient emparés de lui,

depuis le jour où il avait abdiqué sa paternité déjà compromise, la lui avaient sans doute grandie de jour en jour. M. Conyncks semblait n'être rien à ses yeux; il ne voyait que sa fille et ne pensait qu'à elle, en paraissant la redouter comme certains maris faibles redoutent la femme supérieure qui les a subjugués. Lorsqu'il levait les yeux sur elle, Marguerite y surprenait avec douleur une expression de crainte, semblable à celle d'un enfant qui se sent fautif. Elle ne savait comment concilier la majestueuse et terrible expression de ce crâne dévasté par la science et par les travaux, avec le sourire puéril, avec la servilité naïve qui se peignaient sur les lèvres et dans la physionomie de Balthazar. Elle fut blessée du contraste que présentaient cette grandeur et cette petitesse, et se promit d'employer son influence à faire reconquérir à son père toute sa dignité, pour le jour solennel où il allait reparaître au sein de sa famille. D'abord, elle saisit un moment où ils se trouvèrent seuls pour lui dire à l'oreille : — Devez-vous quelque chose ici ?

Balthazar rougit et lui répondit d'un air embarrassé : — Je ne sais pas !... Mais Lemulqui-

nier te le dira, car il est plus au fait de mes affaires que je ne le suis moi-même.

Marguerite sonna le valet de chambre, et quand il vint, elle étudia presque involontairement la physionomie des deux vieillards.

— Monsieur désire quelque chose? demanda Lemulquinier.

Marguerite qui était tout orgueil et pleine de noblesse, eut un serrement de cœur en s'apercevant au ton et au maintien du valet, qu'il s'était établi quelque familiarité mauvaise entre son père et lui.

— Mon père ne peut donc pas faire sans vous le compte de ce qu'il doit ici, dit Marguerite.

— Monsieur, reprit Lemulquinier, doit...

A ces mots, Balthazar fit à son valet de chambre un signe d'intelligence que Marguerite surprit et dont elle fut humiliée.

— Dites-moi tout ce que doit mon père! s'écria-t-elle.

— Ici, monsieur doit un millier d'écus à un apothicaire qui tient l'épicerie en gros, et qui nous a fourni des potasses caustiques, du plomb, du zinc, et des réactifs.

— Est-ce tout? dit Marguerite.

Balthazar réitéra un signe affirmatif à Lemul-

quinier qui, fasciné par son maître, répondit :

— Oui, mademoiselle.

— Hé bien, reprit-elle, je vais vous les remettre.

Balthazar embrassa joyeusement sa fille en lui disant : — Tu es un ange pour moi, mon enfant. Et il respira plus à l'aise, en la regardant d'un œil moins triste. Mais, malgré cette joie, Marguerite aperçut facilement sur son visage les signes d'une profonde inquiétude, et jugea que ces mille écus constituaient seulement les dettes criardes du laboratoire.

— Soyez franc, mon père, dit-elle en se laissant asseoir sur ses genoux par lui, vous devez encore quelque chose? Avouez-moi tout, revenez dans votre maison sans conserver un principe de crainte au milieu de la joie générale.

— Ma chère Marguerite, dit-il en lui prenant les mains et les lui baisant, avec une grace qui semblait être un souvenir de sa jeunesse, tu me gronderas...

— Non, dit-elle.

— Vrai! répondit-il en laissant échapper un geste de joie enfantine, je puis donc tout te dire, tu paîeras...

— Oui, dit-elle en réprimant des larmes qui lui venaient aux yeux.

— Hé bien, je dois..... Oh! je n'ose pas....

— Mais dites donc, mon père!

— C'est considérable, reprit-il.

Elle joignit les mains par un mouvement de désespoir.

— Je dois... trente mille francs à MM. Protez et Chiffreville.

— Trente mille francs, dit-elle, ce sont mes économies! Mais j'ai du plaisir à vous les offrir, ajouta-t-elle en lui baisant le front avec respect.

Il se leva, prit sa fille dans ses bras, et tourna tout autour de sa chambre en la faisant sauter comme un enfant; puis, il la remit sur le fauteuil où elle était, en s'écriant: — Ma chère enfant, tu es un trésor d'amour! Je ne vivais plus. Les Chiffreville m'ont écrit trois lettres menaçantes et voulaient me poursuivre, moi qui leur ai fait faire une fortune!

— Mon père! dit Marguerite avec un accent de désespoir, vous cherchez donc toujours!...

— Toujours, dit-il avec un sourire de fou. Je trouverai. Si tu savais où nous en sommes.

— Qui, nous?...

— Je parle de Mulquinier, il a fini par me comprendre, il m'aide bien ! Pauvre garçon, il m'est si dévoué !

M. Conyncks interrompit la conversation en entrant ; car Marguerite fit signe à son père de se taire en craignant qu'il ne se déconsidérât aux yeux de leur oncle. Elle était épouvantée des ravages que la préoccupation avait faits dans cette grande intelligence, absorbée toute dans la recherche d'un problême peut-être insoluble. Balthazar, qui ne voyait sans doute rien au-delà de ses fourneaux, ne devinait même pas la libération de sa fortune.

Le lendemain ils partirent pour la Flandre, et le voyage fut assez long pour que Marguerite pût acquérir de confuses lumières sur la situation dans laquelle se trouvaient son père et Lemulquinier. Le valet avait-il sur le maître cet ascendant que savent prendre sur les plus grands esprits, les gens sans éducation qui se sentent nécessaires, et qui, de concession en concession, savent marcher vers la domination, avec la persistance que donne une idée fixe? Ou bien le maître avait-il contracté pour son valet cette espèce d'affection qui naît de l'habitude, et semblable à celle qu'un

ouvrier a pour son outil créateur, que l'Arabe a pour son coursier libérateur. Marguerite épia quelques faits pour se décider, en se proposant de soustraire Balthazar à un joug humiliant, s'il était réel. En passant à Paris, elle y resta durant quelques jours pour y acquitter les dettes de son père, et prier les fabricans de produits chimiques de ne rien envoyer à Douai sans l'avoir prévenue à l'avance des demandes que leur ferait M. Claës. Elle obtint de son père qu'il changeât de costume, et reprît les habitudes de toilette convenables à un homme de son rang. Cette restauration corporelle rendit à Balthazar une sorte de dignité physique qui fut de bon augure pour un changement d'idées. Bientôt sa fille, heureuse par avance de toutes les surprises qui attendaient son père dans sa propre maison, repartit pour Douai.

A trois lieues de cette ville, Balthazar trouva sa fille Félicie à cheval, escortée par ses deux frères, par Emmanuel, par Pierquin et par les plus intimes amis des trois familles. Le voyage l'avait nécessairement distrait de ses pensées habituelles; l'aspect de la Flandre avait agi sur son cœur; aussi quand il aperçut le joyeux cortége que lui formaient et sa famille et ses amis,

éprouva-t-il des émotions si vives que ses yeux devinrent humides, sa voix trembla, ses paupières se rougirent, et il embrassa si passionnément ses enfans sans pouvoir les quitter, que les spectateurs de cette scène furent émus aux larmes. Lorsqu'il revit sa maison, il pâlit, et sauta hors de la voiture de voyage avec l'agilité d'un jeune homme, il respira l'air de la cour avec délices, et se mit à regarder les moindres détails avec un plaisir qui débordait dans ses gestes; enfin, il se redressa, et sa physionomie redevint jeune. Quand il entra dans le parloir, il eut des pleurs aux yeux en y voyant par l'exactitude avec laquelle sa fille avait reproduit ses anciens flambeaux d'argent vendus, que les désastres devaient être entièrement réparés. Un déjeuner splendide était servi dans la salle à manger dont les dressoirs avaient été remplis de curiosités et d'argenterie d'une valeur au moins égale à celle des pièces qui s'y trouvaient jadis. Quoique ce repas de famille durât long-temps, il suffit à peine aux récits que Balthazar exigeait de chacun de ses enfans. La secousse imprimée à son moral par ce retour, lui fit épouser le bonheur de sa famille dont il se montra bien le père. Ses manières

reprirent leur ancienne noblesse; et, comme dans le premier moment, il fut tout à la jouissance de la possession, sans se demander compte des moyens par lesquels il recouvrait tout ce qu'il avait perdu, sa joie fut entière et pleine. Le déjeuner fini, les quatre enfans, le père et Pierquin le notaire passèrent dans le parloir où Balthazar ne vit pas sans inquiétude des papiers timbrés qu'un clerc avait apportés sur une table devant laquelle il se tenait, comme pour assister son patron. Tous les enfans s'assirent et Balthazar étonné resta debout devant la cheminée.

— Ceci, dit Pierquin, est le compte de tutelle que rend M. Claës à ses enfans ! Quoique ce ne soit pas très amusant, ajouta-t-il, en riant à la façon des notaires qui prennent assez généralement un ton plaisant pour parler des affaires les plus sérieuses, il faut absolument que vous l'écoutiez.

Quoique les circonstances justifiassent cette phrase, M. Claës à qui sa conscience rappelait le passé de sa vie, l'accepta comme un reproche et fronça les sourcils. Le clerc commença la lecture; et, alors l'étonnement de Balthazar alla croissant à mesure que cet acte se dérou-

lait. Il y était établi d'abord que la fortune de sa femme montait au moment du décès à seize cent mille francs environ, et la conclusion de cette reddition de compte, fournissait clairement à chacun de ses enfans une part entière, comme aurait pu la gérer un bon et soigneux père de famille. Il en résultait que sa maison était libre de toute hypothèque, qu'il était chez lui, et que ses biens ruraux étaient également dégagés. Lorsque les divers actes furent signés, Pierquin lui présenta les quittances des sommes qu'il avait jadis empruntées et les main-levées des inscriptions qui pesaient sur ses propriétés. En ce moment, Balthazar qui recouvrait à la fois l'honneur de l'homme, la vie du père, la considération du citoyen, tomba dans un fauteuil, et chercha Marguerite, qui, par une de ces sublimes délicatesses de femme, s'était absentée pendant cette lecture afin de voir si toutes ses intentions avaient été bien remplies pour la fête. Chacun des membres de la famille comprit la pensée du vieillard au moment où ses yeux faiblement humectés demandaient sa fille que tous voyaient en ce moment par les yeux de l'ame, comme un ange de force et de lumière. Lucien l'alla

chercher, Balthazar entendit le pas de sa fille, et courut la serrer dans ses bras.

— Mon père, lui dit-elle au pied de l'escalier où le vieillard la saisit pour l'étreindre, je vous en supplie, ne diminuez en rien votre sainte autorité. Remerciez-moi, devant toute la famille, d'avoir bien accompli vos intentions, et soyez ainsi le seul auteur du bien qui a pu se faire ici.

Balthazar leva les yeux au ciel, regarda sa fille, se croisa les bras, et dit après une pause pendant laquelle son visage reprit une expression que ses enfans ne lui avaient pas vue depuis dix ans : — Que n'es-tu là, Pepita, pour admirer notre enfant.

Il serra Marguerite avec force, sans pouvoir prononcer une parole, et rentra.

— Mes enfans, dit-il avec cette noblesse de maintien qui en faisait autrefois un des hommes les plus imposans, nous devons tous des remercîmens et de la reconnaissance à ma fille Marguerite, pour la sagesse et le courage avec lequel elle a rempli mes intentions, exécuté mes plans, lorsque, trop absorbé par mes travaux, je lui ai remis les rênes de notre administration domestique.

— Ha ! maintenant, nous allons lire les contrats de mariage, dit Pierquin en regardant l'heure. Mais ces actes-là ne me regardent pas, attendu que la loi me défend d'instrumenter pour mes parens et pour moi. M. Raparlier l'oncle va venir...

En ce moment, les amis de la famille invités au dîner que l'on donnait pour fêter le retour de M. Claës, et célébrer la signature des contrats, arrivèrent successivement, pendant que les gens apportèrent les cadeaux de noces. L'assemblée s'augmenta promptement et devint aussi imposante par la qualité des personnes, qu'elle était belle par la richesse des toilettes. Les trois familles qui s'unissaient par le bonheur de leurs enfans, avaient voulu rivaliser de splendeur. En un moment le parloir fut plein des gracieux présens qui se font aux fiancés; l'or ruisselait et pétillait; les étoffes dépliées, les chales de Cachemires, les colliers, les parures excitaient une joie si vraie et chez ceux qui les donnaient, et chez celles qui les recevaient, cette joie enfantine à demi se peignait si bien sur tous les visages, que la valeur de ces présens magnifiques était oubliée par les indifférens, assez souvent occupés à la

calculer par curiosité. Bientôt commença le cérémonial usité dans la famille Claës pour ces solennités. Le père et la mère devaient seuls être assis, et les assistans demeuraient debout devant eux à distance. Alors, à gauche du parloir et du côté du jardin, se placèrent Gabriel Claës et mademoiselle Conyncks, auprès de qui se tinrent M. de Solis et Marguerite, sa sœur et Pierquin. A quelques pas, de ces trois couples, Balthazar et M. Conyncks, les seuls de l'assemblée qui fussent assis, prirent place chacun dans un fauteuil, près du notaire qui remplaçait Pierquin. Lucien était debout derrière son père. Une vingtaine de femmes, élégamment mises et quelques hommes, tous choisis parmi les plus proches parens des Pierquin, des Conyncks, et des Claës, le maire de Douai qui devait marier les époux, les douze témoins pris parmi les amis les plus dévoués des trois familles, et dont le premier président de la Cour Royale faisait partie, tous jusqu'au curé de Saint-Pierre, restèrent debout en formant du côté de la cour un cercle imposant. Cet hommage rendu par toute cette assemblée à la paternité qui, dans cet instant, rayonnait d'une majesté royale, imprimait à cette scène une

couleur antique. Ce fut le seul moment pendant lequel, depuis seize ans, Balthazar oublia la recherche de l'Absolu. M. Raparlier le notaire, alla demander à Marguerite et à sa sœur, si toutes les personnes invitées à la signature et au dîner qui devait la suivre, étaient arrivées; sur leur réponse affirmative, il revint prendre le contrat de mariage de Marguerite et de M. de Solis, qui devait être lu le premier, quand tout à coup la porte du parloir s'ouvrit, et Lemulquinier se montra le visage flamboyant de joie.

— Monsieur! monsieur!

Balthazar jeta sur Marguerite un regard de désespoir, lui fit un signe et l'emmena dans le jardin. Aussitôt le trouble se mit dans l'assemblée.

— Je n'osais pas te le dire, mon enfant, dit le père à sa fille; mais puisque tu as tant fait pour moi, tu me sauveras de ce dernier malheur. Lemulquinier m'a prêté, pour une dernière expérience qui n'a pas réussi, trente mille francs, le fruit de ses économies. Le malheureux vient sans doute me les redemander en apprenant que je suis redevenu riche. Donne-les lui sur-le-champ! Ah! mon ange,

tu lui dois ton père, car lui seul me consolait dans mes désastres, lui seul encore a foi en moi. Certes, sans lui je serais mort...

— Monsieur! monsieur, criait Lemulquinier.

— Hé bien, dit Balthazar en se retournant.

— Un diamant.

Claës sauta dans le parloir en apercevant un diamant dans la main de son valet de chambre qui lui dit tout bas : — J'ai été au laboratoire.

Le chimiste, qui avait tout oublié, jeta un regard sur le vieux Flamand, et ce regard ne pouvait se traduire que par ces mots : — *Tu as été au laboratoire !*

— Et, dit le valet en continuant, j'ai trouvé ça dans la capsule qui communiquait avec cette pile que nous avions laissée en train de faire des siennes! — Et elle en a fait, monsieur! ajouta-t-il en montrant un diamant blanc de forme octaëdrique dont l'éclat attirait les regards étonnés de toute l'assemblée.

— Mes enfans, mes amis, dit Balthazar, pardonnez à mon vieux serviteur, pardonnez-moi. Ceci va me rendre fou! Un hasard de cinq années a produit, sans moi, une découverte

que je cherche depuis seize ans!... Comment? je n'en sais rien. Oui, j'avais laissé du sulfure de carbone sous l'influence d'une pile de Volta dont l'action aurait dû être surveillée tous les jours. Eh bien, pendant mon absence, le pouvoir de Dieu a éclaté dans mon laboratoire sans que j'aie pu constater ses effets, progressifs, bien entendu! Cela n'est-il pas affreux! Maudit exil! maudit hasard! Hélas! si j'avais épié cette longue, cette lente, cette subite, je ne sais comment dire, cristallisation, transformation, enfin ce miracle; hé bien, mes enfans seraient plus riches encore. Quoique ce ne soit pas la solution du problème que je cherche; au moins, les premiers rayons de ma gloire auraient lui sur mon pays, et ce moment que nos affections satisfaites rendent si ardent de bonheur, serait encore échauffé par le soleil de la science.

Chacun gardait le silence devant cet homme, car les paroles sans suite qui lui furent arrachées par la douleur, furent trop vraies pour n'être pas sublimes. Tout à coup, il refoula son désespoir au fond de lui-même, jeta sur l'assemblée un regard majestueux qui brilla dans les âmes, prit le diamant, et l'offrit à Margue-

rite en s'écriant : — Il t'appartient, mon ange!

Puis il renvoya Lemulquinier par un geste, et dit au notaire : — Continuons.

Ce mot excita dans l'assemblée, le frissonnement que, dans certains rôles, Talma causait aux masses attentives. Balthazar s'était assis en se disant à voix basse : — Je ne dois être que père aujourd'hui.

Marguerite entendit le mot, s'avança, saisit la main de son père et la baisa respectueusement.

— Jamais homme n'a été si grand ! dit Emmanuel quand sa fiancée revint près de lui, jamais homme n'a été si puissant, car tout autre en deviendrait fou !

Les trois contrats lus et signés, chacun s'empressa de questionner Balthazar sur la manière dont s'était formé ce diamant, mais il ne pouvait rien répondre sur un accident aussi étrange. Il regarda son grenier, et le montra par un geste de rage.

— Oui, la puissance effrayante due au bouleversement du globe et qui, peut-être, a fait les métaux, les diamans, dit-il, s'est manifestée là pendant un moment, par hasard ?

— Ce hasard est sans doute bien naturel,

dit un de ces gens qui veulent expliquer tout, le bonhomme aura oublié quelque diamant véritable, et c'est autant de sauvé sur ceux qu'il a brûlés!

— Oublions cela, dit Balthazar à ses amis, je vous prie de ne pas m'en parler aujourd'hui.

Marguerite prit le bras de son père pour se rendre dans les appartemens de la maison de devant où l'attendait une somptueuse fête. Quand il entra dans la galerie, après tous ses hôtes, il la vit meublée de tableaux et remplie de fleurs rares.

— Des tableaux! s'écria-t-il, des tableaux et quelques-uns de nos anciens.

Il s'arrêta, son front se rembrunit, il eut un moment de tristesse, et sentit alors le poids de ses fautes, en mesurant l'étendue de son humiliation secrète.

— Tout cela est à vous, mon père, dit Marguerite en devinant les sentimens qui agitaient l'âme de Balthazar.

— Ange, que les esprits célestes doivent applaudir! s'écria-t-il, combien de fois auras-tu donc donné la vie à ton père!

— Ne conservez plus aucun nuage sur votre front, ni la moindre pensée triste dans votre

cœur, répondit-elle, et vous m'aurez récompensée au-delà de mes espérances. Je viens de penser à Lemulquinier, mon père chéri : le peu de mots que vous m'avez dits de lui me le fait estimer, car, je l'avoue, je l'avais mal jugé. Ne pensez plus à ce que vous lui devez. Il restera près de vous comme un humble ami. Emmanuel possède environ soixante mille francs d'économie, nous les donnerons à Lemulquinier, car après vous avoir si bien servi, cet homme doit être heureux le reste de ses jours. Ne vous inquiétez pas de nous ! M. de Solis et moi, nous aurons une vie calme et douce, une vie sans faste ; nous pouvons donc nous passer de cette somme jusqu'à ce que vous nous la rendiez.

— Ah ma fille, ne m'abandonne jamais ? Sois toujours la providence de ton père !

En entrant dans les appartemens de réception, Balthazar les trouva restaurés et remeublés aussi magnifiquement qu'ils l'étaient autrefois. Bientôt les convives se rendirent dans la grande salle à manger du rez de chaussée par le grand escalier, sur chaque marche duquel se trouvaient des arbres fleuris. Une argenterie merveilleuse de façon, offerte par Gabriel à son père,

séduisit les regards autant qu'un luxe de table qui parut inoui aux principaux habitans d'une ville où ce luxe est traditionnellement à la mode. Les domestiques de M. Conyncks, ceux de M. Claës, et de Pierquin étaient là prêts à servir ce repas somptueux. En se voyant au milieu de cette table couronnée de parens, d'amis et de figures sur lesquelles éclatait une joie vive et sincère, Balthazar derrière lequel se tenait Lemulquinier, eut une émotion si pénétrante que chacun se tut, comme on se tait devant les grandes joies ou les grandes douleurs.

— Chers enfans! s'écria-t-il, vous avez tué le veau gras pour le retour du père prodigue!

Ce mot par lequel il se faisait justice, et qui empêcha peut-être qu'on ne la lui fît plus sévère, fut prononcé si noblement que chacun attendri essuya ses larmes; mais ce fut la dernière expression de mélancolie, et la joie prit insensiblement le caractère bruyant et animé qui signale les fêtes de famille.

Après le dîner, les principaux habitans de la ville arrivèrent pour le bal qui s'ouvrit et répondit à la splendeur classique de la maison Claës restaurée.

Les trois mariages se firent promptement et

donnèrent lieu à des fêtes, des bals, des repas, qui entraînèrent, pour plusieurs mois, M. Claës dans le tourbillon du monde. Son fils aîné alla s'établir à la terre que possédait près de Cambray, M. Conyncks, qui ne voulait se séparer de sa fille. Madame Pierquin dut également quitter la maison paternelle, pour faire les honneurs de l'hôtel que Pierquin avait fait bâtir, et où il voulait vivre noblement, car sa charge était vendue, et son oncle Des Racquets venait de mourir en lui laissant des trésors lentement économisés. Lucien partit pour Paris, où il devait achever son éducation. M. et madame de Solis restèrent donc seuls près de leur père, qui leur abandonna le quartier de derrière, en se logeant au second étage de la maison de devant. Marguerite continua de veiller au bonheur matériel de Balthazar, et fut aidée dans cette douce tâche, par Emmanuel. Cette noble fille reçut par les mains de l'amour, la couronne la plus enviée, celle que le bonheur tresse et dont la constance entretient l'éclat. En effet, jamais couple n'offrit mieux l'image de cette félicité complète, avouée, pure, que toutes les femmes caressent dans leurs rêves. L'union de ces deux êtres si courageux dans les épreuves

de la vie, et qui s'étaient si saintement aimés, excita dans la ville une admiration respectueuse. M. de Solis nommé depuis long-temps inspecteur général de l'université, se démit de ses fonctions pour mieux jouir de son bonheur, et rester à Douai, où chacun rendait si bien hommage à ses talens et à son caractère, que son nom était par avance promis au scrutin des colléges électoraux, quand viendrait pour lui l'âge de la députation. Marguerite qui s'était montrée si forte dans l'adversité, redevint dans le bonheur une femme douce et bonne.

M. Claës resta pendant cette année gravement préoccupé sans doute; mais, s'il fit quelques expériences peu coûteuses et auxquelles ses revenus suffisaient, il parut négliger son laboratoire. Marguerite qui reprit les anciennes habitudes de la maison Claës, donna tous les mois, à son père, une fête de famille, à laquelle assistaient les Pierquin et les Conyncks, et reçut la haute société de la ville à un jour de la semaine où elle avait un Café qui devint l'un des plus célèbres. Quoique souvent distrait, M. Claës assistait à toutes les assemblées, et redevint si complaisamment homme du monde pour complaire à sa fille aînée, que

ses enfans purent croire qu'il avait renoncé à chercher la solution de son problême. Trois ans se passèrent ainsi.

En 1828, un événement favorable à M. de Solis l'appela en Espagne. Quoiqu'il y eût, entre les biens de la maison de Solis et lui, trois branches nombreuses, la fièvre jaune, la vieillesse, l'infécondité, tous les caprices de la fortune s'accordèrent pour rendre Emmanuel l'héritier des titres et des riches substitutions de sa maison, lui, le dernier. Par un de ces hasards qui ne sont invraisemblables que dans les livres, la maison de Solis avait acquis le comté de Nourho dont les Claës furent jadis dépossédés. Marguerite ne voulut pas se séparer de son mari qui devait rester en Espagne aussi long-temps que le voudraient ses affaires; elle fut d'ailleurs curieuse de voir le château de Casa-Réal où sa mère avait passé son enfance, et la ville de Grenade, berceau patrimonial de la famille Solis. Elle partit, en confiant l'administration de la maison au dévoûment de Martha, de Josette et de Lemulquinier qui avaient l'habitude de la conduire; car Balthazar, à qui Marguerite avait proposé le voyage d'Espagne, s'y était refusé en alléguant son

grand âge; mais plusieurs travaux médités depuis long-temps et qui devaient réaliser ses espérances, furent la véritable raison de son refus.

L'ABSOLU TROUVÉ.

L'ABSOLU TROUVÉ.

M. et madame de Solis restèrent en Espagne, plus long-temps qu'ils ne le voulurent. Marguerite y eut un enfant. Ils se trouvaient au milieu de l'année 1830, à Cadix où ils comptaient s'embarquer pour revenir en France, par l'Italie; mais ils y reçurent une lettre dans laquelle Félicie apprenait de tristes nouvelles à sa sœur.

En dix-huit mois, M. Claës s'était complè-

tement ruiné. Gabriel et M. Pierquin étaient obligés de remettre à Lemulquinier, une somme mensuelle pour subvenir aux dépenses de la maison, car le vieux domestique avait encore une fois sacrifié sa fortune à son maître. Balthazar ne voulait recevoir personne, et n'admettait même pas ses enfans chez lui. Josette et Martha étaient mortes; le cocher, le cuisinier, et les autres gens avaient été successivement renvoyés; les chevaux et les équipages vendus. Quoique Lemulquinier gardât le plus profond secret sur les habitudes de son maître, il était à croire que les mille francs donnés par Gabriel Claës et par Pierquin, s'employaient en expériences. Le peu de provisions que le valet de chambre achetait au marché, faisait supposer que ces deux vieillards se contentaient du strict nécessaire. Enfin, pour ne pas laisser vendre la maison paternelle, Gabriel et Pierquin payaient les intérêts des sommes que le vieillard avait empruntées, à leur insu, sur cet immeuble. Aucun de ses enfans n'avait d'influence sur ce vieillard qui, à soixante-dix ans, déployait une énergie extraordinaire pour arriver à faire toutes ses volontés, même les plus absurdes. Marguerite pouvant peut-être seule reprendre l'em-

pire qu'elle avait jadis exercé sur lui, Félicie suppliait sa sœur d'arriver promptement, car elle craignait que son père n'eût signé quelques lettres de change, et Gabriel, M. Conyncks, Pierquin effrayés tous de la continuité d'une folie qui avait dévoré environ sept millions sans résultat, étaient décidés à ne pas payer les dettes de M. Claës.

Cette lettre changea les dispositions du voyage de Marguerite qui prit le chemin le plus court pour gagner Douai. Ses économies et sa nouvelle fortune lui permettaient bien d'éteindre encore une fois les dettes de son père; mais elle voulait plus, elle voulait obéir à sa mère en ne laissant pas descendre au tombeau Balthazar déshonoré. Certes, elle seule pouvait exercer assez d'ascendant sur ce vieillard pour l'empêcher de continuer son œuvre de ruine, à un âge où l'on ne devait attendre aucun travail fructueux de ses facultés affaiblies. Mais elle désirait le gouverner sans le froisser, afin de ne pas imiter les enfans de Sophocle, au cas où son père approcherait du but scientifique auquel il avait tant sacrifié.

M. et madame de Solis atteignirent la Flandre vers les derniers jours du mois de septem-

bre 1830, et arrivèrent à Douai dans la matinée. Marguerite se fit arrêter à sa maison de la rue de Paris, et la trouva fermée. La sonnette fut violemment tirée sans que personne ne répondît. Alors un marchand quitta le pas de sa boutique où l'avait amené le fracas des voitures de M. de Solis et de sa suite. Beaucoup de personnes étaient aux fenêtres pour jouir du spectacle que leur offrait le retour d'un ménage aimé dans toute la ville, et attirées aussi par cette curiosité vague qui s'attachait aux événemens que l'arrivée de Marguerite faisait préjuger dans la maison Claës. Le marchand dit au valet de chambre de M. de Solis, que le vieux M. Claës était sorti depuis environ une heure; et que sans doute monsieur Lemulquinier promenait son maître sur les remparts. Marguerite envoya chercher un serrurier pour ouvrir la porte, afin d'éviter la scène que lui préparait la résistance de son père, si, comme le lui avait écrit Félicie, il se refusait à l'admettre chez lui. Pendant ce temps, M. de Solis alla chercher le vieillard pour lui annoncer l'arrivée de sa fille, tandis que son valet de chambre courut prévenir M. et madame Pierquin.

En un moment la porte fut ouverte. Madame de Solis entra dans le parloir pour y faire mettre ses bagages, et frissonna de terreur en en voyant les murailles nues comme si le feu s'y était mis. Les admirables boiseries sculptées par Van-Huysium, et le portrait du Président avaient été vendus, dit-on, à lord Spencer. La salle à manger était vide, il ne s'y trouvait plus que deux chaises de paille et une table commune sur laquelle Marguerite aperçut avec effroi deux assiettes, deux bols, deux couverts d'argent, et sur un plat les restes d'un hareng saur que M. Claës et son valet de chambre venaient sans doute de partager. En un instant elle parcourut la maison dont chaque pièce lui offrit le désolant spectacle d'une nudité pareille à celle du parloir et de la salle à manger. L'idée de l'absolu avait passé partout comme un incendie. Pour tout mobilier la chambre de son père avait un lit, une chaise et une table sur laquelle était un mauvais chandelier de cuivre où la veille avait expiré un bout de chandelle de la plus mauvaise espèce; enfin, le dénûment y était si complet qu'il n'y avait même plus de rideaux aux fenêtres. Les moindres objets qui pouvaient

avoir une valeur dans la maison, tout jusqu'aux ustensiles de cuisine avait été vendu.

Emue par la curiosité qui ne nous abandonne même pas dans le malheur, Marguerite entra chez Lemulquinier, dont la chambre était aussi nue que celle de son maître; et, dans le tiroir à demi fermé de la table, elle vit une reconnaissance du Mont de Piété qui attestait que le valet avait mis sa montre en gage quelques jours auparavant. Elle courut au laboratoire et trouva cette pièce pleine d'instrumens de science comme par le passé. Elle se fit ouvrir son appartement, son père y avait tout respecté. Au premier coup d'œil que madame de Solis y jeta, elle fondit en larmes et pardonna tout à son père. Au milieu de cette fureur dévastatrice, il avait donc été arrêté par le sentiment paternel et par la reconnaissance qu'il devait à sa fille! Cette preuve de tendresse reçue dans un moment où le désespoir de Marguerite était à son comble, détermina l'une de ces réactions morales contre lesquelles les cœurs les plus froids sont sans force. Elle descendit au parloir et y attendit l'arrivée de son père, dans une anxiété que le doute augmentait affreusement. Comment allait-elle le revoir? Détruit, décrépit,

souffrant, affaibli par les jeûnes qu'il subissait par orgueil? Mais aurait-il sa raison? Des larmes coulaient de ses yeux sans qu'elle s'en aperçût, en retrouvant ce sanctuaire dévasté! Les images de toute sa vie, ses efforts, ses précautions inutiles, son enfance, sa mère heureuse et malheureuse, tout, jusqu'à la vue de son petit Joseph, qui souriait à ce spectacle de désolation, lui composait un poème de déchirantes mélancolies. Mais quoiqu'elle prévît des malheurs, elle ne s'attendait pas au dénoûment qui devait couronner la vie de son père, cette vie à la fois si grandiose et si misérable.

L'état dans lequel se trouvait M. Claës n'était un secret pour personne; et à la honte des hommes, il ne se rencontrait pas à Douai deux cœurs généreux qui rendissent honneur à sa persévérance d'homme de génie. Pour toute la haute société, Balthazar était un homme à interdire, un mauvais père qui avait mangé quatre fortunes, des millions, et qui cherchait la pierre philosophale, au Dix-Neuvième Siècle; ce siècle éclairé, ce siècle incrédule, ce siècle... Que ne se disait-on pas d'éloges, à propos de ce siècle où, comme dans tous les autres, le ta-

lent expire sous une indifférence aussi brutale que l'était celle des temps où moururent Dante, Cervantes, Tasse *e tutti quanti*; car les peuples comprennent encore plus tardivement les créations du génie que ne les comprenaient les Rois. Ces opinions avaient insensiblement filtré de la haute société dans la bourgeoisie, et de la bourgeoisie dans le bas peuple. Le chimiste septuagénaire excitait donc un profond sentiment de pitié chez les gens bien élevés, une curiosité railleuse dans le peuple; deux expressions grosses de mépris et de ce *vœ victis!* dont les masses accablent les grands hommes malheureux. Beaucoup de personnes venaient voir sa maison, se montraient la rosace du grenier où s'était consumé tant d'or et de charbon. Quand Balthazar passait, il était indiqué du doigt, souvent un mot de raillerie ou de pitié s'échappait des lèvres d'un homme du peuple ou d'un enfant, mais Lemulquinier avait soin de le lui traduire comme un éloge, et il pouvait le tromper impunément; car si les yeux de Balthazar avaient conservé cette lucidité sublime que l'habitude des grandes pensées y imprime, le sens de l'ouie s'était affaibli chez lui. Pour beaucoup de paysans,

de gens grossiers et superstitieux, ce vieillard était donc un sorcier. La noble, la grande maison Claës s'appelait dans les faubourgs et dans les campagnes, la maison du diable. Il n'y avait pas jusqu'à la figure de Lemulquinier qui ne prêtât aux croyances ridicules qui s'étaient répandues sur son maître. Aussi, quand le pauvre vieux ilote allait au marché chercher les denrées nécessaires à leur subsistance, et qu'il prenait parmi les moins chères de toutes, n'obtenait-il rien sans recevoir quelques injures en manière de réjouissance; heureux même, si, souvent quelques marchandes superstitieuses ne refusaient pas de lui vendre sa maigre pitance, en craignant de se damner par un contact avec un suppôt de l'enfer. Les sentimens de toute cette ville étaient donc généralement hostiles à ce grand vieillard et à son compagnon. Le désordre des vêtemens de l'un et de l'autre y prêtait encore, car ils allaient vêtus comme ces pauvres honteux qui conservent un extérieur décent et qui hésitent à demander l'aumône. Tôt ou tard ces deux vieilles gens pouvaient être insultés, et Pierquin, sentant combien une injure publique serait déshonorante pour la famille, en-

voyait toujours, durant les promenades de son beau-père, deux ou trois de ses gens qui l'environnaient à distance avec la mission de le protéger.

Par une de ces fatalités qui ne s'expliquent pas, M. Claës et Lemulquinier, sortis de grand matin, avaient trompé la surveillance secrète de M. et madame Pierquin, et se trouvaient seuls en ville. Au retour de leur promenade ils vinrent s'asseoir au soleil, sur un banc de la place St.-Jacques où passaient quelques enfans pour aller à l'école ou au collége. En apercevant de loin ces deux vieillards sans défense, et dont les visages s'épanouissaient au soleil, les enfans se mirent à en causer. Ordinairement, les causeries des enfans arrivent bientôt à des rires; et, du rire, ils en vienent à des mystifications dont ils ne connaissent pas toute la cruauté. Sept ou huit des premiers qui arrivèrent, se tinrent à distance et se mirent à examiner les deux vieilles figures en retenant des rires étouffés qui attirèrent l'attention de Lemulquinier.

— Tiens, vois-tu celui-là qui a la tête comme un genou?

— Oui.

— Hé bien, il est savant de naissance.

— Papa dit qu'il fait de l'or, dit un autre.

— Par où? C'est-y par là ou par ici? ajouta un troisième en montrant d'un geste goguenard, cette partie d'eux-mêmes que les écoliers se montrent si souvent en signe de mépris.

Alors le plus petit de la bande qui avait son panier plein de provisions, et qui léchait une tartine beurrée, s'avança naïvement vers le banc et dit à Lemulquinier : — C'est-y vrai, monsieur, que vous faites des perles et des diamans?

— Oui, mon petit milicien!, répondit Lemulquinier en souriant. Puis, lui frappant sur la joue, il ajouta : — Nous t'en donnerons quand tu seras bien savant.

— Ha! monsieur, donnez-m'en aussi! fut une exclamation générale. Tous les enfans accoururent comme une nuée d'oiseaux et entourèrent les deux chimistes. Balthazar, alors absorbé dans une méditation d'où il fut tiré par ces cris, fit un geste d'étonnement qui causa un rire général.

— Allons, gamins, respect à un grand homme! dit Lemulquinier.

— A la chianlit! crièrent les enfans. Vous êtes des sorciers.

— Oui, sorciers, sorciers, vieux sorciers! sorciers, sorciers, na!

Lemulquinier se dressa sur ses pieds, et menaça de sa canne les enfans qui s'enfuirent en ramassant de la boue et des pierres. Un ouvrier, qui déjeûnait à quelques pas de là, ayant vu Lemulquinier lever sa canne pour faire sauver les enfans, crut qu'il les avait frappés et les appuya par ce mot terrible: — A bas les sorciers.

Les enfans se sentant soutenus lancèrent leurs projectiles qui atteignirent les deux vieillards, au moment où M. de Solis se montrait au bout de la place, accompagné des domestiques de Pierquin. Ils n'arrivèrent pas assez vite, pour empêcher les enfans de couvrir de boue le grand vieillard et son valet de chambre. Le coup était porté. Balthazar, dont les facultés avaient été jusqu'alors conservées par la chasteté naturelle aux savans chez lesquels la préoccupation d'une découverte anéantit les passions, devina, par un phénomène d'intus-susception, le secret de cette scène, et son corps décrépit ne soutint pas la réaction affreuse qu'il éprouva dans la haute région de

ses sentimens. Il tomba frappé d'une attaque de paralysie, entre les bras de Lemulquinier, qui le ramena chez lui sur un brancard, entouré par ses deux gendres et par leurs gens. Aucune puissance ne put empêcher la populace de Douai d'escorter le vieillard jusqu'à la porte de sa maison, où se trouvaient Félicie et ses enfans, Lucien, Marguerite, et Gabriel qui, prévenu par sa sœur, était arrivé de Cambrai avec sa femme.

Ce fut un spectacle affreux que celui de l'entrée de ce vieillard qui se débattait moins contre la mort, que contre l'effroi de voir ses enfans pénétrer le secret de sa misère: Aussitôt un lit fut dressé au milieu du parloir, et les secours furent prodigués à Balthazar dont la situation permit vers la fin de la journée, de concevoir quelques espérances pour sa conservation. La paralysie quoique habilement combattue le laissa néanmoins assez long-temps dans un état voisin de l'enfance; puis, quand elle cessa par degrés, elle resta sur la langue qu'elle avait spécialement affectée, peut-être parce que la colère y avait porté toutes ses forces au moment où il voulut apostropher les enfans. Cette scène alluma dans la ville une indignation générale. Par une loi,

jusqu'alors inconnue, qui dirige les affections des masses, cet événement ramena tous les esprits à M. Claës. En un moment il devint un grand homme, il excita l'admiration et obtint tous les sentimens qu'on lui refusait la veille. Chacun vanta sa patience, sa volonté, son courage, son génie. Les magistrats voulurent sévir contre ceux qui avaient participé à cet attentat; mais le mal était fait; la famille Claës demanda la première, que cette affaire fût assoupie.

Marguerite avait ordonné de meubler le parloir, dont les parois nues furent bientôt tendues de soie. Quand, quelques jours après cet événement, le vieux père eut recouvré ses facultés, et qu'il se retrouva dans une sphère élégante, environné de tout ce qui était nécessaire à la vie heureuse, il fit entendre que sa fille Marguerite devait être venue, au moment même où elle rentrait au parloir. En la voyant, Balthazar rougit, et ses yeux se mouillèrent, sans qu'il en sortît des larmes. Il put presser de ses doigts froids la main de sa fille, et mit dans cette pression tous les sentimens et toutes les idées qu'il ne pouvait plus exprimer. Ce fut quelque chose de saint et de solennel, l'adieu du cerveau qui vivait encore, du cœur que la

reconnaissance avait ranimé, car le géant épuisé par ses tentatives infructueuses, lassé par sa lutte avec un problême gigantesque et désespéré peut-être de l'incognito qui attendait sa mémoire, allait bientôt cesser de vivre. Tous ses enfans l'entouraient avec un sentiment respectueux, en sorte que ses yeux purent être récréés par les images de l'abondance, de la richesse et par le tableau touchant que lui présentait sa belle famille. Il fut constamment affectueux dans ses regards, par lequel il put manifester ses sentimens, car ses yeux contractèrent soudain une si grande variété d'expression qu'ils eurent comme un langage de lumière, facile à comprendre. Marguerite paya les dettes de son père, et rendit, en quelques jours, à la maison Claës une splendeur moderne qui devait écarter toute idée de décadence. Elle ne quitta plus le chevet du lit de Balthazar, dont elle s'efforçait de deviner toutes les pensées, et d'accomplir les moindres souhaits.

Quelques mois se passèrent dans les alternatives de mal et de bien qui signalent chez les vieillards le combat de la vie et de la mort. Tous les matins, ses enfans se rendaient près de lui, restaient pendant la journée dans le par-

loir en dînant devant son lit, et ne s'en allaient qu'au moment où il s'endormait. La distraction qui lui plut davantage parmi toutes celles que l'on cherchait à lui donner, fut la lecture des journaux que les événemens politiques rendirent alors fort intéressans. M. Claës écoutait attentivement cette lecture que M. de Solis faisait à voix haute et près de lui.

Vers le commencement de l'année 1831, Balthazar passa une nuit extrêmement critique pendant laquelle M. Pierquin le médecin fut appelé par la garde effrayée d'un changement subit qui se fit chez le malade. En effet, le médecin voulut le veiller en craignant à chaque instant qu'il n'expirât sous les efforts d'une crise intérieure dont les effets eurent le caractère d'une agonie. Le vieillard se livrait à des mouvemens d'une force incroyable pour secouer les liens de la paralysie; il désirait parler et remuait la langue sans pouvoir former de sons; ses yeux flamboyans projetaient des pensées; ses traits contractés exprimaient des douleurs inouies; ses doigts s'agitaient désespérément, et il suait à grosses gouttes.

Le matin, ses enfans vinrent l'embrasser avec cette affection que la crainte de sa mort

prochaine leur faisait épancher tous les jours plus ardente et plus vive; mais il ne leur témoigna point la satisfaction que lui causaient habituellement ces témoignages de tendresse. Emmanuel, averti par M. Pierquin, s'empressa de décacheter le journal pour voir si cette lecture ferait diversion aux crises intérieures qui travaillaient Balthazar. En dépliant la feuille, il vit le mot l'*absolu* qui le frappa vivement, et il lut à Marguerite un article où il était parlé d'un procès relatif à la vente qu'un célèbre mathématicien polonais avait faite de l'*absolu*. Quoique Emmanuel lût tout bas l'annonce du fait à Marguerite qui le pria de passer l'article, Balthazar avait entendu. Tout à coup le moribond se dressa sur ses deux poings; jeta sur ses enfans effrayés un regard qui les atteignit tous comme un éclair; les cheveux qui lui garnissaient la nuque, remuèrent; ses rides tressaillirent; son visage s'anima d'un esprit de feu; un souffle passa sur cette face et la rendit sublime; il leva une main, crispée par la rage, et cria d'une voix éclatante le fameux mot d'Archimède : — EURÉKA! (*j'ai trouvé.*)

Il retomba sur son lit, en rendant le son lourd d'un corps inerte, et mourut en poussant un

gémissement affreux. Jusqu'au moment où le médecin les ferma, ses yeux convulsés exprimèrent le regret de n'avoir pu léguer à la Science le mot d'une énigme dont le voile s'était tardivement déchiré sous les doigts décharnés de la Mort.

Paris, juin—septembre 1834.

FIN DU TOME III.



